Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

ŒUVRES

DE SCHILLER

IV

8° Z
2791 (4)

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

THÉATRE

DE SCHILLER

TRADUCTION NOUVELLE

PAR AD. REGNIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

—

1869

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS

TRAGÉDIE ROMANTIQUE

PERSONNAGES.

CHARLES VII, *roi de France.*
LA REINE ISABEAU, sa mère.
AGNÈS SOREL, sa maîtresse.
PHILIPPE LE BON, duc de Bourgogne.
LE COMTE DUNOIS, bâtard d'Orléans.
LA HIRE, DU CHÂTEL, } officiers du roi.
L'ARCHEVÊQUE DE REIMS.
CHÂTILLON, chevalier bourguignon.
RAOUL, chevalier lorrain.
TALBOT, général des Anglais.
LIONEL, FASTOLF, } capitaines anglais.
MONTGOMERY, Gallois.
DES MAGISTRATS de la ville d'Orléans.
UN HÉRAUT *anglais.*
THIBAUT D'ARC, riche paysan.
MARGOT, LOUISON, JEANNE, } ses filles.
ÉTIENNE, CLAUDE MARIE, RAIMOND, } leurs prétendants.
BERTRAND, autre paysan.
APPARITION d'un CHEVALIER NOIR.
UN CHARBONNIER et SA FEMME.
SOLDATS et PEUPLE, SERVITEURS de la maison du Roi, ÉVÊQUES, MOINES, MARÉCHAUX, MAGISTRATS, COURTISANS, et autres personnages muets, dans le cortége du sacre[1].

1. Dans la première édition il y avait, à la suite de la liste des personnages, l'indication suivante :

« Le temps de l'action est l'année 1430. La scène est tour à tour dans diverses contrées de la France. »

LA

PUCELLE D'ORLÉANS.

PROLOGUE.

Le théâtre représente une contrée champêtre. Sur le devant, à droite, une sainte image dans une chapelle; à gauche, un chêne élevé.

SCÈNE I.

THIBAUT D'ARC, SES TROIS FILLES, TROIS JEUNES BERGERS, *leurs prétendants.*

THIBAUT.

Oui, chers voisins, aujourd'hui nous sommes encore Français, citoyens libres, et maîtres du sol antique que nos pères ont labouré; qui sait qui nous commandera demain? car en tous lieux l'Anglais fait flotter sa bannière victorieuse, ses chevaux foulent aux pieds les campagnes fleuries de France. Paris l'a déjà reçu en vainqueur, et pare de la vieille couronne de Dagobert le rejeton d'une race étrangère. Le petit-fils de nos rois est réduit à errer, déshérité et fugitif, à travers son propre royaume, et son plus proche cousin, son premier pair, combat contre lui dans l'armée des ennemis. Que dis-je? c'est sa mère dénaturée qui la

conduit. Autour de nous, brûlent les villages, les villes. La fumée de la dévastation roule, chaque jour plus voisine, vers ces vallées qui reposent encore dans la paix.... C'est pourquoi, chers voisins, j'ai résolu, avec la grâce de Dieu, le pouvant encore aujourd'hui, de pourvoir mes filles; car la femme, dans les désastres de la guerre, a besoin d'un protecteur, et le fidèle amour aide à porter tous les fardeaux. (*Au premier Berger :*) Venez, Étienne. Vous prétendez à la main de Margot : les champs sont voisins et se touchent, les cœurs sont d'accord.... c'est de quoi fonder un bon ménage. (*Au second :*) Claude Marie, vous vous taisez, et ma Louison baisse les yeux. Séparerai-je deux cœurs qui se sont rencontrés, parce que vous n'avez pas de trésors à m'offrir? Qui a maintenant des trésors? Maison et grange sont la proie de l'ennemi le plus proche ou du feu.... Le cœur fidèle d'un brave homme est, dans ces temps-ci, le seul refuge contre la tempête.

LOUISON.

Mon père!

CLAUDE MARIE.

Ma Louison!

LOUISON, *embrassant Jeanne.*

Chère sœur!

THIBAUT.

Je donne à chacune trente arpents de terre, une étable, une maison et un troupeau.... Dieu m'a béni, et qu'ainsi il vous bénisse!

MARGOT, *embrassant Jeanne.*

Réjouis notre père; prends exemple sur nous; fais que ce jour forme trois liens heureux.

THIBAUT.

Allez! faites vos préparatifs. A demain la noce. Je veux que tout le village la célèbre avec nous. (*Les deux couples sortent, les bras enlacés.*)

SCÈNE II.

THIBAUT, RAIMOND, JEANNE.

THIBAUT.

Jeannette, tes sœurs se marient; je les vois heureuses; elles

réjouissent ma vieillesse. Toi, ma plus jeune, tu me causes de la peine et du chagrin.

RAIMOND.

Quelle idée avez-vous? Pourquoi gronder votre fille?

THIBAUT.

Le brave jeune homme que voici, à qui personne ne se compare dans tout le village, cet excellent Raimond, il t'a voué son attachement, il te recherche, voici déjà trois automnes, avec de silencieux désirs et un cordial empressement, et toi, tu le repousses, impénétrable et froide; et, du reste, entre tous les bergers, nul autre ne peut avoir de toi un bienveillant sourire.... Je te vois briller de l'éclat de la jeunesse, tu es dans ton printemps; c'est la saison de l'espérance. La fleur de ta beauté s'est épanouie, mais toujours j'attends en vain que la fleur du tendre amour s'épanouisse aussi, et se change en beaux fruits dorés. Oh! cela ne saurait me plaire, et présage une grave erreur de la nature. Je n'aime pas qu'un cœur se ferme avec une sévère froideur dans les années des tendres sentiments.

RAIMOND.

Laissez, père d'Arc! ne la contrariez pas! L'amour de mon excellente Jeanne est un noble et tendre fruit du ciel; il mûrit peu à peu, en silence, ce don précieux! Maintenant, elle aime encore à demeurer sur les montagnes, et elle craint de descendre, de la libre bruyère, sous l'humble toit des hommes, où habitent les étroits soucis. Souvent, du fond de la vallée, je la regarde avec un étonnement muet, quand, debout dans la haute prairie, au milieu de son troupeau, qu'elle domine de sa noble taille, elle abaisse un regard sérieux sur les petits champs de notre terre. Alors elle me paraît destinée à je ne sais quoi de grand, et souvent il me semble qu'elle est la fille d'un autre âge.

THIBAUT.

Voilà ce qui ne saurait me plaire! Elle fuit la joyeuse société de ses sœurs, elle cherche les monts déserts, quitte sa couche avant le chant du coq, et à l'heure d'effroi, où l'homme aime à s'attacher intimement à l'homme, elle sort, elle se glisse, semblable à l'oiseau solitaire, dans l'affreux et sombre empire des esprits de la nuit; elle gagne le carrefour, et engage un mystérieux dialogue avec l'air de la montagne. Pourquoi choisit-elle

toujours ce lieu et y conduit-elle de préférence son troupeau! Je la vois rêver des heures entières, assise sous l'arbre des Druides, que fuient toutes les créatures heureuses; car cet endroit n'est pas sûr : quelque être malfaisant habite sous cet arbre depuis les temps antiques des vieux païens. Les plus anciens du village se racontent, au sujet de ce chêne, des contes effrayants; souvent on entend sortir de ses sombres rameaux le son merveilleux de voix étranges. Moi-même, comme un jour, bien avant dans la soirée, j'avais à passer devant cet arbre, j'ai vu, assis auprès, un spectre de femme, qui tira lentement d'une robe aux larges plis une main desséchée, et l'étendit vers moi, comme s'il me faisait signe; mais moi, je me hâtai d'avancer et recommandai mon âme à Dieu.

RAIMOND, *montrant la sainte image dans la chapelle.*

Ce qui attire votre fille, ce n'est pas l'œuvre de Satan, mais le voisinage salutaire de cette sainte image, qui répand autour d'elle la paix du ciel.

THIBAUT.

Oh! non, non! ce n'est pas en vain que des songes et d'inquiètes visions me le révèlent. Par trois fois je l'ai vue assise, à Reims, sur le trône de nos rois, un diadème étincelant de sept étoiles sur la tête, à la main le sceptre, d'où sortaient trois lis blancs; et moi, son père, ses deux sœurs, et tous les princes, les comtes, les archevêques, le roi lui-même, s'inclinaient devant elle. D'où me vient un tel éclat dans ma cabane? Oh! cela présage une chute profonde! Ce songe est un avis, un symbole qui me représente les vaines aspirations de son cœur. Elle rougit de son humble condition.... Parce que Dieu a paré son corps d'une florissante beauté, qu'il l'a douée, par-dessus toutes les jeunes bergères de la vallée, de dons merveilleux, elle nourrit dans son âme un coupable orgueil, et c'est par l'orgueil que les anges sont tombés, que l'esprit infernal prend les hommes.

RAIMOND.

Qui nourrit des pensées plus modestes, plus vertueuses que votre pieuse fille? N'est-ce pas elle qui sert avec joie ses sœurs aînées? C'est elle qui, de toutes, est le plus noblement douée, et pourtant vous la voyez, comme une humble servante, accomplir avec une muette obéissance les plus pénibles devoirs; et,

sous ses mains, vos troupeaux, vos moissons prospèrent merveilleusement; sur tout ce qu'elle fait, elle répand un bonheur surabondant, *inconcevable*.

THIBAUT.

Oui certes! un bonheur inconcevable.... J'éprouve, à voir cette bénédiction, je ne sais quelle horreur!... N'en parlons plus. Je me tais; je veux me taire. Dois-je accuser ma propre et chère enfant? Je ne puis rien qu'avertir, prier pour elle; mais c'est mon devoir d'avertir.... Fuis cet arbre; ne demeure pas seule; ne déterre point de racines vers minuit; ne prépare point de breuvages et ne trace pas de signes sur le sable.... L'empire des esprits s'ouvre pour peu qu'on creuse; ils sont là qui attendent sous la mince surface du sol, et, entendant le plus léger bruit, ils s'élancent en haut. Ne demeure pas seule, car, dans le désert, Satan a abordé le roi du ciel en personne.

SCÈNE III.

BERTRAND *s'avance, un casque à la main;* THIBAUT, RAIMOND, JEANNE.

THIBAUT.

Silence! Voici Bertrand qui revient de la ville. Voyez ce qu'il porte.

BERTRAND.

Vous me regardez avec surprise; vous êtes étonnés de voir dans ma main cet étrange objet.

THIBAUT.

C'est vrai. Dites-nous comment vous avez eu ce casque. Pourquoi apportez-vous ce signe funeste dans ce lieu de paix? (*Jeanne, qui, pendant les deux scènes précédentes, était demeurée muette, à l'écart, et sans prendre part à l'entretien, devient attentive et s'approche.*)

BERTRAND.

C'est à peine si je puis vous dire moi-même comment cet objet est venu dans mes mains. Je m'étais acheté des instruments de fer à Vaucouleurs; je trouvai une grande presse sur le marché, car des fugitifs venaient d'arriver d'Orléans avec de mau-

vaises nouvelles de guerre. Toute la ville s'attroupait en grand émoi, et, comme je me fraye un chemin à travers ce concours, une bohémienne basanée m'aborde avec ce casque, me regarde dans les yeux d'un regard pénétrant, et dit : « Compagnon, vous cherchez un casque, je le sais, vous en cherchez un. Voilà! prenez! Vous pouvez l'acheter pour un prix modique. — Adressez-vous aux hommes d'armes, lui dis-je; je suis un paysan, je n'ai pas besoin de casque. » Mais elle ne se rebuta pas et continua : « Personne ne peut dire s'il n'a pas besoin de casque. Un toit d'acier pour la tête vaut mieux maintenant qu'une maison de pierre. » Elle me poursuivit ainsi par toutes les rues, m'imposant de force ce casque dont je ne voulais pas. Cependant, je le regardai; je vis qu'il était si brillant et si beau, et digne de la tête d'un chevalier; et comme je le pesais avec hésitation dans ma main, songeant à la singularité de l'aventure, la femme disparut à mes yeux; le torrent de la foule l'avait rapidement entraînée, et le casque resta dans mes mains.

JEANNE, *y portant la main avec un avide empressement.*

Donnez-moi le casque!

BERTRAND.

Que vous servirait cette armure? Ce n'est pas là un ornement pour la tête d'une jeune fille.

JEANNE *lui arrache le casque.*

Le casque est à moi, c'est à moi qu'il appartient.

THIBAUT.

A quoi songe cette enfant?

RAIMOND.

Laissez-la faire! Cette parure guerrière lui sied bien, car sa poitrine renferme un cœur viril. Rappelez-vous comme elle dompta ce loup féroce, cette bête sauvage furieuse, qui ravageait nos troupeaux, la terreur de tous les bergers. Elle seule, la vierge au cœur de lion, lutta avec le loup et lui arracha l'agneau, qu'il emportait déjà dans sa gueule sanglante. Quelque tête vaillante que couvre un jour ce casque, il n'en peut orner une plus digne que la sienne.

THIBAUT, *à Bertrand.*

Parlez! Quel nouveau malheur la guerre a-t-elle causé? Que racontaient ces fugitifs?

BERTRAND.

Que Dieu aide le roi et prenne pitié du pays! Nous avons été battus dans deux grandes batailles. L'ennemi campe au centre de la France, et toutes les provinces sont perdues jusqu'à la Loire.... Maintenant il a rassemblé toutes ses forces, pour assiéger Orléans.

THIBAUT.

Que Dieu protége le roi[1]!

BERTRAND.

Une artillerie innombrable a été réunie de toutes parts, et tels que de sombres essaims d'abeilles tourbillonnent autour de la ruche dans les jours d'été, tel qu'un nuage de sauterelles tombe des airs obscurcis et, couvrant des lieues entières, fourmille à perte de vue dans les champs, telle s'est répandue une nuée de guerre, une foule de peuples, dans les plaines d'Orléans, et le camp retentit sourdement du mélange inintelligible et confus des langues. Car le Bourguignon puissant, maître de vastes domaines, y a conduit aussi ses soldats : les gens de Liége, du Luxembourg, du Hainaut, ceux du pays de Namur, et ceux qui habitent l'heureux Brabant, les riches Gantois, qui se pavanent dans le velours et la soie, ceux de Zélande, dont les villes propres et riantes s'élèvent des flots de la mer, les Hollandais qu'enrichit le lait des troupeaux; les gens d'Utrecht, oui, jusqu'aux derniers habitants de la Frise occidentale, dont la vue s'étend vers le pôle glacé.... tous suivent la bannière du puissant seigneur de Bourgogne, et veulent forcer Orléans.

THIBAUT.

Oh! la malheureuse et lamentable discorde qui tourne contre la France les armes de la France!

BERTRAND.

On la voit aussi, la vieille reine, l'orgueilleuse Isabeau, la princesse de Bavière, chevaucher, vêtue d'acier, à travers le camp, et, par l'aiguillon de ses paroles envenimées, exciter la

1. Au lieu de ces mots, Thibaut dit dans la première édition :

« Quoi? ne lui suffit-il pas de régner au Nord? et faut-il que le Midi paisible sente aussi le fléau de la guerre? »

rage de tous ces peuples contre le fils qu'elle a porté dans son sein maternel.

THIBAUT.

Que la malédiction l'atteigne, et puisse le Seigneur la perdre un jour comme cette orgueilleuse Jézabel!

BERTRAND.

Le terrible Salisbury, le destructeur des remparts, conduit le siége; avec lui, Lionel, le frère du lion, et Talbot, dont l'épée meurtrière moissonne les peuples dans les batailles. Dans leur insolente audace, ils ont juré de vouer à l'opprobre toutes les vierges, et de sacrifier à l'épée tout ce qui a porté l'épée. Ils ont bâti quatre hautes tours pour dominer la ville. D'en haut, Salisbury, d'un œil avide de meurtres, épie au loin et compte les passants qui traversent les rues à la hâte. Déjà plusieurs milliers de boulets, pesant un quintal, ont été lancés dans la ville; des églises couvrent le sol de leurs ruines, et la royale tour de Notre-Dame courbe sa tête élevée. Ils ont aussi creusé des mines, et la ville alarmée repose sur un abîme infernal, s'attendant, à chaque heure, à le voir s'enflammer avec le fracas du tonnerre. (*Jeanne écoute avec une vive attention et pose le casque sur sa tête.*)

THIBAUT.

Mais où étaient donc nos vaillantes épées, Xaintrailles, La Hire et le boulevard de la France, l'héroïque bâtard, pour que l'ennemi se soit avancé jusque-là comme un torrent invincible? Où est le roi lui-même? Regarde-t-il, oisif, les désastres de son royaume et la chute de ses villes?

BERTRAND.

Le roi tient sa cour à Chinon. Il manque de troupes et ne peut tenir la campagne. Que sert le courage des chefs, le bras des héros, quand la pâle frayeur paralyse les armées? Une terreur, qu'on dirait envoyée d'en haut par Dieu même, a saisi jusqu'au cœur des plus braves. En vain retentit l'appel des princes. De même que les brebis se pressent avec effroi, quand le hurlement du loup se fait entendre, de même le Français, oubliant son ancienne gloire, ne cherche sa sûreté que dans les châteaux forts. Un seul chevalier, ai-je entendu dire, a levé une faible troupe et amène au roi seize bannières.

JEANNE, *vivement.*

Comment se nomme ce chevalier?

BERTRAND.

Baudricourt. Mais il échappera difficilement, dit-on, aux yeux de l'ennemi, qui suit ses pas avec deux armées.

JEANNE.

Où est le chevalier? Dites-le-moi, si vous le savez.

BERTRAND.

Il est à peine à une journée de marche de Vaucouleurs.

THIBAUT, *à Jeanne.*

Que t'importe? Tu fais des questions, ma fille, qui ne te conviennent pas.

BERTRAND.

Comme l'ennemi est si puissant et qu'il n'y a plus de protection à espérer du roi, ils ont pris unanimement, à Vaucouleurs, la résolution de se livrer au Bourguignon : ainsi, nous ne porterons pas le joug étranger, et nous resterons soumis à l'antique race de nos rois.... peut-être même retournerons-nous à la couronne, si un jour la Bourgogne et la France se réconcilient.

JEANNE, *inspirée.*

Non, point de traité! point de soumission! Le libérateur approche, il s'arme pour le combat. C'est devant Orléans que doit échouer la fortune de l'ennemi; sa mesure est comble, il est mûr pour la récolte. Elle va venir avec sa faucille, la jeune vierge, et faucher la moisson de leur orgueil. Elle arrachera du haut des cieux leur gloire, qu'ils avaient suspendue aux étoiles. Ne désespérez pas! Ne fuyez pas! Car avant que le seigle jaunisse, avant que la lune remplisse son disque, nul coursier anglais ne boira plus dans le majestueux courant de la Loire.

BERTRAND.

Ah! il ne se fait plus de miracles!

JEANNE.

Il se fait encore des miracles.... Une blanche colombe prendra son vol et attaquera, avec l'audace de l'aigle, ces vautours qui déchirent la patrie. Elle abattra cet orgueilleux Bourguignon, traître au royaume, ce Talbot aux cent bras, qui donne l'assaut au ciel, et ce Salisbury, le profanateur des temples; et tous ces insulaires arrogants, elle les chassera devant elle

comme un troupeau d'agneaux. Le Seigneur sera avec elle, le Dieu des batailles. Il choisira sa créature tremblante, il se glorifiera par une tendre jeune fille, car il est le Tout-Puissant!

THIBAUT.

Quel esprit s'empare de cette enfant?

RAIMOND.

C'est le casque qui lui inspire cette ardeur guerrière. Regardez votre fille. Son œil étincelle, un feu brûlant jaillit de ses joues.

JEANNE.

Ce royaume tomberait[1]? Ce pays de la gloire, le plus beau que voie, dans son cours, le soleil éternel, ce paradis des contrées, que Dieu aime comme la prunelle de ses yeux, il porterait le joug d'un peuple étranger?... C'est ici qu'échoua la puissance des païens; ici que fut élevée la première croix, l'image miraculeuse; ici que repose la cendre de saint Louis; c'est d'ici qu'on est allé conquérir Jérusalem.

BERTRAND, *étonné*.

Écoutez ses discours! Où a-t-elle puisé cette haute révélation?... Père d'Arc, Dieu vous a donné une fille merveilleuse!

JEANNE.

Nous n'aurions plus de rois à nous, plus de maître né sur notre sol?... Le roi qui ne meurt jamais disparaîtrait de ce monde?... lui qui protége la charrue sainte, qui protége les pâturages et rend la terre fertile, qui amène les serfs à la liberté, qui rassemble les cités joyeuses autour de son trône.... qui assiste le faible et effraye le méchant, qui ne connaît point l'envie, parce qu'il est le plus grand, qui est tout ensemble homme et ange de miséricorde sur cette terre ennemie.... Car le trône des rois, qui étincelle d'or, est l'abri des délaissés.... là se tient la puissance et la compassion.... le coupable tremble, le juste s'approche avec confiance, et joue avec les lions autour du trône! Le roi étranger, qui vient du dehors, et qui n'a point d'ancêtres dont les restes sacrés reposent dans le pays, peut-il l'aimer? Lui qui n'a pas été jeune avec nos jeunes gens, qui

1. Dans la première édition :

« Ce vieux trône tomberait? »

n'entend point dans son cœur l'écho de nos paroles, peut-il être un père au milieu de ses enfants ?

THIBAUT.

Que Dieu protége la France et le roi ! Nous sommes de pacifiques paysans, nous ne savons ni manier l'épée, ni dresser le coursier belliqueux.... Attendons, dans une muette soumission, qui la victoire nous donnera pour roi. La fortune des batailles est le jugement de Dieu, et celui-là sera notre maître qui recevra l'huile sainte à Reims[1] et placera la couronne sur sa tête.... Venez au travail ! venez ! et que chacun ne songe qu'au devoir le plus proche ! Laissons les grands, les princes de la terre tirer au sort la terre. Nous pouvons contempler paisiblement la dévastation, car le sol que nous cultivons est fait pour résister à la tempête. Que la flamme consume et renverse nos villages, que le pas de leurs chevaux foule nos moissons, le nouveau printemps apporte des moissons nouvelles et les huttes légères se relèvent promptement. (*Ils s'éloignent tous, excepté Jeanne.*)

SCÈNE IV.

JEANNE *seule.*

Adieu, montagnes, pâturages aimés, vallons chers et paisibles, adieu ! Jeanne ne parcourra plus votre sol, Jeanne vous dit un éternel adieu ! Vous prairies que j'arrosais, arbres que j'ai plantés, continuez de verdir gaiement ! Adieu, grottes, et vous, fraîches fontaines ! Toi, écho, aimable voix de cette vallée, qui souvent as répondu à mes chansons, Jeanne s'en va, et jamais plus elle ne reviendra !

Vous tous, lieux témoins de mes joies paisibles, je vous laisse derrière moi pour toujours ! Dispersez-vous, mes agneaux, sur la bruyère : vous êtes maintenant une bergerie sans pasteur, car il faut que je paisse un autre troupeau, là-bas, sur le champ

1. Dans la première édition :

« Et celui-là sera notre maître qui recevra l'huile sainte à Notre-Dame de Reims, et placera la couronne sur sa tête à Saint-Denis. »

sanglant du péril. Ainsi m'a appelée la voix de l'esprit; ce n'est pas un désir vain et terrestre qui me pousse.

Car celui qui, sur les sommets de l'Horeb, dans le buisson ardent, s'abaissa, enflammé, jusqu'à Moïse, et lui ordonna de se présenter devant Pharaon; celui qui jadis choisit pour son champion le berger, le pieux enfant de Jessé; celui qui toujours s'est montré propice aux bergers, celui-là m'a parlé du milieu des branches de cet arbre : « Va! tu me rendras témoignage sur la terre.

« Je veux que tu serres tes membres dans le rude airain, que tu couvres d'acier ta poitrine délicate. Que jamais l'amour d'un homme n'allume dans ton cœur les flammes coupables des vains désirs terrestres. Jamais la couronne de fiancée ne parera ta chevelure, nul aimable enfant ne fleurira sur ton sein. Mais je te glorifierai de la gloire des combats, par-dessus toutes les femmes de la terre.

« Quand les plus braves perdront courage dans la bataille, quand la dernière heure de la France approchera, alors, tu porteras mon oriflamme, et comme la moissonneuse agile abat les épis, tu abattras le vainqueur orgueilleux. Tu tourneras la roue de la fortune, porteras le salut aux fils héroïques de la France, délivreras Reims et couronneras le roi! »

Le ciel m'a promis un signe, il m'envoie ce casque, c'est de lui qu'il me vient : ce fer me pénètre d'une force divine, et l'ardeur des chérubins embrase mon cœur de ses flammes. Je ne sais ce qui m'emporte dans le tumulte de la guerre et m'entraîne au loin avec la violence de l'orage : j'entends le cri puissant du combat retentir à mon oreille, le cheval de bataille se cabre et les trompettes résonnent. (*Elle sort.*)

ACTE PREMIER.

La cour du roi Charles à Chinon.

SCÈNE I[1].

DUNOIS *et* DU CHÂTEL.

DUNOIS.

Non, je ne puis l'endurer plus longtemps. Je renonce à servir ce roi qui s'abandonne lui-même sans gloire. Mon brave cœur saigne dans ma poitrine, et j'en pleurerais des larmes brûlantes, quand je vois des brigands se partager avec le glaive cette royale France, et ces nobles villes, qui ont vieilli avec la monarchie, livrer à l'ennemi leurs clefs rouillées, pendant que nous perdons ici, dans un inerte repos, le noble et précieux temps du salut.... J'apprends qu'Orléans est menacé, j'accours du fond de la Normandie; je crois trouver déjà le roi armé pour la guerre, à la tête de son armée, et je le trouve.... ici, entouré de jongleurs et de troubadours, devinant de subtiles énigmes, et donnant à Agnès des fêtes galantes, comme si la paix la plus profonde régnait dans le royaume!... Le connétable part, il ne peut voir plus longtemps ce hideux spectacle... Je le quitte aussi et l'abandonne à son mauvais sort.

DU CHÂTEL.

Voici le roi.

1. Dans la première édition la pièce était seulement divisée en actes, sans indication expresse des scènes et de leur chiffre.

SCÈNE II.

LE ROI CHARLES *et* LES PRÉCÉDENTS.

CHARLES.

Le connétable me renvoie son épée et renonce à mon service.... A la bonne heure! nous voilà délivrés d'un homme morose, insociable, qui ne voulait que nous maîtriser.

DUNOIS.

Un homme est d'un grand prix dans ce temps de disette, et je ne le perdrais pas d'une humeur si légère.

CHARLES.

Tu ne dis cela que par esprit de contradiction. Tant qu'il a été ici, tu n'as jamais été son ami.

DUNOIS.

C'était un fou chagrin, orgueilleux, difficile, qui ne savait jamais en finir.... mais il le sait cette fois. Il sait s'en aller au bon moment d'un lieu où il n'y a plus d'honneur à gagner.

CHARLES.

Tu es dans ta belle humeur, je ne veux pas la troubler.... Du Châtel! il y a ici des envoyés du vieux roi René [1], d'habiles maîtres chanteurs, renommés au loin.... Il faut les bien traiter et offrir à chacun une chaîne d'or. (*Au Bâtard.*) De quoi ris-tu?

DUNOIS.

De voir comme les chaînes d'or vous tombent de la bouche.

DU CHÂTEL.

Sire! il n'y a plus d'argent dans votre trésor.

CHARLES.

Eh bien! procure-t'en.... De nobles chanteurs ne peuvent quitter ma cour sans marques d'honneur. Ce sont eux qui font fleurir notre sceptre aride, qui tressent dans la couronne stérile le rameau toujours vert de la vie. Ils se placent en rois au niveau

1. René le Bon, comte de Provence, de la maison d'Anjou. Son père et son frère furent rois de Naples, et lui-même, après la mort de son frère, prétendit à ce royaume, mais échoua dans son entreprise. Il chercha à rétablir l'ancienne poésie provençale et la cour d'amour, et institua un prince d'amour, comme juge suprême en matière de galanterie et d'amour. Dans ce même esprit romantique, il se fit berger avec son épouse. (*Note de la première édition allemande.*)

des rois, se construisent des trônes par leurs vœux faciles, et ce n'est pas dans l'espace que leur paisible empire est enfermé. Voilà pourquoi le chanteur doit marcher de pair avec le souverain; ils habitent tous deux sur les sommets de l'humanité.

DU CHÂTEL.

Mon royal maître! j'ai épargné votre oreille, tant qu'il y avait encore des secours et des ressources; mais enfin la nécessité me délie la langue.... Vous n'avez plus rien à donner en présent, hélas! vous n'avez plus de quoi vivre demain. La pleine marée de la richesse s'est écoulée et le reflux a laissé votre trésor à sec. La solde des troupes n'est pas encore payée; elles murmurent et menacent de se retirer.... A peine sais-je le moyen de soutenir, je ne dis pas royalement, mais dans les limites du pressant besoin, votre propre maison.

CHARLES.

Engage mes tributs royaux et fais-toi prêter de l'argent par les Lombards.

DU CHÂTEL.

Sire, les revenus de votre couronne, vos tributs sont déjà *engagés* pour trois ans.

DUNOIS.

Et cependant gage et pays se perdent.

CHARLES.

Il nous reste encore beaucoup de belles contrées.

DUNOIS.

Tant qu'il plaira à Dieu et à l'épée de Talbot. Quand Orléans sera pris, vous pourrez garder les brebis avec votre roi René.

CHARLES.

Tu exerces toujours ton esprit sur ce roi; c'est pourtant ce prince sans États qui aujourd'hui même m'envoie un royal présent.

DUNOIS.

Pas sa couronne de Naples, au nom du ciel! car elle est à vendre, m'a-t-on dit, depuis qu'il garde les brebis.

CHARLES.

C'est un badinage, un aimable jeu; c'est une fête qu'il se donne, qu'il donne à son cœur, que de se créer un monde innocent et pur au milieu de cette rude et barbare réalité. Mais

son grand et royal dessein, c'est de vouloir ramener les anciens temps où régnaient les tendres sentiments, où l'amour faisait battre le grand cœur des chevaliers, des héros, où de nobles dames siégeaient dans un tribunal, décidant avec le sens le plus délicat toutes les subtiles questions. C'est dans ces temps-là qu'habite l'aimable vieillard, et tels qu'ils vivent encore dans d'anciennes chansons, tels il les veut établir sur la terre, comme une cité céleste dans des nuages d'or.... Il a fondé une cour d'amour où doivent comparaître les nobles chevaliers, où doivent siéger de chastes dames, où le pur amour doit renaître, et c'est moi qu'il a élu prince d'amour.

DUNOIS.

Je ne suis pas dégénéré au point de dédaigner le pouvoir de l'amour. Je tiens de lui mon nom, je suis son fils, et tout mon héritage est dans son empire. Le duc d'Orléans fut mon père; pour lui nul cœur de femme n'était invincible, mais nul rempart non plus n'était pour lui trop fort. Voulez-vous dignement vous nommer prince d'amour, soyez le plus brave des braves!... Comme je l'ai lu dans ces vieux livres, l'amour s'associait constamment aux hautes prouesses, et l'on m'a appris que c'étaient des héros, non des bergers, qui s'asseyaient à la table ronde. Qui ne peut protéger vaillamment la beauté ne mérite pas sa précieuse récompense.... Voici la lice! Combattez pour la couronne de vos pères! Défendez avec l'épée de chevalier votre domaine et l'honneur des nobles dames.... Et quand vous aurez conquis hardiment, dans des torrents de sang ennemi, votre couronne héréditaire, alors il sera temps, il vous siéra royalement de vous couronner des myrtes de l'amour.

CHARLES, *à un Varlet qui entre.*

Qu'y a-t-il?

LE VARLET.

Des magistrats d'Orléans sollicitent une audience.

CHARLES.

Fais-les entrer. (*Le Varlet sort.*) Ils vont demander du secours. Que puis-je faire, quand je suis moi-même sans ressources?

SCÈNE III.

TROIS MAGISTRATS, LES PRÉCÉDENTS.

CHARLES.

Soyez les bienvenus, mes très-fidèles bourgeois d'Orléans! Où en est ma bonne ville? Continue-t-elle, avec son courage accoutumé, à résister à l'ennemi qui l'assiége?

UN MAGISTRAT.

Ah! sire, le besoin presse, il est au comble, et à chaque heure la ruine approche et menace la ville de plus près. Les ouvrages extérieurs sont détruits, l'ennemi gagne, à chaque assaut, du terrain, les murs sont vides de défenseurs, car sans cesse la garnison fait de vaillantes sorties, mais il en est peu qui revoient la porte de la cité. Les tortures de la faim nous menacent aussi. Dans cette extrême détresse, le noble comte de Rochepierre, qui commande dans la ville, est convenu avec l'ennemi, selon l'antique usage, de se rendre dans douze jours, si d'ici là une armée assez nombreuse pour nous délivrer [1] ne se montre pas en campagne. (*Dunois fait un vif mouvement de colère.*)

CHARLES.

Le délai est court.

LE MAGISTRAT.

Et maintenant nous sommes ici, avec un sauf-conduit de l'ennemi, pour supplier ton cœur royal d'avoir pitié de ta ville et d'envoyer du secours dans ce délai; sinon elle se rendra au douzième jour.

DUNOIS.

Xaintrailles a-t-il pu consentir à ce honteux traité?

LE MAGISTRAT.

Non, seigneur! Tant que ce brave a vécu, on n'a osé parler de paix ni de reddition.

DUNOIS.

Ainsi, il est mort!

1. Dans la première édition :

« .... Assez nombreuse pour offrir la bataille. »

LE MAGISTRAT.

Le noble héros est tombé sous nos murs pour la cause de son roi.

CHARLES.

Xaintrailles mort! Oh! dans ce seul homme, je perds une armée. (*Un Chevalier entre et dit quelques mots à voix basse à Dunois, qui tressaille consterné.*)

DUNOIS.

Encore cela!

CHARLES.

Eh bien! qu'est-ce?

DUNOIS.

Un message du comte Douglas. Les troupes écossaises se révoltent et menacent de se retirer, si elles ne reçoivent pas leur arriéré aujourd'hui même.

CHARLES.

Du Châtel!

DU CHÂTEL *hausse les épaules.*

Sire! je ne sais pas de moyen.

CHARLES.

Promets, engage ce que tu as, la moitié de mon royaume....

DU CHÂTEL.

C'est inutile! On les a trop souvent bercés d'espérances.

CHARLES.

Ce sont les meilleures troupes de mon armée. Elles ne peuvent me quitter maintenant, pas maintenant.

LE MAGISTRAT, *pliant le genou.*

O mon roi, secourez-nous. Songez à notre détresse, à nous.

CHARLES, *avec désespoir.*

Puis-je en frappant du pied faire sortir de terre des armées? Des moissons poussent-elles sur le plat de ma main? Déchirez-moi en pièces, arrachez-moi le cœur et monnayez-le en place d'or! J'ai du sang pour vous, mais je n'ai ni argent ni soldats! (*Il voit entrer Agnès, et s'élance au-devant d'elle, les bras étendus.*)

SCÈNE IV.

AGNÈS SOREL, *une cassette à la main;* LES PRÉCÉDENTS.

CHARLES.

O mon Agnès! ma chère âme! tu viens m'arracher au désespoir. Je t'ai encore, je me réfugie sur ton cœur. Rien n'est perdu, puisque tu es encore à moi.

AGNÈS.

Mon cher roi! (*Regardant autour d'elle avec une inquiète curiosité.*) Dunois! est-il vrai? Du Châtel!

DU CHÂTEL.

Hélas!

AGNÈS.

Le besoin est-il si grand? La solde manque? Les troupes veulent se retirer?

DU CHÂTEL.

Hélas! oui, cela est ainsi.

AGNÈS, *lui mettant de force la cassette dans la main.*

Voici, voici de l'or, voici des joyaux.... Fondez mon argenterie.... vendez, engagez mes châteaux.... empruntez sur mes biens de Provence.... convertissez tout en argent, et apaisez les troupes. Partez! Ne perdez pas un instant! (*Elle le pousse dehors.*)

CHARLES.

Eh bien, Dunois? Eh bien, du Châtel? Suis-je encore pauvre à vos yeux, quand je possède la perle de toutes les femmes?... Elle est née noble comme moi-même; le sang royal des Valois n'est pas plus pur que le sien; elle parerait le premier trône du monde.... mais elle le dédaigne, elle ne veut être, elle ne veut qu'on la nomme que mon amour. M'a-t-elle jamais permis un présent d'un plus haut prix qu'une fleur précoce en hiver ou quelque fruit rare? Elle n'accepte de moi aucun sacrifice et me les offre tous; elle risque magnanimement toute sa richesse et ses biens sur ma fortune qui sombre.

DUNOIS.

Oui, elle est, comme vous, hors de sens. Elle jette tout ce qu'elle

a dans une maison en feu, et verse à pleines cruches dans le tonneau percé des Danaïdes. Elle ne vous sauvera pas, elle ne fera que se perdre avec vous....

AGNÈS.

Ne le croyez pas. Il a dix fois risqué sa vie pour vous, et se fâche que je risque maintenant mon or. Comment? ne t'ai-je pas gaiement sacrifié tout ce qui est plus précieux que l'or et les perles, et devrais-je maintenant garder pour moi seule ma fortune? Viens; rejetons loin de nous toute la vaine parure de la vie! Laisse-moi te donner un noble exemple de renoncement. Change ton train de cour en soldats, ton or en fer; tout ce que tu as, jette-le résolûment pour ressaisir ta couronne! Viens! viens! Nous partagerons le besoin et le danger! Montons le cheval de guerre; livrons aux traits ardents du soleil notre corps délicat; prenons pour toit les nuages qui sont sur nos têtes, la pierre pour oreiller. Le rude soldat supportera patiemment ses propres maux, s'il voit son roi souffrir et jeûner comme les plus pauvres.

CHARLES, *souriant.*

Oui, je vois s'accomplir la vieille prédiction qu'une religieuse autrefois, dans un esprit prophétique, me fit à Clermont. Une femme, telle fut sa promesse, devait me rendre vainqueur de tous mes ennemis, et me conquérir la couronne de mes pères. Cette femme, je l'ai cherchée loin de moi, dans le camp de l'ennemi; j'espérais regagner le cœur de ma mère. Elle est là devant moi, l'héroïne qui me mènera à Reims; c'est par l'amour de mon Agnès que je vaincrai.

AGNÈS.

Ce sera par la vaillante épée de tes amis.

CHARLES.

J'espère aussi beaucoup des dissensions des ennemis.... car j'ai reçu la nouvelle certaine qu'entre ces orgueilleux lords d'Angleterre et mon cousin de Bourgogne, tout n'est plus comme autrefois.... Aussi ai-je envoyé La Hire au duc avec un message, pour essayer de ramener ce pair irrité à son ancienne foi et à son devoir. A chaque heure, j'attends son retour.

DU CHÂTEL, *à la fenêtre.*

A l'instant même, le chevalier entre au galop dans la cour.

CHARLES.

Messager bienvenu! Nous saurons bientôt si nous devons céder ou vaincre.

SCÈNE V.

LA HIRE *et* LES PRÉCÉDENTS.

CHARLES *va au-devant de lui.*

La Hire, nous apportes-tu de l'espoir, oui ou non? Explique-toi brièvement. Qu'ai-je à attendre?

LA HIRE.

N'attendez plus rien que de votre épée.

CHARLES.

L'orgueilleux duc ne se laisse point ramener! Oh! parle. Comment a-t-il accueilli mon message?

LA HIRE.

Avant toutes choses, avant même qu'il puisse prêter l'oreille à ta parole, il exige qu'on lui livre du Châtel, qu'il nomme le meurtrier de son père.

CHARLES.

Et si nous nous refusons à cette condition outrageante?

LA HIRE.

Alors l'alliance est rompue, dit-il, avant même d'être formée.

CHARLES.

Et là-dessus, comme je te l'avais ordonné, l'as-tu provoqué à se battre avec moi sur le pont de Montereau, là où tomba son père?

LA HIRE.

Je lui ai jeté votre gant, et j'ai dit que vous vouliez descendre de votre rang suprême, et combattre avec lui comme un chevalier pour votre royaume. Mais il a répliqué qu'il n'avait nul besoin de se battre pour ce qu'il possédait déjà; que si cependant vous étiez si avide de combat, vous le trouveriez devant Orléans, où il avait l'intention d'aller demain. Cela dit, il m'a tourné le dos en riant.

CHARLES.

Et la voix intègre de la justice ne s'est-elle pas élevée dans mon parlement?

LA HIRE.

Elle se tait devant la fureur des partis. Un arrêt du parlement vous a déclaré déchu du trône, vous et votre race.

DUNOIS.

Ah! l'orgueil impudent du bourgeois devenu maître!

CHARLES.

N'as-tu rien tenté auprès de ma mère?

LA HIRE.

Auprès de votre mère?

CHARLES.

Oui, quel a été son langage?

LA HIRE, *après avoir réfléchi quelques instants.*

C'était tout juste la fête du couronnement quand je suis entré à Saint-Denis. Les Parisiens étaient parés comme pour une glorieuse ovation; des arcs de triomphe s'élevaient dans toutes les rues par où passait le roi anglais. Le chemin était jonché de fleurs, et la plèbe, avec des cris de joie, sautait autour de la voiture, comme si la France eût remporté sa plus belle victoire.

AGNÈS.

Ils triomphaient.... triomphaient de briser le cœur du plus aimable, du plus doux des rois!

LA HIRE.

J'ai vu le jeune Henri de Lancastre, un enfant, assis sur le siége royal de saint Louis. Ses fiers oncles, Bedford et Gloucester, étaient debout près de lui, et le duc Philippe s'agenouilla au pied du trône et prêta le serment d'hommage pour ses États.

CHARLES.

Oh! le pair déloyal! l'indigne parent!

LA HIRE.

L'enfant eut peur et trébucha en montant les hauts degrés du trône. « Mauvais présage! » murmura le peuple; et il s'éleva un rire bruyant. Alors la vieille reine, votre mère, s'approcha et.... j'ai horreur de le dire!

CHARLES.

Eh bien?

LA HIRE.

Elle prit l'enfant dans ses bras et le plaça elle-même sur le trône de votre père.

CHARLES.

O mère! mère!

LA HIRE.

Les Bourguignons eux-mêmes, ces bandes furieuses, habituées au meurtre, rougirent de honte à cet aspect. Elle s'en aperçut, et, tournée vers le peuple, elle cria à haute voix : « Remerciez-moi, Français, d'ennoblir par un rameau pur la tige malade, de vous préserver de l'avorton né d'un père insensé! » (*Le Roi se voile le visage; Agnès court à lui et le serre dans ses bras; tous les assistants expriment leur horreur, leur exécration.*)

DUNOIS.

La louve! la mégère vomissant sa rage!

CHARLES, *après une pause, aux Magistrats.*

Vous avez entendu où en sont ici les choses. N'attendez pas plus longtemps; retournez à Orléans, et annoncez à ma ville fidèle que je la dégage de son serment envers moi. Qu'elle pourvoie à son salut et se remette à la merci du Bourguignon. Il se nomme *le Bon*, il sera humain.

DUNOIS.

Comment, sire, vous voudriez abandonner Orléans?

LE MAGISTRAT *s'agenouille.*

Mon royal seigneur, ne retirez pas votre main de nous! Ne livrez pas votre fidèle cité à la dure domination des Anglais. Elle est un noble joyau de votre couronne, et aucune n'a gardé plus religieusement sa foi aux rois vos ancêtres.

DUNOIS.

Sommes-nous battus? Est-il permis de vider le champ de bataille avant qu'un seul coup ait été frappé pour la ville? Voulez-vous, d'une légère parole, avant que le sang ait coulé, arracher du cœur de la France la meilleure des cités?

CHARLES.

Assez de sang a coulé, et en vain! La main du ciel s'appesantit sur moi : mon armée est battue dans tous les combats; mon parlement me rejette; ma capitale, mon peuple, accueillent mon rival avec jubilation; ceux qui, par le sang, me sont les plus proches, m'abandonnent, me trahissent.... ma propre mère nourrit du lait de ses mamelles la couvée étrangère, ennemie.

Nous nous retirerons au delà de la Loire, et nous céderons à la puissante main du ciel, qui est avec l'Anglais.

AGNÈS.

Que Dieu nous préserve de désespérer de nous-mêmes, et de tourner le dos à ce royaume! Ce mot n'est pas sorti de ta vaillante poitrine. L'action barbare d'une mère dénaturée a brisé le cœur héroïque de mon roi. Tu te retrouveras, tu te relèveras virilement, tu résisteras avec un noble courage au destin qui lutte cruellement contre toi.

CHARLES, *perdu dans de sombres pensées.*

N'est-il pas vrai? une sombre et terrible fatalité sévit dans la famille des Valois : elle est rejetée de Dieu; les coupables actions d'une mère ont amené les furies dans cette maison. Mon père est demeuré vingt ans en proie au délire; la mort a moissonné avant moi trois frères plus âgés; c'est le décret du ciel, la maison de Charles VI doit périr.

AGNÈS.

Elle se relèvera rajeunie en toi! Aie foi en toi-même.... Oh! ce n'est pas en vain qu'un destin propice t'a épargné, qu'entre tous tes frères il t'a appelé, toi, le plus jeune, sur un trône que tu ne pouvais espérer. Le ciel s'est réservé ton âme douce et bonne, pour guérir toutes les blessures que la fureur des partis a faites au pays. Tu éteindras les flammes de la guerre civile, mon cœur me le dit, tu rétabliras la paix, tu seras le nouveau fondateur du royaume de France.

CHARLES.

Non, pas moi. Ce temps rude, orageux, veut un pilote doué de plus de vigueur. J'aurais pu rendre heureux un peuple pacifique; je ne puis dompter un peuple farouche et rebelle, ni m'ouvrir avec l'épée des cœurs aliénés et fermés par la haine.

AGNÈS.

Le peuple est aveuglé, une illusion l'égare; mais ce vertige passera. Il se réveillera, le jour n'est plus loin, cet amour pour le roi légitime qui est profondément enraciné dans le cœur du Français; elle se réveillera, la vieille haine, la jalousie qui de tout temps divisa les deux peuples ennemis. Sa propre fortune renversera l'orgueilleux vainqueur. Garde-toi donc d'abandonner précipitamment le champ de bataille; lutte pour chaque

pied de terrain; défends Orléans, comme tu ferais ta propre poitrine! Fais plutôt submerger tous les bateaux, abattre et brûler tous les ponts qui mènent au delà de cette limite de ton royaume, de cette Loire qui serait pour toi le Styx.

CHARLES.

Ce que j'ai pu, je l'ai fait. Je me suis offert à combattre en chevalier pour ma couronne.... On me refuse. En vain je prodigue la vie de mon peuple, et mes villes jonchent le sol de leurs ruines. Dois-je, pareil à cette mère dénaturée, laisser partager mon enfant par le glaive? Non, pour qu'il vive, j'y veux renoncer.

DUNOIS.

Comment, sire, est-ce là le langage d'un roi? Abandonne-t-on ainsi une couronne? Le dernier de votre peuple risque son bien et son sang pour son opinion, sa haine et son amour. Tout devient faction et parti, dès que flotte le sanglant signal de la guerre civile. Le laboureur quitte la charrue; la femme, sa quenouille; l'enfant et le vieillard prennent les armes; le bourgeois brûle sa ville; le paysan, de sa propre main, ses moissons : tout cela pour vous nuire ou vous servir et accomplir le vœu de son cœur. On n'épargne rien soi-même, et l'on ne s'attend pas à être épargné par autrui, quand l'honneur appelle, quand on combat pour ses dieux ou ses idoles. Chassez donc cette molle pitié qui ne sied pas à un cœur de roi.... Laissez la guerre, jusqu'au bout, déployer sa fureur, comme elle a commencé : ce n'est pas vous qui étourdiment l'avez allumée. Il faut que le peuple se sacrifie pour son roi, c'est le sort et la loi du monde. Le Français n'en sait pas, n'en veut pas d'autre. Méprisable est la nation qui ne risque pas tout avec joie pour son honneur.

CHARLES, *aux Magistrats.*

N'attendez pas d'autre réponse. Que Dieu vous protége! Moi, je ne le puis plus.

DUNOIS.

Eh bien, que le Dieu de victoire vous tourne à jamais le dos, comme vous au royaume de vos pères! Vous vous êtes abandonné vous-même, ainsi je vous abandonne. Ce ne sont pas les forces réunies d'Angleterre et de Bourgogne, c'est votre propre

pusillanimité qui vous précipite du trône. Les rois de France naissent héros; mais vous, vous n'avez pas été enfanté pour la guerre. (*Aux Magistrats.*) Le roi vous abandonne; mais moi, je veux me jeter dans Orléans, la ville de mon père, et m'ensevelir sous ses ruines. (*Il veut sortir. Agnès Sorel le retient.*)

AGNÈS, *au Roi.*

Oh! ne le laisse pas s'éloigner de toi en colère! Sa bouche prononce de rudes paroles, mais la foi de son cœur est pure comme l'or. C'est pourtant toujours lui, toujours l'homme qui t'aime avec ardeur et a souvent versé son sang pour toi. Venez, Dunois! Avouez que la chaleur d'une généreuse colère vous a mené trop loin.... Mais toi, pardonne à l'ami fidèle la vivacité du langage! Oh! venez, venez! Laissez-moi promptement réunir vos cœurs, avant que la colère emportée, la colère funeste, ne s'allume entre vous, pour ne plus s'éteindre. (*Dunois fixe les yeux sur le Roi et semble attendre une réponse.*)

CHARLES, *à du Châtel.*

Nous passons la Loire. Fais embarquer mes bagages.

DUNOIS, *vivement à Agnès.*

Adieu! (*Il se tourne brusquement et sort. Les Magistrats le suivent.*)

AGNÈS *se tord les mains avec désespoir.*

Oh! s'il part, nous sommes entièrement abandonnés!... Suivez-le, La Hire. Oh! cherchez à l'adoucir!

SCÈNE VI.

CHARLES, AGNÈS, DU CHÂTEL.

CHARLES.

La couronne est-elle donc un bien si unique? Est-il si amer et si difficile de s'en séparer? Je sais ce qui est plus difficile encore à supporter. Se laisser maîtriser par ces cœurs hautains, impérieux, vivre par la grâce de vassaux arrogants et opiniâtres, voilà ce qui est dur pour un noble cœur, ce qui est plus amer que de succomber au destin. (*A du Châtel, qui hésite encore.*) Fais ce que je t'ai prescrit.

DU CHÂTEL *se jette à ses pieds.*

O mon roi!

CHARLES.

C'est décidé. Pas un mot de plus!

DU CHÂTEL.

Faites la paix avec le duc de Bourgogne, je ne vois pas d'autre salut pour vous.

CHARLES.

Tu me donnes ce conseil, et c'est avec ton sang que je dois sceller cette paix?

DU CHÂTEL.

Voici ma tête. Je l'ai souvent exposée pour vous dans les combats, et maintenant je la porterai pour vous avec joie sur l'échafaud. Satisfaites le duc! Livrez-moi à toute la rigueur de sa colère, et laissez couler mon sang pour apaiser sa vieille haine.

CHARLES *le regarde quelque temps, ému et en silence.*

Est-il donc vrai? Suis-je réduit à une telle misère que mes amis, qui voient le fond de mon cœur, me montrent, pour me sauver, le chemin de la honte? Oui, maintenant je reconnais combien ma chute est profonde, car on n'a plus de foi en mon honneur.

DU CHÂTEL.

Songez....

CHARLES.

Pas un mot de plus! Ne m'irrite pas! Quand je devrais renoncer à dix royaumes, je n'achète pas mon salut avec la vie d'un ami.... Fais ce que je t'ai commandé. Va, et fais embarquer mes équipages de guerre.

DU CHÂTEL.

Ce sera bientôt fait. (*Il se lève et sort. Agnès Sorel pleure amèrement.*)

SCÈNE VII.

CHARLES et AGNÈS.

CHARLES, *lui prenant la main.*

Ne sois pas triste, mon Agnès! Au delà de la Loire, c'est encore la France; nous allons dans une contrée plus heureuse. Là

rit un ciel serein, toujours sans nuages, là souffle un air plus pur, et de plus douces mœurs nous accueilleront. C'est la patrie des chants, la vie et l'amour y fleurissent avec plus de charme.

AGNÈS.

Oh! suis-je condamnée à voir ce jour lamentable! Il faut que le roi parte pour l'exil, que le fils sorte de la maison de son père, et tourne le dos à son berceau. O aimable pays que nous quittons, jamais plus, la joie dans le cœur, nous ne foulerons ton sol!

SCÈNE VIII.

LA HIRE *revient;* CHARLES *et* AGNÈS.

AGNÈS.

Vous venez seul. Vous ne le ramenez point? (*Le regardant de plus près.*) La Hire! qu'y a-t-il? Que me dit votre regard? Un nouveau malheur est arrivé?

LA HIRE.

Le malheur est épuisé, et le soleil de nouveau brille.

AGNÈS.

Qu'est-ce, je vous prie?

LA HIRE, *au Roi.*

Rappelez les envoyés d'Orléans!

CHARLES.

Pourquoi? Qu'y a-t-il?

LA HIRE.

Rappelez-les! Votre fortune a tourné : il y a eu un combat, vous avez vaincu.

AGNÈS.

Vaincu! Oh! quelle céleste musique dans ce mot!

CHARLES.

La Hire! Un bruit fabuleux t'abuse. Vaincu! je ne crois plus à des victoires.

LA HIRE.

Ah! vous croirez bientôt à de plus grands miracles encore.... Voici l'archevêque qui vient. Il ramène le Bâtard dans vos bras....

AGNÈS.

O belle fleur de la victoire, qui produit aussitôt les nobles fruits du ciel, la paix et la concorde!

SCÈNE IX.

L'ARCHEVÊQUE DE REIMS, DUNOIS, DU CHÂTEL *avec* RAOUL, *chevalier revêtu de son armure;* LES PRÉCÉDENTS.

L'ARCHEVÊQUE *amène le Bâtard au Roi et place leurs mains l'une dans l'autre.*

Embrassez-vous, princes! Que tout ressentiment et toute discorde s'évanouissent, puisque le ciel lui-même se déclare pour nous. (*Dunois embrasse le Roi.*)

CHARLES.

Tirez-moi de mon doute et de ma surprise. Que m'annonce cette grave et solennelle démarche? Qu'est-ce qui a produit ce changement soudain?

L'ARCHEVÊQUE *fait avancer le Chevalier et le présente au Roi.*

Parlez!

RAOUL.

Nous avions levé seize bannières de gens de Lorraine, pour aller joindre votre armée, et le chevalier Baudricourt de Vaucouleurs était notre chef. Comme nous avions atteint les hauteurs de Vermanton, et que nous descendions dans la vallée que l'Yonne arrose, nous vîmes l'ennemi devant nous, dans la vaste plaine, et des armes brillaient aussi à nos yeux, quand nous regardions derrière nous. Nous étions entourés par les deux armées, et n'avions nul espoir de vaincre ni de fuir. Alors le cœur manqua aux plus braves, et déjà, en proie au désespoir, tous voulaient poser les armes. Or, comme les chefs tenaient encore conseil entre eux, sans pouvoir rien résoudre.... voilà qu'une merveille étrange s'offre à nos regards. Du fond de la forêt s'avance tout à coup une jeune fille, la tête couverte d'un casque, comme une déesse de la guerre, belle à la fois et terrible à voir. Ses cheveux tombaient en noires boucles[1] autour de son cou, et un rayon d'en

1. « En noires boucles. » Dans la première édition : « en boucles d'or. »

haut parut éclairer cette sublime apparition, quand elle éleva la voix et parla ainsi : « Que craignez-vous, braves Français? Courez sus à l'ennemi! Et y en eût-il plus qu'il n'y a de sable dans la mer, Dieu et la sainte Vierge vous conduisent! » Et soudain elle arrache l'étendard des mains du porte-drapeau, et d'un air audacieux s'avance, toute-puissante, à la tête de notre troupe. Nous, muets d'étonnement, nous suivons, même sans le vouloir, la haute bannière et celle qui la porte, et nous nous précipitons tout droit sur l'ennemi. Lui, frappé d'une extrême surprise, s'arrête immobile, contemplant, l'œil fixe, ébahi, la merveille qui s'offre aux regards.... Mais tout à coup, comme si une terreur divine l'eût saisi, il tourne le dos, et, jetant armures et lances, toute l'armée se débande dans la plaine. Ordres, cris des chefs, tout est vain; éperdus d'effroi, sans regarder en arrière, hommes et chevaux se précipitent dans le lit du fleuve, et se laissent égorger sans résistance. Ce fut un carnage plutôt qu'un combat! Deux mille ennemis couvrirent la plaine, sans compter ceux que le fleuve a engloutis, et des nôtres pas un ne périt.

CHARLES.

Par le ciel! c'est étrange! grandement merveilleux et étrange!

AGNÈS.

Et c'est une jeune fille qui a fait ce miracle? D'où est-elle venue? Qui est-elle?

RAOUL.

Qui elle est, c'est au roi seul qu'elle le veut révéler. Elle se dit inspirée et prophétesse envoyée de Dieu, et promet de délivrer Orléans, avant que la lune se renouvelle. Le peuple la croit, et aspire à combattre. Elle suit l'armée; dans un instant, elle sera ici, en personne. (*On entend le son des cloches et le cliquetis des armes.*) Entendez-vous ce concours, ce tumulte? le bruit des cloches? C'est elle, le peuple salue l'envoyée de Dieu.

CHARLES, *à du Châtel.*

Introduisez-la.... (*A l'Archevêque.*) Que dois-je penser de ceci? Une jeune fille m'apporte la victoire, et dans un moment où le bras de Dieu peut seul me sauver! Cela n'est point dans l'ordre de la nature, et puis-je.... évêque, puis-je croire à un miracle?

PLUSIEURS VOIX, *derrière la scène.*

Salut, salut à la vierge, à la libératrice!

CHARLES.

Elle vient! (*A Dunois.*) Prends ma place, Dunois! Nous voulons éprouver cette fille merveilleuse. Si elle est inspirée et envoyée de Dieu, elle saura découvrir le roi. (*Dunois s'assied; le Roi se tient debout à sa droite; auprès de lui, Agnès Sorel; l'Archevêque et les autres personnages, vis-à-vis, de façon que le milieu de la scène reste libre.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; JEANNE, *accompagnée des* MAGISTRATS *d'Orléans et de beaucoup de* CHEVALIERS, *qui remplissent le fond de la scène. Elle s'avance avec un noble maintien, et regarde successivement tous ceux qui l'environnent.*

DUNOIS, *après un profond et solennel silence.*

Est-ce toi, jeune fille merveilleuse....

JEANNE *l'interrompt, le regardant d'un air serein et digne.*

Bâtard d'Orléans! Tu veux tenter Dieu! Lève-toi de cette place qui ne t'appartient point! Je suis envoyée à plus grand que toi. (*Elle marche d'un pas décidé vers le Roi, fléchit le genou devant lui, se relève aussitôt, puis recule. Les assistants expriment leur surprise. Dunois quitte son siége, tous s'écartent et laissent la place libre devant le Roi.*)

CHARLES.

Tu vois mon visage pour la première fois; d'où vient que tu me reconnais?

JEANNE.

Je t'ai vu, là où personne ne te voyait que Dieu. (*Elle s'approche du Roi, et lui parle mystérieusement*[1].) Pendant la nuit qui vient de s'écouler (qu'il t'en souvienne), lorsque, autour de toi, tout était enseveli dans un profond sommeil, tu t'es levé de ta couche et tu as adressé à Dieu une fervente prière. Fais sortir ceux qui sont ici, et je te dirai le sujet de ta prière.

CHARLES.

Ce que j'ai confié au ciel, je n'ai pas à le cacher aux hommes.

1. Au lieu de ces mots placés entre parenthèses, la première édition a simplement : *Nouvelle pause.*

Découvre-moi le sujet de ma prière, et je ne douterai plus que Dieu t'inspire.

JEANNE.

Tu as fait trois prières : remarque, dauphin, si je te les répète! D'abord tu as supplié le ciel, si un bien mal acquis dépendait de ta couronne, si quelque autre faute grave, du temps de tes pères, non encore expiée, avait attiré cette guerre lamentable, de te prendre pour victime au lieu de ton peuple, et de répandre sur ta seule tête toute la coupe de sa colère.

CHARLES *recule avec effroi.*

Qui es-tu, être puissant? d'où viens-tu? (*Tous témoignent leur étonnement.*)

JEANNE.

Tu as adressé au ciel cette seconde prière : si c'était sa volonté, son arrêt suprême, d'arracher le sceptre à ta race, de t'enlever tout ce que tes pères, les rois de ce royaume, avaient possédé, tu lui demandais de te conserver seulement trois biens, une âme contente, le cœur d'un ami, et l'amour de ton Agnès. (*Le Roi se cache le visage, en pleurant abondamment. Grande agitation causée par la surprise parmi les assistants. Après une pause.*) Dois-je maintenant te dire encore ta troisième prière?

CHARLES.

Assez! Je te crois! Nul homme n'a un tel pouvoir! C'est le Dieu très-haut qui t'a envoyée.

L'ARCHEVÊQUE.

Qui es-tu, sainte et merveilleuse fille? Quelle heureuse contrée t'a enfantée? Parle! Quels sont les parents aimés de Dieu qui t'ont donné le jour?

JEANNE.

Vénérable seigneur, on me nomme Jeanne. Je ne suis que l'humble fille d'un berger, de Domremy, bourg de mon roi, qui est situé dans le diocèse de Toul, et j'ai gardé, dès mon enfance, les brebis de mon père.... J'entendais parler souvent et longuement du peuple étranger, sorti d'une île, qui a traversé la mer pour nous rendre esclaves et nous imposer un maître, étranger comme lui, un maître qui n'aime pas le peuple. Et l'on me disait qu'ils possédaient déjà la grande ville de Paris, et qu'ils s'étaient emparés du pouvoir royal. Alors je suppliais la

mère de Dieu de détourner de nous l'opprobre du joug étranger, de nous garder le roi né sur notre sol. Devant le village où je suis née, est une antique image de la mère de Dieu, qui attirait un grand concours de pieux pèlerins, et tout auprès s'élève un chêne sacré, célèbre au loin par la vertu salutaire de nombreux miracles. J'aimais à m'asseoir à l'ombre de ce chêne, tout en gardant mon troupeau, car mon cœur m'attirait là, et si un de mes agneaux s'égarait sur les montagnes désertes, toujours un songe me le montrait, quand je m'endormais à l'ombre de ce chêne[1].... Et une fois, comme j'étais restée assise, toute une longue nuit, sous cet arbre, dans une pieuse ferveur, résistant au sommeil, la sainte Vierge vint à moi, portant une épée et un drapeau, mais du reste vêtue, comme moi, en bergère, et elle me dit : « C'est moi. Lève-toi, Jeanne! Laisse ton troupeau. Le Seigneur t'appelle à une autre tâche. Prends ce drapeau! Ceins cette épée! Extermine avec elle les ennemis de mon peuple, et conduis à Reims le fils de ton seigneur, et couronne-le de la couronne royale. » Mais moi, je répondis : « Comment puis-je entreprendre une telle œuvre, moi, faible fille, ignorant l'art funeste des combats? » Et elle repartit : « Une vierge pure accomplit sur la terre toute œuvre sublime, si elle résiste à l'amour terrestre. Regarde-moi! Vierge pure comme toi, j'ai enfanté le divin Maître, et je suis divine moi-même!... » Et elle toucha ma paupière et, comme je levai les yeux, je vis le ciel rempli de petits anges qui portaient de blancs lis à la main, et une douce harmonie se perdait dans les airs.... Pendant trois nuits successives, la sainte Vierge se fit ainsi voir à moi et me cria : « Lève-toi, Jeanne! Le Seigneur t'appelle à une autre tâche! » Et lorsqu'elle apparut la troisième nuit, elle s'irrita et m'adressa cette réprimande : « L'obéissance est le devoir de la femme sur la terre; endurer, se résigner, est son pénible lot; il faut qu'elle se purifie par une rigoureuse servitude : celle qui a servi ici-bas sera grande là-haut. » Et disant ces mots, elle laissa tomber ses vêtements de bergère et parut à mes yeux, comme reine du ciel, dans une éclatante lumière, et des nuages d'or la portèrent là-haut, dérobée peu à peu aux regards, dans

1. « De ce chêne. » Dans la première édition : « De ce chêne miraculeux. »

le séjour de la félicité. (*Tous sont émus. Agnès Sorel, pleurant abondamment, cache son visage sur le sein du Roi.*)

L'ARCHEVÊQUE, *après un long silence.*

Devant un tel témoignage divin tous les doutes de la prudence humaine doivent se taire. Le fait a prouvé qu'elle dit vrai, Dieu seul peut opérer de tels miracles.

DUNOIS.

Ce n'est point à ses miracles, c'est à ses yeux que je crois, à la pure innocence de son visage.

CHARLES.

Et suis-je digne, moi pécheur, d'une telle grâce? Œil qui pénètres tout et qu'on ne peut tromper, tu vois le fond de mon âme et connais mon humilité!

JEANNE.

L'humilité des grands brille éclatante là-haut. Tu t'es abaissé, et c'est pour cela qu'il t'a élevé.

CHARLES.

Je résisterai donc à mes ennemis?

JEANNE.

Je mettrai à tes pieds la France soumise.

CHARLES.

Et Orléans, dis-tu, ne passera point à l'Anglais?

JEANNE.

Tu verrais plutôt la Loire remonter à sa source.

CHARLES.

Irai-je en vainqueur à Reims?

JEANNE.

Je t'y conduirai à travers des milliers d'ennemis. (*Tous les Chevaliers présents agitent avec bruit leurs lances et leurs boucliers, et montrent une vive ardeur.*)

DUNOIS.

Place-nous cette vierge à la tête de l'armée, nous suivrons aveuglément la femme divine partout où elle nous conduira. Que son œil prophétique nous guide, et cette brave épée la protégera.

LA HIRE.

Nous ne craindrons pas tout un monde en armes, si elle marche devant nos escadrons. Le Dieu de la victoire s'avance à

ses côtés. Qu'elle nous conduise, la femme forte, dans les combats! (*Les Chevaliers font retentir bruyamment leurs armes et s'avancent.*)

CHARLES.

Oui, sainte fille, conduis mon armée, et je veux que ses chefs t'obéissent. Cette épée du suprême commandement militaire, que le connétable nous a renvoyée dans sa colère, a trouvé une plus digne main. Reçois-la, sainte prophétesse, et sois désormais....

JEANNE.

Non pas, noble dauphin! non, ce n'est point par cet instrument de puissance terrestre que la victoire est accordée à mon seigneur. Je sais une autre épée avec laquelle je vaincrai : je veux te l'indiquer selon ce que l'esprit m'a enseigné; envoie-la chercher.

CHARLES.

Fais-la connaître, Jeanne.

JEANNE.

Envoie à l'ancienne ville de Fierbois : là, dans le cimetière de Sainte-Catherine, est un caveau où sont entassées beaucoup d'armes, antiques trophées de victoire. Parmi elles, est l'épée qui doit me servir. On la peut reconnaître à trois lis d'or empreints sur la lame. Fais chercher cette épée, car c'est par elle que tu vaincras.

CHARLES.

Qu'on y envoie et qu'on fasse ce qu'elle dit.

JEANNE.

Et donne-moi à porter un drapeau blanc entouré d'une bordure de pourpre. Que sur ce drapeau l'on voie la reine du ciel, avec le bel enfant Jésus, planant sur un globe terrestre; car tel était l'étendard que la sainte Mère m'a montré.

CHARLES.

Qu'il soit fait comme tu dis.

JEANNE, *à l'Archevêque.*

Vénérable évêque, étendez sur moi votre main sacerdotale, et prononcez sur votre fille les paroles de bénédiction. (*Elle s'agenouille.*)

L'ARCHEVÊQUE.

Tu es venue pour répandre la bénédiction, non pour la rece-

voir.... Va avec la vertu de Dieu; mais nous, nous sommes indignes et pécheurs. (*Elle se lève.*)

UN VARLET.

Un héraut vient de la part du général anglais.

JEANNE.

Fais-le entrer, car c'est Dieu qui l'envoie! (*Le Roi fait signe au Varlet, qui sort.*)

SCÈNE XI.

LE HÉRAUT, LES PRÉCÉDENTS.

CHARLES.

Qu'apportes-tu, héraut? Dis ton message!

LE HÉRAUT.

Qui est celui qui porte ici la parole pour Charles de Valois, comte de Ponthieu?

DUNOIS.

Misérable héraut! vil coquin! oses-tu bien méconnaître le roi des Français sur son propre sol? Ton habit armorié te protége; sans quoi, tu....

LE HÉRAUT.

La France ne reconnaît qu'un seul roi, et celui-là vit dans le camp anglais.

CHARLES.

Calme-toi, mon cousin! Ton message, héraut!

LE HÉRAUT.

Mon noble général, déplorant le sang qui a coulé déjà et qui doit couler encore, retient dans le fourreau l'épée de ses guerriers, et avant qu'Orléans succombe dans l'assaut, il te fait encore offrir un accord amiable.

CHARLES.

Écoutons.

JEANNE *s'avance.*

Sire, laissez-moi parler à votre place à ce héraut.

CHARLES.

Fais, jeune fille! Décide toi-même si nous aurons la guerre ou la paix.

JEANNE, *au Héraut.*

Qui t'envoie et parle par ta bouche?

LE HÉRAUT.

Le général des Anglais, le comte de Salisbury.

JEANNE.

Héraut, tu mens! Ce n'est point le lord qui parle par ta bouche. Les vivants seuls parlent, et non les morts.

LE HÉRAUT.

Mon général vit dans la plénitude de la santé et de la force, et vit pour votre perte à tous.

JEANNE.

Il vivait quand tu as quitté le camp. Ce matin, un coup de feu parti d'Orléans l'a couché par terre, tandis qu'il regardait du haut de la tour la Tournelle.... Tu ris, parce que je t'annonce ce qui se passe loin d'ici? N'en crois point ma parole, mais tes yeux. Tu rencontreras son convoi funèbre quand tes pieds te reporteront là d'où tu viens. Maintenant, héraut, parle et dis ton message.

LE HÉRAUT.

Si tu sais dévoiler les choses cachées, tu le connais avant que je te le dise.

JEANNE.

Je n'ai pas besoin de le connaître. Mais toi, écoute le mien maintenant, et rapporte ces paroles aux chefs qui t'ont envoyé.... Roi d'Angleterre, et vous ducs, Bedford et Glocester, qui gouvernez ce royaume, rendez compte au roi du ciel du sang versé! Rendez toutes les clefs des villes que vous avez forcées, contre le droit divin! La Pucelle vient, de par le roi du ciel, vous offrir la paix ou une guerre sanglante. Choisissez! car, je vous le dis pour que vous le sachiez, ce n'est pas à vous que la belle France est destinée par le fils de Marie.... Mais Charles, mon maître et mon dauphin, à qui Dieu l'a donnée, fera son entrée royale dans Paris, accompagné de tous les grands de son royaume.... Maintenant, héraut, va et hâte-toi de partir; car, avant même que tu puisses atteindre le camp et y porter ton message, la Pucelle sera là et plantera dans Orléans le signe de la victoire. (*Elle sort; tout se met en mouvement; le rideau tombe.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un paysage borné par des rochers.

SCÈNE I.

TALBOT *et* LIONEL, *généraux anglais;* PHILIPPE, *duc de Bourgogne;* LE CHEVALIER FASTOLF *et* CHÂTILLON, *avec des* SOLDATS *et des bannières.*

TALBOT.

Faisons halte sous ces rochers, et établissons un camp retranché, pour essayer de rassembler les fuyards qui, dans le premier effroi, se sont dispersés. Postez de bonnes gardes, occupez les hauteurs. La nuit, il est vrai, nous garantit de la poursuite, et, à moins que l'ennemi n'ait des ailes, je ne crains nulle surprise.... Cependant il faut user de précaution, car nous avons affaire à un adversaire audacieux, et nous sommes battus. (*Le chevalier Fastolf s'éloigne avec des soldats.*)

LIONEL.

Battus! Général, ne prononcez plus ce mot. Je n'ose seulement penser que les Français, aujourd'hui, ont vu le dos des Anglais. Orléans! Orléans! tombeau de notre gloire! Dans tes champs gît l'honneur de l'Angleterre. Honteuse et ridicule défaite! Qui le croira dans les temps futurs? Les vainqueurs de Poitiers, Crécy et Azincourt, chassés par une femme!

LE DUC DE BOURGOGNE.

C'est ce qui doit nous consoler : nous n'avons pas été vaincus par des humains; c'est le démon qui a triomphé de nous.

TALBOT.

Le démon de notre folie.... Comment, Bourgogne, ces fan-

tômes du peuple effrayent-ils aussi les princes? La superstition est un mauvais manteau pour votre lâcheté.... Vos troupes ont fui d'abord.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Personne n'a tenu bon; la fuite a été générale.

TALBOT.

Non, seigneur! c'est à votre aile que la déroute a commencé. Vous vous êtes précipités dans notre camp en criant : « L'enfer est déchaîné! Satan combat pour la France! » Et c'est ainsi que vous avez jeté le désordre parmi les nôtres.

LIONEL.

Vous ne pouvez le nier, votre aile a plié d'abord.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Parce que l'attaque a commencé de ce côté.

TALBOT.

La Pucelle connaissait l'endroit faible de notre camp; elle savait où l'on trouverait la peur.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Comment? vous voulez que Bourgogne soit coupable de ce malheur?

LIONEL.

Nous autres Anglais, si nous eussions été seuls, jamais, par Dieu! nous n'aurions perdu Orléans!

LE DUC DE BOURGOGNE.

Non.... car vous n'auriez jamais vu Orléans! Qui vous a ouvert un chemin dans ce royaume? Qui vous a tendu une main amie et fidèle quand vous descendîtes sur cette côte étrangère et ennemie? Qui a couronné votre Henri à Paris, et lui a soumis les cœurs des Français? Par le ciel! si ce bras puissant ne vous eût introduits, vous n'auriez jamais vu *monter* la fumée d'un foyer français.

LIONEL.

Si les grands mots, duc, y suffisaient, vous auriez conquis la France à vous seul.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Vous avez de l'humeur, parce qu'Orléans vous a échappé, et vous exhalez maintenant le fiel de votre colère contre moi, votre allié. Pourquoi Orléans nous a-t-il échappé, si ce n'est à cause

de votre avidité? La ville était prête à se rendre à moi, votre jalousie seule y a mis obstacle.

TALBOT.

Ce n'est pas pour vous que nous l'avons assiégée.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Comment vous trouveriez-vous si j'emmenais mon armée?

LIONEL.

Pas plus mal, croyez-moi, qu'à Azincourt, où nous sommes venus à bout de vous et de toute la France.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Vous avez eu pourtant grand besoin de mon alliance, et votre régent l'a achetée cher.

TALBOT.

Oui, cher, bien cher! nous l'avons payée aujourd'hui de notre honneur devant Orléans.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ne poussez pas les choses plus loin, milord, vous pourriez vous en repentir. Ai-je quitté la bannière légitime de mon maître et seigneur, ai-je chargé ma tête du nom de traître, pour supporter un tel traitement de l'étranger? Que fais-je ici, et pourquoi combattre la France? Si je dois servir un ingrat, mieux vaut que ce soit mon roi héréditaire.

TALBOT.

Vous êtes en négociation avec le dauphin, nous le savons; mais nous trouverons le moyen de nous garantir de la trahison.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Mort et enfer! est-ce ainsi qu'on me traite?... Châtillon, faites préparer mes troupes pour le départ; nous retournons dans notre pays. (*Châtillon s'éloigne.*)

LIONEL.

Bon voyage! Jamais la gloire de l'Anglais ne fut plus brillante que lorsque, se fiant à lui seul et à sa bonne épée, il combattit sans auxiliaires. Que chacun se batte pour son propre compte! car ce sera une éternelle vérité : jamais le sang français et le sang anglais ne pourront se mêler de bonne foi.

SCÈNE II.

LA REINE ISABEAU, *accompagnée d'un Page;* LES PRÉCÉDENTS.

ISABEAU.

Que me faut-il entendre, généraux? Arrêtez! Quel astre funeste, principe de délire, trouble ainsi votre saine raison? Maintenant que la concorde seule peut vous sauver, vous voulez vous diviser, en proie à la haine, et par une guerre intestine préparer votre perte?... Je vous en prie, noble duc, rétractez cet ordre trop prompt.... Et vous, illustre Talbot, apaisez un ami irrité. Venez, Lionel, aidez-moi à calmer ces esprits orgueilleux et à assurer la réconciliation.

LIONEL.

Pas moi, milady. Cela m'est fort égal, et je suis d'avis que ce qui ne peut vivre ensemble n'a rien de mieux à faire que de se séparer.

ISABEAU.

Comment? Les jongleries de l'enfer, qui nous ont été si funestes dans le combat, continuent-elles encore ici de nous égarer en troublant nos sens? Qui a commencé la querelle? Parlez!... (*A Talbot.*) Noble lord, est-ce vous qui avez oublié votre intérêt au point de blesser un précieux allié? Que voulez-vous faire sans ce bras? Il a élevé le trône de votre roi; il peut encore le soutenir, le renverser, quand il voudra; son armée vous fortifie, et plus encore son nom. Toute l'Angleterre, vomit-elle sur nos côtes tous ses citoyens, ne pourrait dompter ce royaume, s'il est uni. La France seule pouvait vaincre la France.

TALBOT.

Nous savons honorer un allié fidèle; se garder d'un faux ami est le devoir de la prudence.

LE DUC DE BOURGOGNE.

A qui veut s'affranchir de la reconnaissance il en coûte peu de montrer le front audacieux du menteur.

ISABEAU.

Comment, noble duc? Pourriez-vous abjurer toute pudeur,

tout honneur de prince, jusqu'à mettre votre main dans la main qui tua votre père? Seriez-vous insensé au point de croire à une sincère réconciliation avec le dauphin, que vous avez vous-même poussé au bord du précipice? Si près de sa chute, vous voudriez le retenir, et, dans votre démence, détruire, de votre main, votre ouvrage? C'est ici que sont vos amis. Votre salut repose uniquement sur votre étroite alliance avec l'Angleterre.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je suis loin de penser à faire la paix avec le dauphin; mais le mépris, l'insolence de l'orgueilleuse Angleterre, je ne les puis supporter.

ISABEAU.

Venez! pardonnez-lui une parole trop prompte. Bien lourds sont les soucis qui pèsent sur le général, et le malheur, vous le savez, rend injuste. Venez! venez! embrassez-vous, laissez-moi promptement guérir et fermer cette plaie, avant qu'elle soit inguérissable.

TALBOT.

Que vous en semble, Bourgogne? Un noble cœur s'avoue volontiers vaincu par la raison. La reine a prononcé une parole sage : que la main que je vous offre guérisse la blessure que la précipitation de ma langue vous a faite.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Madame a dit une parole sensée, et ma juste colère cède à la nécessité.

ISABEAU.

Bien! Scellez donc, par un embrassement fraternel, l'alliance renouvelée, et que les vents emportent les paroles échangées! (*Le duc de Bourgogne et Talbot s'embrassent.*)

LIONEL, *à part, en regardant le groupe.*

Bonne chance à la paix conclue par la Furie!

ISABEAU.

Nous avons perdu une bataille, généraux; la fortune nous a été contraire; mais que votre noble courage n'en soit point abattu. Le dauphin désespère de la protection du ciel, et appelle à son aide l'art de Satan; mais qu'il se soit en vain livré à la damnation, et que son enfer même ne le sauve pas! Une jeune fille victorieuse conduit l'armée de l'ennemi, je veux conduire

la vôtre, je veux vous tenir lieu de pucelle et de prophétesse.

LIONEL.

Madame, retournez à Paris! Nous voulons vaincre par nos bonnes armes, non par les femmes.

TALBOT.

Allez! allez! Depuis que vous êtes dans le camp, tout marche à rebours, il n'y a plus de bénédiction pour nos armes.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Allez! votre présence ne produit ici rien de bon, vous êtes un scandale pour nos guerriers.

ISABEAU *les regarde, l'un après l'autre, avec surprise.*

Vous aussi, Bourgogne? Vous prenez parti contre moi avec ces lords ingrats?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Allez! Le soldat perd courage, quand il croit combattre pour votre cause.

ISABEAU.

J'ai à peine rétabli la paix entre vous, que déjà vous faites alliance contre moi.

TALBOT.

Allez, allez, à la garde de Dieu, madame! Nous ne craindrons plus aucun démon, quand vous serez loin.

ISABEAU.

Ne suis-je pas votre fidèle alliée? Votre cause n'est-elle pas la mienne?

TALBOT.

Mais la vôtre n'est pas la nôtre. Nous sommes engagés dans une bonne et loyale guerre.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je venge le meurtre sanglant d'un père : mon pieux devoir de fils sanctifie mes armes.

TALBOT.

Mais parlons sans détour! Ce que vous faites à l'égard du dauphin n'est ni bien aux yeux des hommes, ni juste aux yeux de Dieu.

ISABEAU.

Que la malédiction le poursuive jusqu'à la dixième génération! Il a péché contre la tête sacrée de sa mère.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Il a vengé un père et un époux.

ISABEAU.

Il s'est établi juge de mes mœurs.

LIONEL.

C'était irrévérence de la part d'un fils!

ISABEAU.

Il m'a envoyée en exil.

TALBOT.

Pour obéir à la voix publique.

ISABEAU.

Que je sois maudite, si jamais je lui pardonne! Et plutôt que de le voir régner dans le royaume de son père....

TALBOT.

Plutôt vous immolerez l'honneur de sa mère!

ISABEAU.

Vous ne savez pas, âmes faibles, ce que peut un cœur de mère outragé. J'aime qui me fait du bien, et je hais qui m'offense, et si c'est mon fils, le fruit de mes entrailles, il n'en est que plus digne de haine. A qui me doit la vie je voudrais la ravir, quand son impudente et infâme insolence blesse le sein même qui l'a porté. Vous qui faites la guerre à mon fils, vous n'avez nul droit, nul motif de le dépouiller. Quel grief avez-vous contre le dauphin? A quel devoir a-t-il manqué envers vous? C'est l'ambition, la vulgaire jalousie qui vous poussent; moi, j'ai droit de le haïr, je l'ai enfanté.

TALBOT.

Bien! à la vengeance il reconnaîtra sa mère!

ISABEAU.

Misérables hypocrites, que je vous méprise, vous qui vous abusez vous-mêmes, aussi bien que le monde! Vous, Anglais, vous étendez vos mains de brigands sur cette France, où vous n'avez ni droit ni prétexte plausible à posséder autant de terre qu'en couvre le sabot d'un cheval.... Et ce duc qui se laisse insulter du nom de Bon, il vend sa patrie, l'héritage de ses ancêtres, à l'ennemi du royaume, au maître étranger.... Cependant, dès que vous parlez, de trois mots l'un est justice.... Je méprise l'hypocrisie. Telle je suis, telle me voie l'œil du monde!

LE DUC DE BOURGOGNE.

C'est vrai ! C'est là une gloire que vous avez soutenue avec force d'âme.

ISABEAU.

J'ai des passions, le sang chaud, comme une autre, et je suis venue comme reine dans ce pays, pour vivre, non pour paraître. Fallait-il être morte à la joie, parce qu'un sort maudit avait associé à un époux en démence mon ardente jeunesse? J'aime ma liberté plus que la vie, et quiconque y attente.... Mais pourquoi discuter avec vous sur mes droits? Un sang épais coule lentement dans vos veines; vous ne connaissez pas le plaisir, mais seulement la fureur brutale. Et ce duc, qui toute sa vie a chancelé entre le mal et le bien, ne sait ni haïr, ni aimer de tout cœur.... Je vais à Melun. Donnez-moi ce chevalier qui me plaît (*elle montre Lionel*), pour mon passe-temps et ma société, et puis faites ce que vous voudrez. Je ne m'inquiète ni des Bourguignons ni des Anglais. (*Elle fait signe à son Page et veut s'éloigner.*)

LIONEL.

Vous pouvez y compter. Les plus beaux garçons de France que nous ferons prisonniers, nous vous les enverrons à Melun.

ISABEAU, *revenant.*

Vous êtes bons, j'en conviens, à frapper de grands coups d'épée, mais le Français seul sait dire des paroles courtoises. (*Elle s'en va.*)

SCÈNE III.

TALBOT, LE DUC DE BOURGOGNE, LIONEL.

TALBOT.

Quelle femme!

LIONEL.

Maintenant, votre avis, généraux ! Fuyons-nous plus loin ou faisons-nous volte-face, pour effacer par quelque exploit rapide et hardi la honte d'aujourd'hui ?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Nous sommes trop faibles, les troupes sont dispersées. L'effroi de l'armée est encore trop récent.

TALBOT.

Une terreur aveugle, la rapide impression du moment nous ont seules vaincus. Vu de plus près, ce spectre de l'imagination alarmée s'évanouira en fumée. Mon avis est donc qu'au point du jour nous ramenions l'armée au delà du fleuve contre l'ennemi.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Réfléchissez....

LIONEL.

Avec votre permission, il n'y a pas à réfléchir ici. Il nous faut regagner au plus vite ce que nous avons perdu, ou nous sommes déshonorés à jamais.

TALBOT.

C'est décidé. Demain nous combattrons. Et pour détruire ce fantôme de peur, qui éblouit et énerve nos troupes, mesurons-nous dans une lutte corps à corps avec ce démon sous forme de pucelle. Qu'elle s'offre à notre brave épée, eh bien! en ce cas, elle nous aura nui pour la dernière fois. Qu'elle s'y dérobe, et soyez sûrs qu'elle évitera un combat sérieux, alors l'armée est désensorcelée.

LIONEL.

Qu'il en soit ainsi! Et abandonnez-moi, mon général, cette lutte facile, ce jeu où il ne doit pas couler de sang. Car je pense prendre le spectre vivant, et sous les yeux du Bâtard, son amant, je la transporterai dans mes bras, pour la joie de l'armée, dans le camp anglais.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ne promettez pas trop.

TALBOT.

Si je l'atteins, je ne compte pas l'embrasser si doucement. Maintenant venez, réparons par un léger sommeil la nature épuisée; puis, dès l'aurore, le signal du départ!

(Ils s'en vont.)

SCÈNE IV.

JEANNE, *avec son drapeau, un casque et une cuirasse, mais du reste vêtue en femme;* DUNOIS, LA HIRE, *des* CHEVALIERS *et des* SOLDATS *se montrent sur la hauteur, dans le chemin qui passe entre les rochers; ils le suivent en silence, disparaissent, puis aussitôt arrivent sur la scène.*

JEANNE, *aux Chevaliers qui l'entourent, pendant que le reste de la troupe passe encore sur la hauteur.*

Le rempart est franchi, nous sommes dans le camp! Maintenant rejetez ce voile mystérieux de la nuit qui a caché votre marche silencieuse, et révélez à l'ennemi, par une grande clameur, votre voisinage formidable.... « Dieu et la Pucelle! »

TOUS *crient à haute voix, avec un bruyant cliquetis d'armes.*

Dieu et la Pucelle! (*Tambour et trompettes.*)

LA SENTINELLE, *derrière la scène.*

L'ennemi! l'ennemi! l'ennemi!

JEANNE.

Maintenant des torches! Mettez le feu aux tentes! Que la fureur des flammes accroisse l'effroi, et que la mort menaçante les environne de toutes parts! (*Les Soldats s'éloignent à la hâte, elle veut les suivre.*)

DUNOIS *la retient.*

Tu as maintenant accompli ta tâche, Jeanne! Tu nous as conduits au milieu du camp, tu as livré l'ennemi à nos mains. Mais, à présent, reste hors du combat, et laisse-nous décider la lutte sanglante.

LA HIRE.

A toi de montrer à l'armée le chemin de la victoire, de porter devant nous la bannière, dans ta main pure, mais ne prends pas toi-même le glaive, le glaive meurtrier; ne tente pas le dieu perfide des batailles, car son empire est aveugle et sans merci.

JEANNE.

Qui m'ose ordonner de m'arrêter? Qui ose commander à l'esprit qui me guide? Il faut que la flèche vole où la dirige la

main de l'archer. Où est le danger, là doit être Jeanne. Ce n'est pas aujourd'hui, ce n'est pas ici que mon destin est de succomber. Il faut que je voie la couronne sur la tête de mon roi; aucun ennemi ne m'arrachera la vie, que je n'aie achevé ce que Dieu m'a prescrit. (*Elle s'en va.*)

LA HIRE.

Venez, Dunois! Suivons l'héroïne, et faisons-lui un bouclier de nos vaillantes poitrines. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE V.

Des SOLDATS ANGLAIS *traversent la scène en fuyant; vient ensuite* TALBOT.

UN PREMIER SOLDAT.

La Pucelle! Au milieu du camp!

UN SECOND.

Impossible! Non, jamais! Comment serait-elle venue dans le camp?

UN TROISIÈME.

A travers les airs! Le diable la seconde.

UN QUATRIÈME *et* UN CINQUIÈME.

Fuyez! fuyez! Nous sommes tous morts. (*Ils s'en vont.*)

TALBOT *vient.*

Ils n'écoutent pas.... Ils ne veulent pas s'arrêter à ma voix! Tous les liens de l'obéissance sont rompus. Comme si l'enfer avait vomi toutes ses légions d'esprits damnés, le vertige entraîne, comme des fous sans cervelle, le brave et le lâche. Je ne puis opposer la plus petite troupe au torrent d'ennemis qui, toujours croissant, pénètre à grands flots dans le camp!... Suis-je donc seul de sang-froid ici, et faut-il qu'autour de moi tout soit en proie au délire de la fièvre? Fuir devant ces Français efféminés, que nous avons vaincus dans vingt batailles!... Qui est-elle donc, cette invincible, cette déesse de terreur, qui tourne soudain la fortune des combats et a changé en lions une timide armée de lâches daims? Une comédienne, qui joue un rôle appris d'héroïne, épouvantera-t-elle de vrais héros? Une femme me ravirait toute la gloire de nos triomphes?

UN SOLDAT *arrive précipitamment*

La Pucelle! Fuyez, fuyez, général!

TALBOT *le perce de son épée.*

Fuis toi-même aux enfers! Je veux que cette épée perce de même quiconque me parlera de peur et de lâche fuite! (*Il s'en va.*)

SCÈNE VI.

Le fond du théâtre s'ouvre. On voit le camp des Anglais en proie aux flammes. Bruit de tambours. Fuite et poursuite. Après un moment, MONTGOMERY *vient.*

MONTGOMERY, *seul.*

Où dois-je fuir? De tous côtés, l'ennemi et la mort! Ici, le général courroucé, qui, de son glaive menaçant, nous ferme la fuite, et nous pousse à la mort. Là, cette femme terrible, qui ravage tout autour d'elle, non moins furieuse que l'ardeur des flammes.... et nulle part ni buisson pour me cacher, ni caverne qui m'offre un asile! Oh! plût à Dieu que je n'eusse jamais traversé la mer! Malheureux que je suis! Une vaine illusion m'a égaré, l'espoir d'acquérir en France une gloire facile, et maintenant un sort funeste me conduit dans cette mêlée sanglante.... Ah! que ne suis-je encore loin d'ici, chez moi, aux bords riants de la Saverne, dans la paisible maison de mon père, où j'ai laissé dans le chagrin ma mère et ma tendre et douce fiancée! (*Jeanne se montre dans le lointain.*) Malheur à moi! Que vois-je? La terrible guerrière apparaît là-bas! Du milieu des flammes de l'incendie, elle s'élève, brillant d'un sombre éclat, comme un fantôme nocturne qui sort de la gueule de l'enfer!... Où fuir? Déjà elle me saisit avec ses yeux de feu, elle lance de loin sur moi, lacs inévitables, ses regards qui fascinent. Les liens magiques, avec une force toujours croissante, s'enroulent autour de mes pieds, qui, enchaînés, se refusent à fuir. Il faut, mon cœur en vain s'y oppose, que j'attache mes yeux à ce fantôme de mort. (*Jeanne fait quelques pas vers lui, puis s'arrête.*) Elle approche! Je ne veux pas attendre que d'abord la furie m'attaque! Je veux en suppliant embrasser ses genoux, lui demander la

vie. Elle est femme, peut-être l'attendrirai-je par mes larmes. (*Comme il veut aller à elle, tout à coup elle s'avance au-devant de lui.*)

SCÈNE VII.

JEANNE, MONTGOMERY.

JEANNE.

Tu es un homme mort. C'est une mère anglaise qui t'a enfanté.

MONTGOMERY *tombe à ses pieds.*

Arrête, femme redoutable! N'égorge pas un homme sans défense. J'ai jeté mon glaive et mon bouclier, je tombe à tes pieds, sans armes et suppliant. Laisse-moi la lumière du jour, accepte une rançon. Possesseur de riches domaines, mon père habite dans ma patrie, dans le beau pays de Galles, où la Saverne serpente et roule ses flots d'argent à travers de vertes prairies. Cinquante villages reconnaissent son pouvoir seigneurial. Il prodiguera l'or pour racheter son fils chéri, dès qu'il apprendra que je vis encore, captif dans le camp français.

JEANNE.

Pauvre insensé déçu et voué à la mort! Tu es tombé dans les mains de la Pucelle, de l'implacable, où il n'y a plus à espérer ni salut ni rachat. Si le malheur t'eût livré au pouvoir du crocodile ou aux griffes du tigre tacheté, si tu avais dérobé les petits de la lionne, tu pourrais trouver pitié et miséricorde; mais rencontrer la Pucelle, c'est la mort; car un accord terrible, qui me lie à l'empire sévère, inviolable, des esprits, m'oblige à tuer avec l'épée tout être vivant que le Dieu des batailles envoie fatalement au-devant de moi.

MONTGOMERY.

Ton langage est effrayant, mais ton regard est doux; tu n'es pas terrible à voir de près. Mon cœur m'attire vers cette aimable apparition. Oh! par la douceur de ton sexe sensible et bon, aie pitié de ma jeunesse!

JEANNE.

N'implore pas mon sexe! Ne me nomme pas femme! Pareille aux esprits incorporels, qui n'aiment point à la façon des

hommes, je n'appartiens à aucun sexe humain, et cette cuirasse ne couvre point de cœur.

MONTGOMERY.

Oh! par la loi sainte et suprême de l'amour, à qui tous les cœurs rendent hommage, je t'implore. J'ai laissé dans ma patrie une aimable fiancée, belle comme tu l'es toi-même, dans toute la fleur et l'attrait de la jeunesse. Elle attend en pleurant le retour de son bien-aimé. Oh! si tu espères aimer jamais toi-même, si tu espères être heureuse par l'amour, ne sépare pas cruellement deux cœurs que la sainte alliance de l'amour a réunis.

JEANNE.

Tu n'invoques que des dieux terrestres, des dieux étrangers, qui n'ont pour moi rien de sacré ni de vénérable. Je ne sais rien de cette alliance de l'amour par laquelle tu m'implores, et jamais je ne connaîtrai ce vain esclavage. Défends ta vie, car la mort t'appelle.

MONTGOMERY.

Oh! alors, prends pitié de mes parents désolés, que j'ai laissés sous le toit paternel. Oui, toi aussi, sans doute, tu as quitté des parents que les soucis tourmentent à cause de toi.

JEANNE.

Malheureux! et tu me rappelles combien de mères, dans ce royaume, ont perdu leurs enfants, et de tendres enfants leur père; combien de fiancées sont devenues veuves par vous! Les mères anglaises peuvent bien à leur tour éprouver le désespoir, et apprendre à connaître les larmes que les épouses désolées ont pleurées en France.

MONTGOMERY.

Oh! il est dur de mourir, non pleuré, sur la terre étrangère.

JEANNE.

Qui vous a appelés sur la terre étrangère, pour ravager les travaux des campagnes florissantes, pour nous chasser du foyer domestique et lancer le brandon de la guerre dans le paisible sanctuaire de nos villes? Vous rêviez déjà, dans la vaine illusion de votre cœur, de précipiter dans la honte de l'esclavage le Français, né libre, et d'attacher ce grand pays, comme une

chaloupe, à votre orgueilleux navire. Insensés! l'écusson royal de France est suspendu au trône de Dieu. Vous arracheriez plutôt une étoile du chariot céleste qu'un village de ce royaume éternellement indivisible!... Le jour de la vengeance est venu; vous ne repasserez plus vivants cette mer sacrée que Dieu a placée comme une barrière entre vous et nous, et que votre audace criminelle a franchie.

MONTGOMERY *quitte la main de Jeanne, qu'il avait saisie.*

Oh! il faut que je meure! Déjà la mort me saisit affreusement.

JEANNE.

Meurs, ami! Pourquoi trembler si timidement à l'approche de la mort, de l'inévitable destin?... Regarde-moi, regarde! Je ne suis par ma naissance qu'une jeune fille, une bergère; cette main n'est pas habituée au glaive, elle n'a manié jusqu'ici que l'innocente et paisible houlette. Et pourtant, arrachée de la vallée natale, du sein de mon père, des embrassements de mes sœurs chéries, il faut qu'ici.... c'est la voix de Dieu qui me pousse, et non mon caprice.... il faut que, pour votre amère affliction, non pour mon plaisir, j'aille comme un fantôme de terreur, égorgeant et répandant la mort, et qu'à la fin je sois sa victime; car je ne verrai point le jour heureux du retour. Beaucoup d'entre vous périront encore de ma main; je ferai encore beaucoup de veuves; mais enfin je succomberai moi-même et j'accomplirai mon destin. Accomplis aussi le tien. Saisis promptement ton épée, et nous combattrons pour le plus doux prix du combat, pour la vie.

MONTGOMERY *se relève.*

Eh bien, si tu es mortelle comme moi et si les armes peuvent te blesser, ne serait-il pas réservé à mon bras de terminer, en t'envoyant dans l'enfer, les maux des Anglais? Je remets mon sort aux mains clémentes de Dieu. Toi, damnée, invoque tes esprits infernaux, pour qu'ils t'assistent. Défends ta vie! (*Il prend son bouclier et son épée et fond sur elle. Une musique guerrière retentit dans le lointain. Après un court combat, Montgomery tombe.*)

SCÈNE VIII.

JEANNE, *seule.*

Tes pas t'ont conduit à la mort!... Va, sors de ce monde! (*Elle s'éloigne de lui et s'arrête pensive.*) Vierge auguste, tu opères en moi de puissants effets! tu munis de force ce faible bras; tu armes ce cœur d'un inexorable vouloir. Mon âme se fond en pitié, et quand je blesse dans sa fleur le corps d'un ennemi, ma main tremble et hésite, comme si elle violait le sanctuaire d'un temple. Au seul aspect du tranchant d'un fer nu, je frissonne, et pourtant, quand il le faut, la force aussitôt m'anime, et le glaive se dirige lui-même sans s'égarer jamais dans ma main tremblante, comme s'il était un esprit vivant.

SCÈNE IX.

UN CHEVALIER, *la visière baissée;* JEANNE.

LE CHEVALIER.

Maudite! ton heure est venue. Je t'ai cherchée sur tout le champ de bataille, fantôme funeste! Retourne à l'enfer d'où tu es monté.

JEANNE.

Qui es-tu, toi que ton mauvais ange envoie à ma rencontre? Ton maintien est celui d'un prince, et tu ne me parais pas être un Anglais, car tu te distingues par l'écharpe de Bourgogne, devant laquelle s'abaisse la pointe de mon glaive.

LE CHEVALIER.

Réprouvée! tu ne méritais pas de mourir de la noble main d'un prince. C'est la hache du bourreau qui devrait séparer du tronc ta tête maudite, et non la vaillante épée du royal duc de Bourgogne.

JEANNE.

Ainsi tu es ce noble duc en personne?

LE CHEVALIER *lève sa visière.*

Je le suis. Misérable, tremble et désespère! Les artifices de Satan ne te protégent plus. Tu n'as vaincu jusqu'ici que des faibles et des lâches : un homme est devant toi.

SCÈNE X.

DUNOIS *et* LA HIRE, LES PRÉCÉDENTS.

DUNOIS.

Retourne-toi, Bourgogne. Combats contre des hommes, non contre de jeunes filles.

LA HIRE.

Nous protégeons la tête sacrée de la prophétesse. Il faut que ton épée perce d'abord cette poitrine....

LE DUC DE BOURGOGNE.

Je ne crains ni cette galante Circé, ni vous qu'elle a si honteusement transformés. Rougis, Bâtard; opprobre à toi, La Hire, d'abaisser aux artifices de l'enfer ta vaillance éprouvée, de te faire l'écuyer méprisable d'une fille de joie du démon! Venez! je vous défie tous! Celui-là seul a recours au démon, qui désespère de la protection de Dieu. (*Ils s'apprêtent au combat, Jeanne s'avance entre eux.*)

JEANNE.

Arrêtez!

LE DUC DE BOURGOGNE.

Trembles-tu pour ton galant? Je veux que sous tes yeux il.... (*Il fond sur Dunois.*)

JEANNE.

Arrêtez! Séparez-les, La Hire!... Il ne doit pas couler de sang français! Ce n'est point au glaive à décider cette querelle, les astres en ont autrement ordonné.... Séparez-vous, dis-je.... Entendez et respectez l'esprit qui s'empare de moi, qui parle par ma bouche.

DUNOIS.

Pourquoi retiens-tu mon bras déjà levé? Pourquoi suspendre la sanglante décision du glaive? Le fer est tiré, le coup tombe, qui doit venger et réconcilier la France.

JEANNE *se place au milieu et sépare les combattants par un large intervalle. Au Bâtard :*

Retire-toi sur le côté! (*A La Hire :*) Demeure immobile! J'ai à parler au duc. (*Quand tout est calme.*) Que veux-tu faire,

Bourgogne? Quel est l'ennemi que cherchent tes regards avides de meurtre? Ce noble prince est fils de France, comme toi; ce brave est ton compagnon d'armes, ton compatriote; moi-même, je suis fille de ta patrie. Nous tous, que tu t'efforces d'exterminer, nous sommes des tiens.... Nos bras sont ouverts pour t'embrasser, nos genoux sont prêts à te rendre honneur.... Notre glaive n'a pas de pointe contre toi. Nous respectons, même sous le casque ennemi, un visage où nous reconnaissons les traits chéris de notre roi.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Tu veux, sirène, par les sons flatteurs d'un doux langage attirer ta victime. Perfide, tu ne m'égareras pas. Mon oreille est garantie contre les piéges de tes discours, et les traits de feu de tes regards glissent sur la bonne cuirasse qui couvre mon sein. Aux armes, Dunois! Combattons à coups d'épée, non de paroles.

DUNOIS.

D'abord les paroles, puis les coups. Crains-tu les paroles? C'est là aussi une lâcheté, qui trahit une mauvaise cause.

JEANNE.

Ce n'est pas l'impérieuse nécessité qui nous pousse à tes pieds; nous ne paraissons pas en suppliants devant toi.... Regarde autour de toi, le camp des Anglais est en cendres, et vos morts couvrent la campagne. Tu entends résonner les trompettes de guerre des Français, Dieu a prononcé, la victoire est à nous. Ce beau laurier, tout frais cueilli, nous sommes prêts à le partager avec notre ami.... Oh! viens à nous, noble transfuge, viens où est le droit et la victoire. Moi-même, l'envoyée de Dieu, je te présente une main de sœur. Je veux te sauver en t'attirant à nous, à la bonne cause.... Le ciel est pour la France. Ses anges.... tu ne les vois pas.... combattent pour le roi, ils sont tous parés de lis. Notre cause est pure comme cette blanche bannière, la Vierge sans tache est notre chaste emblème.

LE DUC DE BOURGOGNE.

La parole trompeuse du mensonge est un piége qui enlace; mais son langage, à elle, est comme celui d'un enfant. Si des esprits malins lui prêtent ces discours, ils imitent l'innocence avec un art triomphant. Je ne veux pas en entendre davantage.

Aux armes! Mon oreille, je le sens, est plus faible que mon bras.

JEANNE.

Tu me nommes magicienne, tu m'imputes des artifices d'enfer.... Faire la paix, apaiser la haine, est-ce là une œuvre de l'enfer? La concorde sort-elle de l'éternel abîme? Qu'y a-t-il d'innocent, de saint, d'humainement bon, si ce n'est de combattre pour la patrie? Depuis quand la nature est-elle à ce point en lutte avec elle-même, que le ciel abandonne la cause juste, et que les démons la protégent? Mais si ce que je te dis est bien, où ai-je pu le puiser, si ce n'est là-haut? Qui donc serait venu à moi dans mon pâturage, pour initier une enfant, une humble bergère, aux grands intérêts du royaume? Jamais je n'ai paru devant d'augustes princes; ma bouche est étrangère à l'art de la parole. En ce moment pourtant que j'en ai besoin pour te toucher, je possède la sagesse, la connaissance des choses les plus hautes; le destin des pays et des rois se déroule, clair comme le soleil, devant mon regard d'enfant, et de ma bouche jaillit la foudre de l'éloquence.

LE DUC DE BOURGOGNE, *vivement touché, lève les yeux sur elle, et la contemple avec étonnement et émotion.*

Que se passe-t-il en moi? Que m'arrive-t-il? Est-ce un Dieu qui change mes sentiments au plus profond de mon âme ?... Elle ne trompe point, cette touchante figure! Non! non! Si une magique puissance m'aveugle, c'est par une influence céleste: mon cœur me le dit, elle est envoyée de Dieu.

JEANNE.

Il est touché, il l'est! Je n'ai pas prié en vain; la nuée de courroux et de tonnerre descend de son front, fondue en rosée de larmes, et de ses yeux s'échappent, nous promettant la paix, les rayons d'or de l'émotion.... Loin de nous les armes.... pressez-vous cœur sur cœur.... Il pleure, il est vaincu, il est vaincu, il est à nous! (*L'épée et la bannière échappent de ses mains; elle s'élance vers lui les bras ouverts et l'étreint avec une ardeur passionnée. La Hire et Dunois laissent tomber leurs épées et s'élancent aussi pour l'embrasser.*)

ACTE TROISIÈME.

La cour du Roi à Châlons-sur-Marne.

SCÈNE I.

DUNOIS *et* LA HIRE.

DUNOIS.

Nous étions amis de cœur, frères d'armes. Nos bras se sont levés pour la même cause, et nous sommes demeurés étroitement unis dans le danger et dans la mort. Ne souffrons pas que l'amour d'une femme rompe un lien qui a résisté à toutes les vicissitudes du sort.

LA HIRE.

Prince, écoutez-moi !

DUNOIS.

Vous aimez cette fille merveilleuse, et je sais bien ce que vous méditez. Vous voulez de ce pas aller trouver le roi et lui demander la Pucelle comme un don de sa main... Il ne peut refuser à votre vaillance ce prix bien mérité. Mais, sachez-le.... avant que je la voie dans les bras d'un autre....

LA HIRE.

Écoutez-moi, prince !

DUNOIS.

Ce n'est point un caprice des yeux, soudain et passager, qui m'attire à elle. Jamais femme n'a touché ce cœur indompté, jusqu'au jour où j'ai vu cette vierge merveilleuse, que la divine Providence a destinée comme libératrice à ce royaume, à moi comme épouse. Sur-le-champ je me suis promis à moi-même, par un serment sacré, de l'emmener un jour dans ma demeure

comme compagne; car seule la femme forte peut être l'amie de l'homme fort, et ce cœur brûlant aspire à reposer sur un cœur égal à lui, qui puisse comprendre et supporter sa force.

LA HIRE.

Comment pourrais-je oser, prince, comparer mon faible mérite à la gloire héroïque de votre nom? Dès que le comte Dunois entre en lice, tout autre prétendant doit céder; mais une humble bergère ne peut dignement paraître comme épouse à vos côtés. Le sang royal qui coule dans vos veines repousse une si basse alliance.

DUNOIS.

Elle est, comme moi, l'enfant de Dieu, de la sainte nature, et mon égale par la naissance. Elle déshonorerait la main d'un prince, elle qui est la fiancée des anges sans tache, qui ceint sa tête d'une divine auréole, plus brillante que les couronnes terrestres, elle qui voit ramper à ses pieds ce qu'il y a de plus grand, de plus haut dans ce monde! Car tous les trônes des princes, placés l'un sur l'autre, élevés jusqu'aux astres, n'atteindraient pas la hauteur où elle apparaît dans son angélique majesté.

LA HIRE.

Que le roi décide.

DUNOIS.

Non, qu'elle décide elle-même! La France est libre par elle; il faut que, libre elle-même, elle dispose de son cœur.

LA HIRE.

Voici le roi qui vient.

SCÈNE II.

CHARLES, AGNÈS SOREL, DU CHÂTEL *et* CHÂTILLON, LES PRÉCÉDENTS.

CHARLES, *à Châtillon.*

Il vient! Il veut, dites-vous, me reconnaître pour son roi et me rendre hommage?

CHÂTILLON.

Ici même, sire, dans votre royale ville de Châlons, le duc,

mon maître, veut se jeter à vos pieds.... Il m'a commandé de vous saluer comme mon seigneur et roi. Il suit mes pas, il va paraître lui-même.

AGNÈS.

Il vient! O soleil adorable de ce beau jour qui nous apporte la joie, la paix et la réconciliation!

CHÂTILLON.

Mon maître viendra avec deux cents chevaliers; il s'agenouillera à vos pieds; pourtant il espère que vous ne le souffrirez pas, que vous l'embrasserez amicalement comme votre cousin.

CHARLES.

Mon cœur brûle de battre sur le sien.

CHÂTILLON.

Le duc vous prie qu'à la première entrevue il ne soit pas dit un seul mot de l'ancienne querelle.

CHARLES.

Que le passé soit à jamais plongé dans le Léthé. Nous ne voulons voir que les jours sereins de l'avenir.

CHÂTILLON.

Tous ceux qui ont combattu pour la Bourgogne seront compris dans la réconciliation.

CHARLES.

Je doublerai ainsi mon royaume.

CHÂTILLON.

La reine Isabeau sera associée à la paix, si elle l'accepte.

CHARLES.

Elle me fait la guerre, je ne la lui fais pas. Notre querelle sera terminée dès qu'elle y mettra fin.

CHÂTILLON.

Douze chevaliers seront garants de votre parole.

CHARLES.

Ma parole est sacrée.

CHÂTILLON.

Et l'archevêque partagera une hostie entre vous et lui, comme gage et sceau de loyale réconciliation.

CHARLES.

Puissé-je avoir part au salut éternel, aussi vrai que mon

cœur et l'étreinte de ma main sont d'accord! Quel autre gage demande encore le duc?

CHÂTILLON, *jetant un regard sur du Châtel.*

Je vois ici quelqu'un dont la présence pourrait empoisonner le premier salut. (*Du Châtel s'éloigne en silence.*)

CHARLES.

Va, du Châtel! Jusqu'à ce que le duc puisse supporter ta vue, je consens que tu demeures caché. (*Il le suit des yeux, puis court à lui et l'embrasse.*) Mon brave ami! Tu voulais faire plus que cela pour mon repos! (*Du Châtel s'en va.*)

CHÂTILLON.

Cet écrit explique les autres points.

CHARLES, *à l'Archevêque.*

Réglez cela. Nous consentons à tout. Pour gagner un ami, il n'est point, à mes yeux, de trop haut prix. Allez, Dunois! Prenez avec vous cent nobles chevaliers, et marchez amicalement au-devant du duc. Que toutes les troupes se couronnent de feuillage pour recevoir leurs frères! Que toute la ville se pare pour la fête, et que toutes les cloches annoncent la nouvelle union de France et de Bourgogne. (*Un Varlet vient. On entend des trompettes.*) Écoutez! Que signifie ce signal des trompettes?

LE VARLET.

Le duc de Bourgogne fait son entrée.

DUNOIS *sort avec La Hire et Châtillon*

Allons! A sa rencontre!

CHARLES, *à Agnès.*

Agnès, tu pleures? Moi aussi, la force me manque presque pour supporter une telle scène. Combien la mort a dû frapper de victimes, avant que nous pussions nous revoir en amis! Mais il n'est point de tempête dont enfin la rage ne s'apaise; le jour succède à la plus épaisse nuit, et avec le temps mûrissent les fruits les plus tardifs.

L'ARCHEVÊQUE, *à la fenêtre.*

Le duc peut à peine se dégager de la presse.... Ils l'enlèvent de dessus son cheval, ils baisent son manteau, ses éperons.

CHARLES.

C'est un bon peuple, prompt à s'enflammer d'amour comme de colère.... Comme ils ont vite oublié que ce même duc a frappé

leurs pères et leurs fils! Un moment dévore toute une vie.... Possède-toi, Agnès! Ta joie trop vive pourrait aussi blesser son âme; il faut que rien ici ne l'humilie ni ne l'afflige.

SCÈNE III.

LE DUC DE BOURGOGNE, DUNOIS, LA HIRE; CHÂTILLON *et* DEUX AUTRES CHEVALIERS *de la suite du Duc. Le Duc s'arrête à l'entrée;* LE ROI *fait un mouvement pour aller à lui; aussitôt le Duc s'approche, et au moment où il veut mettre le genou en terre, le Roi le reçoit dans ses bras.*

CHARLES.

Vous nous avez surpris.... Nous comptions aller à votre rencontre.... mais vous avez des chevaux rapides.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ils m'amenaient à mon devoir. (*Il embrasse Agnès, et la baise au front.*) Avec votre permission, cousine. C'est notre droit de seigneur à Arras, et aucune belle ne peut se refuser à cette coutume.

CHARLES.

Votre cour est, dit-on, le siége du galant amour, et le marché où tout ce qui est beau doit tenir foire.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Nous sommes, mon roi, un peuple marchand. Tout ce qui croît de précieux dans tous les climats est étalé aux yeux, pour la jouissance de tous, sur notre marché de Bruges; mais la plus précieuse de nos richesses est la beauté des femmes.

AGNÈS.

La fidélité des femmes vaut un plus haut prix encore; mais on ne la voit pas au marché.

CHARLES.

Vous avez un mauvais renom, mon cousin, et l'on vous accuse de faire injure à la plus belle vertu des femmes.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Une telle hérésie trouve en elle-même sa plus dure punition. Vous êtes heureux, mon roi! Le cœur vous a de bonne heure appris ce qu'une vie agitée m'a révélé trop tard. (*Il aperçoit l'Ar-*

chevêque et lui tend la main.) Vénérable homme de Dieu, votre bénédiction! On vous rencontre toujours là où est le devoir, et qui veut vous trouver doit suivre la bonne voie.

L'ARCHEVÊQUE.

Que mon maître m'appelle, quand il voudra; mon cœur est rassasié de joie, et je puis m'en aller content, puisque mes yeux ont vu ce jour.

LE DUC DE BOURGOGNE, *à Agnès.*

On dit que vous vous êtes dépouillée de vos pierreries, pour forger des armes contre moi? Comment? votre humeur est-elle si guerrière? Vouliez-vous donc si sérieusement ma perte? Mais notre querelle est finie; tout ce qui était perdu se retrouve, et votre parure s'est aussi retrouvée. Elle était destinée à me faire la guerre, recevez-la de ma main en signe de paix. (*Il prend l'écrin de la main d'un de ceux qui l'accompagnent et le présente ouvert. Agnès Sorel regarde le Roi avec surprise.*)

CHARLES.

Accepte ce présent : il m'est un gage, doublement cher, de fidèle amour et de réconciliation.

LE DUC DE BOURGOGNE, *plaçant dans les cheveux d'Agnès une rose de brillants.*

Pourquoi n'est-ce pas la couronne de France? Je l'affermirais d'aussi bon cœur sur cette belle tête. (*Lui prenant la main avec un geste expressif.*) Et.... comptez sur moi, si jamais vous deviez avoir besoin d'un ami. (*Agnès Sorel, fondant en larmes, se retire sur le côté; le Roi lutte aussi contre une vive émotion; tous les assistants contemplent les deux princes avec attendrissement.— Le duc de Bourgogne, après avoir regardé successivement toutes les personnes présentes, se jette dans les bras du Roi.*) O mon roi! (*Au même instant, les trois chevaliers bourguignons courent à Dunois, La Hire et l'Archevêque, et les embrassent. Les deux princes restent quelque temps, en silence, dans les bras l'un de l'autre.*) Est-ce bien vous que j'ai pu haïr! vous que j'ai pu renoncer!

CHARLES.

Assez! assez! Rien de plus!

LE DUC DE BOURGOGNE.

J'ai pu couronner cet Anglais! jurer fidélité à cet étranger! vous précipiter, vous mon roi, dans votre ruine!

CHARLES.

Oubliez-le! Tout est pardonné. Ce seul instant efface tout. C'était un sort, un astre funeste!

LE DUC DE BOURGOGNE *lui prend la main.*

Je veux le réparer! Croyez-moi, je le veux. Il faut que vous soyez dédommagé de toutes vos souffrances, que vous repreniez possession de tout votre royaume.... qu'il n'en manque pas un seul village.

CHARLES.

Nous sommes unis. Je ne crains plus aucun ennemi.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Croyez-moi, je n'avais pas le cœur content quand je portais les armes contre vous. Oh! si vous saviez.... (*Montrant Agnès.*) Pourquoi ne me l'avez-vous pas envoyée? Je n'aurais pas résisté à ses larmes.... Aucune puissance de l'enfer ne nous séparera plus désormais, après que mon cœur a pressé le vôtre! Maintenant j'ai trouvé ma vraie place, c'est entre vos bras que finit mon égarement.

L'ARCHEVÊQUE, *s'avançant entre eux.*

Vous êtes unis, princes! La France, comme un phénix rajeuni, sort de ses cendres; un bel avenir nous sourit. Les profondes blessures de la patrie vont se guérir; les villages ravagés, les cités, vont se relever plus brillants de leurs ruines; les champs, se couvrir d'une verdure nouvelle.... Mais ceux qui sont tombés, victimes de votre discorde, les morts ne ressusciteront pas; les larmes que votre lutte a fait répandre, sont et demeurent répandues! La génération future fleurira, mais la précédente a été la proie de l'infortune; le bonheur des enfants ne réveillera plus les pères : tels sont les fruits de vos dissensions fraternelles! Faites que cela vous serve de leçon! Avant d'arracher le glaive du fourreau, craignez son pouvoir fatal et divin. L'homme puissant peut déchaîner la guerre, mais le dieu farouche des combats n'obéit pas à l'appel de la voix humaine, avec la docilité du faucon qui revient du haut des airs s'abattre sur le poing du chasseur. La main du libérateur ne sortirait pas deux fois comme aujourd'hui, au moment opportun, du milieu des nuages.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Sire! un ange réside à vos côtés.... Où est-elle? Pourquoi ne la vois-je point ici?

CHARLES.

Où est Jeanne? Pourquoi nous manque-t-elle dans ce moment heureux et solennel que nous lui devons?

L'ARCHEVÊQUE.

Sire! la *sainte fille n'aime pas* le repos d'une cour oisive, et quand l'ordre de Dieu ne l'appelle pas à la lumière de ce monde, elle évite avec pudeur les vains regards des yeux du vulgaire. Sans doute elle s'entretient avec Dieu, si, en ce moment, elle n'est point active pour le bien de la France; car la bénédiction suit chacun de ses pas.

SCÈNE IV.

JEANNE; LES PRÉCÉDENTS. *Elle est armée, mais sans casque, et porte une guirlande dans ses cheveux.*

CHARLES.

Tu viens, Jeanne, parée comme une prêtresse, pour consacrer l'union que tu as formée.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Que la vierge était terrible dans la bataille, et comme elle brille embellie par la paix!... Ai-je tenu ma parole, Jeanne? Es-tu satisfaite et suis-je digne de ton suffrage?

JEANNE.

C'est à toi-même que tu as accordé la plus grande faveur. Maintenant tu rayonnes d'une lumière bienfaisante, tandis qu'avant, du haut du ciel de France, tu projetais, astre de terreur, un sombre et sanglant éclat. (*Regardant autour d'elle.*) Je trouve ici réunis beaucoup de nobles chevaliers, et tous les yeux brillent de joie. Je n'ai rencontré qu'un seul affligé qui est forcé de se cacher, quand tout est allégresse.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Et qui donc se reproche une faute assez grave pour désespérer de notre clémence?

JEANNE.

Peut-il approcher? Oh! dis qu'il peut oser! mets le comble à tes mérites. Il n'y a pas de réconciliation, tant que le cœur n'est pas tout à fait libre. Une goutte de haine qui reste au fond de la coupe de la joie, convertit en poison le breuvage salutaire.... Qu'il n'y ait pas de tort si sanglant que Bourgogne ne pardonne en ce jour de joie.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ah! je te comprends!

JEANNE.

Et tu veux pardonner? Tu le veux, duc?... Entre, du Châtel! (*Elle ouvre la porte et introduit du Châtel. Celui-ci s'arrête dans l'éloignement.*) Le duc est réconcilié avec tous ses ennemis, il l'est aussi avec toi. (*Du Châtel avance quelques pas, et cherche à lire dans les yeux du Duc.*)

LE DUC DE BOURGOGNE.

Que fais-tu de moi, Jeanne? Sais-tu ce que tu demandes?

JEANNE.

Un généreux seigneur ouvre sa porte à tous les hôtes, il n'en exclut aucun. Libre et vaste comme le firmament qui environne le monde entier, il faut que la clémence enveloppe amis et ennemis. Le soleil envoie également ses rayons vers tous les espaces de l'immensité; le ciel verse sa rosée, avec même mesure, sur toutes les plantes altérées. Tout ce qui est bon et vient d'en haut est universel et sans réserve.... Mais dans les replis habite l'obscurité.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Oh! elle peut disposer de moi comme elle veut; mon cœur est une cire molle entre ses mains.... Embrassez-moi, du Châtel! je vous pardonne. Ombre de mon père, ne t'irrite point, si je presse amicalement la main qui te donna la mort. Vous, dieux de la mort, ne me faites point un crime de rompre mon terrible serment de vengeance. Chez vous, là-bas, dans la nuit éternelle, il n'y a plus de cœur qui batte, tout est éternel, tout demeure immuable, inflexible.... mais il en est autrement ici, dans la région d'en haut, à la lumière du soleil. L'homme, qui vit et sent, est la proie facile du moment impérieux.

CHARLES, *à Jeanne.*

Que ne te dois-je pas, noble fille! Comme tu as bien tenu ta parole! Combien rapidement tu as changé tout mon destin! Tu m'as réconcilié mes amis, tu as précipité mes ennemis dans la poussière et arraché mes villes au joug étranger.... Toi seule as tout accompli.... Parle, comment te récompenserai-je?

JEANNE.

Sois toujours humain, mon seigneur et roi, dans la prospérité, comme tu l'as été dans le malheur.... et, au faîte de la grandeur, n'oublie pas ce que vaut, dans le besoin, un ami; tu l'as éprouvé dans ton abaissement. Ne refuse ni justice ni grâce au dernier de ton peuple, car c'est d'une bergerie que Dieu a appelé ta libératrice.... Tu réuniras la France entière sous ton sceptre; tu seras l'aïeul et la tige d'une suite de grands princes. Ceux qui viendront après toi brilleront d'un plus bel éclat que ceux qui t'ont précédé sur le trône. Ta race fleurira aussi longtemps qu'elle se conservera un fidèle amour dans le cœur de son peuple. L'orgueil seul peut la conduire à sa ruine, et du fond de ces humbles cabanes d'où vient de sortir ton sauveur, le sort mystérieux menace de leur perte tes descendants coupables.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Vierge inspirée, que l'Esprit d'en haut anime! si tes yeux percent l'avenir, parle-moi aussi de ma race! S'étendra-t-elle magnifiquement, comme elle a commencé?

JEANNE.

Bourgogne! tu as placé bien haut ton siége, jusqu'au niveau du trône, et ton cœur superbe aspire plus haut encore, il élève jusqu'aux nues l'audacieux édifice.... Mais bientôt la main d'en haut en arrêtera impérieusement le progrès. Ne crains pas cependant la chute de ta maison! elle prolongera, dans la personne d'une fille, sa brillante existence, et des monarques portant le sceptre, des pasteurs des peuples, sortiront de son sein. Ils régneront assis sur deux grands trônes, ils dicteront des lois au monde connu, et à un monde nouveau, que la main de Dieu nous cache encore par delà des mers inconnues aux vaisseaux.

CHARLES.

Oh! parle, si l'esprit te révèle l'avenir. Cette alliance amicale

que nous venons de renouveler unira-t-elle encore les fils de nos neveux dans les siècles reculés?

JEANNE, *après un moment de silence.*

Rois et souverains! craignez la dissension! N'éveillez pas la discorde, dans son antre, où elle dort; car, une fois éveillée, il lui faudra un long temps pour s'apaiser de nouveau. Elle s'enfante à elle-même une postérité, une race de fer, et à l'incendie s'allume et se propage l'incendie.... Ne demandez pas d'en savoir davantage! Jouissez du présent. Laissez-moi cacher et taire l'avenir!

AGNÈS.

Sainte fille, tu lis dans mon cœur, tu sais s'il aspire à une vaine grandeur; rends-moi aussi un oracle consolant.

JEANNE.

L'esprit ne me montre que les grands destins du monde; ton sort repose dans ton propre sein.

DUNOIS.

Mais quel sera ton sort, à toi, fille auguste, que le ciel chérit? Sans doute il te réserve la plus belle félicité de ce monde, puisque tu es si pieuse et si sainte.

JEANNE.

La félicité habite là-haut dans le sein de notre Père éternel.

CHARLES.

Que ton bonheur soit désormais le soin de ton roi! car je veux rendre ton nom magnifique en France; je veux que les générations les plus éloignées te proclament bienheureuse.... et sur-le-champ j'accomplis ce vouloir.... Agenouille-toi! (*Il tire son épée et en touche Jeanne.*) Relève-toi, anoblie! Je te tire, moi, ton roi, de la poussière de ton obscure naissance.... J'anoblis, dans la tombe, tes ancêtres.... Tu porteras le lis dans tes armes et seras égale en noblesse aux premiers de France. Que le sang royal des Valois soit seul plus noble que le tien! Que le plus grand parmi les grands de mon royaume se sente honoré par le don de ta main. Je me réserve le soin de t'unir à un noble époux.

DUNOIS *s'avance.*

Mon cœur l'a choisie quand elle était humble; le nouvel honneur qui couronne sa tête n'élève ni son mérite ni mon amour.

Ici, en présence de mon roi et de ce saint évêque, je lui offre ma main comme à mon auguste épouse, si, à ses yeux, je suis digne qu'elle l'accepte.

CHARLES.

Fille irrésistible, tu entasses miracles sur miracles! Oui, maintenant je crois qu'il n'est rien qui te soit impossible. Tu as dompté ce cœur superbe qui, jusqu'ici, bravait la toute-puissance de l'amour.

LA HIRE *s'avance.*

La plus belle parure de Jeanne, si je la connais bien, c'est son cœur modeste. Elle est digne de l'hommage des plus grands, mais jamais elle n'élèvera si haut son désir.... Elle n'aspire point, dans un vertige d'ambition, à la grandeur terrestre; la sincère affection d'un cœur loyal, et le sort paisible que je lui offre avec cette main, lui suffisent.

CHARLES.

Toi aussi, La Hire? Deux dignes prétendants, égaux en vertus héroïques et en gloire guerrière!... Veux-tu, toi qui m'as réconcilié mes ennemis, rétabli l'union dans mon royaume, diviser mes plus chers amis? Elle ne peut appartenir qu'à un seul, et je les juge tous deux dignes d'un tel prix. A toi donc de parler; il faut ici que ton cœur décide.

AGNÈS *s'approche.*

Je vois la noble fille surprise, et la modeste pudeur colore ses joues. Qu'on lui donne le temps d'interroger son cœur, de se confier à une amie, et de rompre le sceau mystérieux de son âme. Voici le moment où, moi aussi, je puis m'approcher en sœur de la vierge austère, et offrir à sa confidence un sein fidèle et discret.... Qu'on nous laisse d'abord délibérer en femmes sur des secrets de femmes, et qu'on attende ce que nous résoudrons.

CHARLES, *prêt à s'éloigner.*

Qu'il en soit ainsi!

JEANNE.

Non, sire! Ce qui colorait mes joues, ce n'était point le trouble de la timide pudeur. Je n'ai rien à confier à cette noble dame, rien dont j'eusse à rougir devant des hommes. Le choix de ces nobles chevaliers m'honore extrêmement; mais je n'ai pas quitté mon troupeau pour courir après la vaine grandeur de ce monde;

ce n'est pas pour enlacer dans ma chevelure la couronne de fiancée que j'ai revêtu l'armure d'airain. Je suis appelée à une tout autre œuvre : une vierge pure peut seule l'accomplir. Je suis la guerrière du Dieu très-haut, et je ne puis être l'épouse d'aucun homme.

L'ARCHEVÊQUE.

La femme est née pour être la tendre compagne de l'homme.... C'est en obéissant à la nature qu'elle sert le ciel le plus dignement. Et quand tu auras satisfait à l'ordre de ton Dieu, qui t'a appelée sur les champs de bataille, tu déposeras tes armes, et retourneras à la vie plus paisible du sexe que tu as renié, et qui n'est pas destiné à l'œuvre sanglante de la guerre.

JEANNE.

Vénérable seigneur, je ne puis dire encore ce que l'esprit m'ordonnera de faire; quand le temps viendra, sa voix ne restera pas muette, et je lui obéirai. Mais maintenant, il me commande d'achever ma tâche. Le front de mon seigneur n'est pas encore couronné, l'huile sainte n'a pas encore arrosé sa tête; mon seigneur n'a pas encore le nom de roi.

CHARLES.

Nous sommes en chemin vers Reims.

JEANNE.

Ne nous arrêtons pas, car les ennemis travaillent de toutes parts à te fermer le chemin; mais je te mènerai à travers toutes leurs armées.

DUNOIS.

Mais lorsque tout sera terminé, lorsqu'enfin nous serons entrés victorieux à Reims, m'accorderas-tu alors, sainte fille....

JEANNE.

Si le ciel veut que je sorte couronnée par la victoire de cette lutte meurtrière, alors mon œuvre sera terminée.... et la bergère n'aura plus affaire dans le palais du roi.

CHARLES, *lui prenant la main.*

C'est la voix de l'esprit qui te pousse maintenant; l'amour se tait dans ton âme pleine de Dieu. Il ne se taira pas toujours, crois-moi! Le jour viendra où les armes demeureront en repos; la victoire ramènera la paix : alors la joie pénétrera dans le sein de tous, et de plus doux sentiments s'éveilleront dans

les cœurs.... Ils s'éveilleront aussi dans le tien, et tu pleureras des pleurs de tendre désir, tels que jamais tes yeux n'en ont versé.... Ce cœur, que le ciel aujourd'hui remplit tout entier, se tournera avec amour vers un ami terrestre.... Maintenant, des milliers d'hommes, sauvés par toi, te doivent le bonheur, et tu finiras par assurer le bonheur d'un seul!

JEANNE.

Dauphin! es-tu déjà las de la divine apparition, pour vouloir ainsi briser le vase d'élection, et rabaisser à la condition vulgaire la vierge pure que Dieu t'a envoyée? Cœurs aveugles! hommes de peu de foi! la splendeur du ciel rayonne autour de vous, il dévoile à vos yeux ses miracles, et vous ne voyez en moi qu'une femme. Une femme a-t-elle le droit de se couvrir ainsi de l'airain de la guerre, de se mêler dans les batailles des hommes? Malheur à moi si, portant dans mes mains le glaive vengeur de mon Dieu, je nourrissais dans mon cœur frivole l'amour d'un homme d'ici-bas! Mieux vaudrait pour moi de n'être jamais née! Ne prononcez plus, je vous le dis, un seul mot semblable, si vous ne voulez irriter et révolter l'esprit qui est en moi! Le regard des hommes, le désir qu'il exprime, est déjà pour moi un objet d'horreur et une profanation.

CHARLES.

Brisons là. En vain nous voudrions la persuader.

JEANNE.

Commande que l'on sonne la trompette guerrière! Ce repos des armes me pèse et m'inquiète. Je sens une force qui m'arrache à ce calme oisif, et, par un ordre impérieux, me pousse, pour accomplir mon œuvre, vers ma destinée.

SCÈNE V.

UN CHEVALIER, *empressé.*

CHARLES.

Qu'y a-t-il?

LE CHEVALIER.

L'ennemi a passé la Marne, et dispose son armée pour le combat.

JEANNE, *avec enthousiasme.*

Bataille et combat! Maintenant, mon âme est libre de ses liens. Armez-vous! moi, cependant, je rangerai nos escadrons. (*Elle sort à la hâte.*)

CHARLES.

La Hire, suivez-la.... Ils veulent qu'aux portes mêmes de Reims nous combattions encore pour la couronne.

DUNOIS.

Ce n'est pas un vrai courage qui les pousse. C'est le dernier effort d'un désespoir furieux et impuissant.

CHARLES.

Bourgogne, je n'excite point votre ardeur. Voici le jour qui peut réparer bien des jours mauvais.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Vous serez content de moi.

CHARLES.

Moi-même, je veux vous précéder sur le chemin de la gloire, et, en vue de la ville du couronnement, conquérir ma couronne.... Mon Agnès, ton chevalier te dit adieu!

AGNÈS *l'embrasse.*

Je ne pleure pas, je ne tremble pas pour toi; ma foi s'élève avec espoir par delà les nuées. Le ciel ne nous a pas donné tant de gages de sa faveur pour nous jeter à la fin dans le deuil. Dans les murs conquis de Reims, mon cœur me le dit, j'embrasserai mon seigneur couronné par la victoire. (*Les trompettes retentissent et, pendant que le théâtre change, leurs fanfares animées se perdent peu à peu dans un bruyant tumulte de guerre. La musique de l'orchestre, la scène restant ouverte, éclate tout à coup, accompagnée par des instruments guerriers qui sont derrière la scène.*)

Le théâtre change et représente un lieu découvert limité par des arbres. On voit, pendant que la musique se fait entendre, des soldats traverser rapidement le fond de la scène.

SCÈNE VI.

TALBOT, *appuyé sur* FASTOLF *et accompagné de* SOLDATS; *bientôt après* LIONEL.

TALBOT.

Déposez-moi ici sous ces arbres, et vous, retournez au combat; je n'ai besoin d'aucune assistance pour mourir.

FASTOLF.

O jour malheureux, lamentable! (*Lionel s'avance.*) A quel spectacle venez-vous, Lionel? Là est étendu le général blessé à mort.

LIONEL.

Que Dieu nous en préserve! Noble lord, levez-vous! Ce n'est pas le temps de succomber épuisé. Ne cédez pas à la mort; avec votre puissante volonté, ordonnez à la nature de vivre.

TALBOT.

C'est inutile! Il est venu, le jour fatal qui doit renverser notre trône en France. En vain, dans un combat désespéré, j'ai tenté un dernier effort pour détourner ce moment. Frappé de la foudre, me voici couché par terre pour ne plus me relever.... Reims est perdu. Hâtez-vous donc de sauver Paris.

LIONEL.

Paris a traité avec le dauphin; un courrier nous en apporte à l'instant la nouvelle.

TALBOT *arrache l'appareil de sa blessure.*

Coulez donc, flots de mon sang, car je suis las de voir ce soleil!

LIONEL.

Je ne puis rester davantage.... Fastolf, portez le général en un lieu sûr; nous ne pourrons plus nous maintenir longtemps dans ce poste. Les nôtres fuient déjà de toutes parts; la Pucelle avance irrésistible....

TALBOT.

O folie, tu triomphes et il faut que je succombe. Les dieux même combattent en vain contre la stupidité. Auguste raison, fille lumineuse sortie du front du Dieu suprême, sage fondatrice de l'édifice du monde, guide des astres, qui es-tu donc, s'il faut qu'attachée à la queue du cheval enragé de la superstition, tu sois, malgré tes cris impuissants, entraînée, avec la bête ivre, dans l'abîme que tu vois de tes yeux? Maudit soit celui qui consacre sa vie aux grandes et nobles choses, et forme avec sagesse des plans longtemps mûris! Le monde appartient au roi des fous....

LIONEL.

Milord, vous n'avez plus que peu d'instants à vivre.... Pensez à votre Créateur!

TALBOT.

Si nous étions vaincus en braves par d'autres braves, nous pourrions nous consoler par le commun destin, qui sans cesse change et tourne sa roue.... Mais succomber à cette grossière jonglerie! Notre vie grave et pleine de travaux ne méritait-elle pas une fin plus sérieuse?

LIONEL *lui tend la main.*

Milord, adieu! Je vous payerai loyalement après le combat le tribut de larmes que je vous dois, si alors je suis encore en vie. Mais maintenant le destin m'appelle, le destin qui siége encore en juge sur le champ de bataille et secoue son urne. A revoir dans un autre monde! C'est un court adieu pour notre longue amitié. (*Il s'en va.*)

TALBOT.

Ce sera bientôt fini, et je rendrai à la terre, au soleil éternel, les atomes qui s'étaient assemblés en moi pour la douleur et le plaisir.... et du puissant Talbot qui remplissait le monde de sa gloire guerrière, il ne restera rien, qu'une poignée de cendre légère.... Ainsi l'homme arrive à sa fin.... et le seul bénéfice que nous emportions du combat de la vie, c'est la vue claire du néant des choses humaines et le mépris sincère de tout ce qui nous a paru grand et digne d'envie....

SCÈNE VII.

CHARLES, LE DUC DE BOURGOGNE, DUNOIS, DU CHÂTEL *et des* SOLDATS *arrivent sur la scène.*

LE DUC DE BOURGOGNE.

Le retranchement est emporté.

DUNOIS.

La journée est à nous.

CHARLES, *remarquant Talbot.*

Voyez, quel est ce guerrier qui dit à la lumière du soleil un contraint et douloureux adieu? Son armure n'indique pas un vulgaire soldat; allez, élancez-vous à son aide, si les secours peuvent encore être utiles. (*Des Soldats de la suite du Roi s'avancent vers Talbot.*)

FASTOLF.

Arrière! n'approchez pas! Respectez dans la mort celui dont vous n'auriez pas désiré d'approcher pendant qu'il vivait.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Que vois-je? Talbot baigné dans son sang! (*Il s'avance vers lui. Talbot le regarde d'un œil fixe et meurt.*)

FASTOLF.

Arrière, Bourgogne! Que la vue du traître ne souille pas le dernier regard du héros!

LE DUC DE BOURGOGNE.

Terrible Talbot! homme indomptable! Te contentes-tu d'un si petit espace? et la vaste terre de France ne pouvait suffire à l'ambition de ton âme de géant!... Ce n'est que de ce moment, sire, que je vous salue roi : la couronne chancelait sur votre tête, tant qu'un esprit animait ce corps.

CHARLES, *après avoir, en silence, considéré le mort.*

C'est un plus grand que nous qui l'a vaincu, ce n'est pas nous! Il gît sur la terre de France, comme le héros sur son bouclier qu'il n'a pas voulu quitter. Emportez-le! (*Des Soldats lèvent le corps et l'emportent.*) La paix soit avec sa cendre! Je veux qu'on lui élève un honorable monument, et que sa dépouille repose au centre de la France, où il a terminé sa carrière.

Nulle épée ennemie n'a encore pénétré aussi loin que lui. Que son épitaphe soit le lieu même où on le trouvera.

FASTOLF *donne son épée.*

Seigneur, je suis votre prisonnier.

CHARLES *lui rend son épée.*

Non! la guerre farouche respecte elle-même les pieux devoirs. Je veux que vous soyez libre pour accompagner au tombeau les restes de votre maître. Maintenant, hâtez-vous, du Châtel.... mon Agnès tremble.... Délivrez-la des angoisses qu'elle éprouve à cause de nous.... Allez lui apprendre que nous vivons, que nous avons vaincu, et conduisez-la en triomphe à Reims. (*Du Châtel s'en va.*)

SCÈNE VIII.

LA HIRE, LES PRÉCÉDENTS.

DUNOIS.

La Hire, où est la Pucelle?

LA HIRE.

Comment? C'est moi qui vous le demande. Je l'ai laissée combattant à vos côtés.

DUNOIS.

Je la croyais protégée par votre bras, quand je me suis élancé au secours du roi.

LE DUC DE BOURGOGNE.

J'ai vu flotter sa blanche bannière, il y a peu d'instants encore, au plus épais des ennemis.

DUNOIS.

Malheur à nous! Où est-elle? J'ai un sinistre pressentiment. Venez, hâtons-nous de la délivrer.... Je crains que son hardi courage ne l'ait emportée trop loin; qu'elle ne combatte seule, entourée d'ennemis, et ne succombe sans secours au nombre.

CHARLES.

Hâtez-vous, sauvez-la!

LA HIRE.

Je vous suis, venez!

LE DUC DE BOURGOGNE.

Nous tous! (*Ils sortent à la hâte.*)

Une autre partie du champ de bataille. — On voit dans le lointain les tours de Reims, éclairées par le soleil.

SCÈNE IX.

UN CHEVALIER, *revêtu d'une armure toute noire, la visière baissée;* JEANNE *le poursuit jusque sur le devant de la scène, où il s'arrête et l'attend.*

JEANNE.

Fourbe! maintenant je reconnais ta ruse! Par une fuite simulée, tu m'as attirée perfidement loin du champ de bataille, et tu as détourné la mort et le destin de la tête de nombreux fils de l'Angleterre; mais à présent le trépas t'atteint toi-même.

LE CHEVALIER NOIR.

Pourquoi me poursuis-tu et, enflammée d'une telle fureur, t'attaches-tu ainsi à mes pas? Je ne suis pas destiné à périr de ta main.

JEANNE.

Tu m'es odieux jusqu'au fond de l'âme, autant que la nuit, qui est ta couleur. Un désir invincible me pousse à te ravir la lumière du jour. Qui es-tu? Lève ta visière.... Si je n'avais vu le valeureux Talbot tomber dans la bataille, je dirais que tu es Talbot.

LE CHEVALIER NOIR.

La voix de l'esprit prophétique est-elle muette en toi?

JEANNE.

Elle me crie au plus profond de mon âme que mon malheur est là près de moi.

LE CHEVALIER NOIR.

Jeanne d'Arc! Tu as pénétré jusqu'aux portes de Reims, sur les ailes de la victoire. Contente-toi de la gloire acquise. Laisse aller la Fortune, qui t'a servie en esclave, avant qu'elle s'irrite et s'affranchisse elle-même; elle hait la fidélité et ne sert personne jusqu'à la fin.

JEANNE.

Quoi? tu veux que je m'arrête au milieu de ma course et que j'abandonne ma tâche? Je l'achèverai, j'accomplirai mon vœu.

LE CHEVALIER NOIR.

Rien ne peut résister à ton bras tout-puissant : dans tout combat tu triomphes.... Mais ne t'engage plus dans nul combat. Écoute mon avertissement!

JEANNE.

Mes mains ne déposeront pas ce glaive, avant que l'orgueilleuse Angleterre soit abattue.

LE CHEVALIER NOIR.

Regarde! Là s'élève Reims avec ses tours, le but et le terme de ta course.... Tu vois briller le faîte de la haute cathédrale. C'est là que tu dois entrer pompeusement, en triomphe, couronner ton roi, accomplir ton vœu.... N'y entre point! Retourne sur tes pas! Écoute mon avertissement.

JEANNE.

Qui es-tu, être fourbe, à la langue double, qui veux m'effrayer et me troubler? Quelle est ton audace de m'annoncer traîtreusement un faux oracle? (*Le Chevalier noir veut se retirer, elle lui barre le chemin.*) Non, tu me répondras ou mourras de ma main! (*Elle veut lui porter un coup.*)

LE CHEVALIER NOIR *la touche de la main; elle demeure immobile.*

Tue ce qui est mortel. (*Nuit, éclairs et tonnerre. Le Chevalier s'abîme.*)

JEANNE *demeure d'abord stupéfaite, mais bientôt elle se rassure.*

Ce n'était pas un être vivant. C'était un fantôme trompeur de l'enfer, un esprit rebelle, sorti du gouffre de feu, pour ébranler dans mon sein mon noble cœur. Qui craindrais-je, avec l'épée de mon Dieu? Je veux achever victorieusement ma route, et quand l'enfer même entrerait en lice, on ne verra mon courage ni céder ni chanceler. (*Elle veut se retirer.*)

SCÈNE X.

LIONEL, JEANNE.

LIONEL.

Maudite! prépare-toi au combat.... Nous ne quitterons pas cette place, tous deux vivants. Tu as immolé les meilleurs de

mon peuple; le noble Talbot a exhalé sa grande âme dans mes bras.... Je vengerai ce héros ou partagerai son sort. Et pour que tu saches quel est celui qui en ce moment t'apporte la gloire, soit qu'il meure, soit qu'il triomphe.... je suis Lionel, le dernier des chefs de notre armée, et ce bras est encore invaincu. (*Il fond sur elle; après un court combat, elle lui fait tomber l'épée des mains.*) Sort perfide! (*Il lutte avec elle.*)

JEANNE *le saisit par derrière, par son panache, et lui arrache violemment son casque, de façon que le visage de Lionel reste découvert. En même temps, de la main droite, elle lève l'épée sur lui.*

Subis le sort que tu cherchais : la sainte Vierge t'immole par ma main. (*A ce moment, elle le regarde au visage; cette vue la frappe, elle demeure immobile, puis laisse lentement retomber son bras.*)

LIONEL.

Pourquoi hésites-tu? pourquoi retarder le coup de la mort? Prends donc aussi ma vie, tu m'as pris ma gloire. Je suis en ton pouvoir, je ne veux point de merci. (*Elle lui fait signe de la main de s'éloigner.*) Tu me dis de fuir? Je te devrais la vie?... Plutôt mourir!

JEANNE, *détournant les yeux.*

Je veux ignorer que ta vie était en mon pouvoir.

LIONEL.

Je te hais, toi et le don que tu me fais.... Je ne veux pas de merci.... Tue ton ennemi, qui t'abhorre, qui voulait te tuer.

JEANNE.

Tue-moi.... et fuis!

LIONEL.

Ah! qu'est-ce que cela?

JEANNE *se cache le visage.*

Malheur à moi!

LIONEL *s'approche d'elle.*

Tu immoles, dit-on, tous les Anglais qui sont vaincus par toi dans le combat.... Pourquoi n'épargner que moi?

JEANNE, *par un mouvement rapide, lève sur lui son épée, mais, le regardant au visage, elle la laisse promptement retomber.*

Sainte Vierge!

LIONEL.

Pourquoi nommes-tu la Vierge sainte? Elle ne sait rien de toi; le ciel n'a rien de commun avec toi.

JEANNE, *dans la plus vive anxiété.*

Qu'ai-je fait? J'ai violé mon vœu! (*Elle se tord les mains avec désespoir.*)

LIONEL *la regarde avec intérêt et va plus près d'elle.*

Malheureuse fille! je te plains; tu me touches. Envers moi seul tu as usé de générosité; je sens que ma haine s'évanouit; je suis forcé de m'intéresser à toi.... Qui es-tu? D'où viens-tu?

JEANNE.

Éloigne-toi! Fuis!

LIONEL.

J'ai pitié de ta jeunesse, de ta beauté. Ton regard pénètre jusqu'à mon cœur. Je voudrais bien te sauver.... Dis-moi, comment le puis-je? Viens! viens! renonce à cet horrible pacte.... Jette loin de toi ces armes.

JEANNE.

Je suis indigne de les porter.

LIONEL.

Jette-les loin de toi, promptement, et suis-moi.

JEANNE, *avec horreur.*

Te suivre!

LIONEL.

Tu peux être sauvée. Suis-moi! Je veux te sauver, mais ne tarde pas. J'éprouve pour toi une extrême douleur, et un ineffable désir de te sauver.... (*Il s'empare de son bras.*)

JEANNE.

Le Bâtard approche! Ce sont eux! Ils me cherchent! S'ils te trouvent....

LIONEL.

Je te protégerai!

JEANNE.

Je mourrai si tu tombes sous leurs coups.

LIONEL.

Te suis-je cher?

JEANNE.

Saints du ciel!

LIONEL.

Te reverrai-je? Aurai-je de tes nouvelles?

JEANNE.

Jamais! Non, jamais!

LIONEL.

Cette épée comme gage que je te reverrai! (*Il lui arrache son épée.*)

JEANNE.

Forcené! tu l'oses?

LIONEL.

Maintenant, je cède à la force; je te reverrai! (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE XI.

DUNOIS *et* LA HIRE, JEANNE.

LA HIRE.

Elle vit! C'est elle!

DUNOIS.

Jeanne, ne crains rien! Tes amis, forts et vaillants, sont à tes côtés.

LA HIRE.

N'est-ce pas Lionel que je vois fuir?

DUNOIS.

Laisse-le s'échapper! Jeanne, la juste cause triomphe. Reims ouvre ses portes; tout le peuple, avec jubilation, s'élance au-devant de son roi....

LA HIRE.

Qu'a donc la Pucelle? Elle pâlit, elle tombe. (*Jeanne éprouve un vertige et paraît être sur le point de s'évanouir.*)

DUNOIS.

Elle est blessée.... Ouvrez la cuirasse.... C'est au bras, et la blessure est légère.

LA HIRE.

Son sang coule.

JEANNE.

Laissez-le s'écouler avec ma vie. (*Elle repose, évanouie, dans les bras de La Hire.*)

ACTE QUATRIÈME.

Une salle magnifiquement ornée. — Les colonnes sont entourées de guirlandes; derrière la scène on entend des flûtes et des hautbois.

SCÈNE I.

JEANNE.

Les armes reposent, les orages de la guerre se taisent; aux batailles sanglantes succèdent le chant et la danse; dans toutes les rues retentit la ronde joyeuse. L'église et l'autel brillent d'un éclat de fête, des arcs s'élèvent, formés de verts rameaux, et autour des colonnes s'enlacent des guirlandes. La vaste enceinte de Reims ne peut contenir les hôtes qui accourent à grands flots à la fête nationale.

Et un même sentiment de joie partout éclate et domine, et une même pensée fait battre tous les cœurs. Ceux que naguère encore séparait une haine sanglante goûtent ensemble avec ravissement l'allégresse commune. Quiconque appartient à la race de France se sent aujourd'hui plus fier de son nom. La splendeur de l'antique couronne est renouvelée, et la France rend hommage au fils de ses rois.

Moi, cependant, qui viens d'accomplir toutes ces merveilles, le commun bonheur ne me touche pas. Mon cœur, à moi, est changé, détourné de sa voie; il fuit loin de cette fête, il se tourne vers le camp des Anglais. Mes regards s'en vont errer parmi les ennemis, et il faut que je me dérobe à l'assemblée joyeuse, pour cacher la faute qui pèse sur mon cœur.

Qui? moi? moi, porter dans mon âme pure l'image d'un

homme? Ce cœur, que remplit une splendeur céleste, ose-t-il battre pour un terrestre amour? Moi, la libératrice de mon pays, la guerrière du Très-Haut, moi, brûler pour l'ennemi de mon pays? Osé-je bien le dire à cette chaste lumière des cieux, le dire sans mourir de honte? (*La musique, derrière la scène, s'adoucit et se fond en une tendre mélodie.*)

Malheur! malheur à moi! Quels accords! Comme ils séduisent mon oreille! Chaque son me rappelle sa voix, évoque à mes yeux son image!

Ah! que l'orage des combats me saisisse, que les dards volent et sifflent autour de moi, parmi les fureurs de la lutte ardente! Là, je retrouverais mon courage!

Ces voix, ces sons, comme ils s'emparent de mon cœur! Ils éteignent toutes les forces de mon âme, ils les fondent en désirs amollis, en pleurs de tendre tristesse.

(*Après une pause, elle continue plus vivement :*)

Devais-je le tuer? le pouvais-je, après avoir rencontré son regard? Le tuer? Plutôt j'aurais percé mon propre sein du fer homicide! Et suis-je donc coupable pour avoir été humaine? La pitié est-elle un péché?... La pitié! L'écoutais-tu, cette voix de la pitié et de l'humanité, pour les autres aussi que ton glaive a immolés? Pourquoi s'est-elle tue quand le Gallois, ce tendre adolescent, te demandait la vie? Cœur astucieux! tu mens à la lumière éternelle; ce n'est pas à la pieuse voix de la miséricorde que tu as obéi!

Pourquoi faut-il que j'aie rencontré ses yeux! que j'aie vu les traits de ce noble visage! Malheureuse! c'est par ce regard que ton crime a commencé. Dieu demande un instrument aveugle; tu devais, les yeux fermés, accomplir ta tâche! Dès qu'ils se sont ouverts, Dieu a retiré de toi son bouclier, les liens de l'enfer t'ont saisie! (*Les flûtes reprennent la mélodie, Jeanne retombe dans une paisible tristesse.*)

Douce houlette! oh! pourquoi t'ai-je échangée contre le glaive? Chêne sacré, pourquoi m'as-tu parlé par le murmure de tes

branches? Pourquoi m'es-tu apparue, reine auguste des cieux? Prends, reprends ta couronne : je ne la puis mériter!

Ah! j'ai vu le ciel ouvert et la face des bienheureux. Pourtant mon espoir est sur la terre, il n'est point dans le ciel. Fallait-il donc m'imposer, à moi, cette mission redoutable? Pouvais-je endurcir ce cœur que le ciel a créé sensible?

Si tu veux manifester ta puissance, choisis ceux qui, exempts de péché, résident dans ta demeure éternelle : envoie tes esprits, immortels et purs, qui ne sentent ni ne pleurent! Ne choisis pas la tendre vierge, la bergère à l'âme faible.

Que m'importent, à moi, le sort des combats, la querelle des rois? Innocente, je conduisais mes agneaux sur le sommet du mont paisible. Mais tu m'as entraînée dans la vie, dans le superbe palais des rois, pour me livrer au péché, au remords. Ah! ce n'est pas moi qui ai choisi un tel destin!

SCÈNE II.

AGNÈS SOREL, JEANNE.

AGNÈS *entre, vivement émue. Comme elle aperçoit la Pucelle, elle court à elle et se jette à son cou; puis, tout à coup, elle se ravise, se détache d'elle et tombe à ses genoux.*

Non! pas ainsi! mais là, dans la poussière, à tes pieds....

JEANNE *veut la relever.*

Lève-toi! Qu'as-tu donc? Tu oublies qui tu es et qui je suis.

AGNÈS.

Laisse-moi, c'est la joie qui me pousse, me prosterne à tes pieds.... Il faut que je répande devant Dieu mon cœur qui déborde, c'est l'être invisible que j'adore en toi. Tu es l'ange qui m'a conduit mon seigneur à Reims et qui le pare de la couronne. Ce que je n'ai jamais rêvé est accompli. La pompe du couronnement s'apprête : le roi a revêtu ses solennels ornements; les pairs sont assemblés, et les grands du royaume, pour porter les insignes; le peuple afflue en foule vers la cathédrale; on entend les chants d'allégresse et les cloches reten-

tissent. Oh! je ne puis supporter cet excès de bonheur! (*Jeanne la relève doucement. Agnès Sorel s'arrête un moment et regarde Jeanne de plus près.*) Mais tu restes toujours sérieuse et sévère; tu peux créer le bonheur, mais tu ne le partages pas. Ton cœur est froid, tu ne sens pas nos joies : tu as vu la gloire des cieux, et nul bonheur terrestre n'émeut ton âme pure. (*Jeanne lui prend vivement la main, mais la laisse aussitôt retomber.*) Oh! si tu pouvais être femme et sensible! Dépose cette armure, il n'y a plus de guerre, montre que tu appartiens à un sexe plus doux! Mon cœur aimant s'éloigne timidement de toi, tant que tu ressembleras à la sévère Pallas.

JEANNE.

Qu'exiges-tu de moi?

AGNÈS.

Désarme-toi! Dépose cette armure! L'amour craint d'approcher de cette poitrine couverte d'acier. Oh! sois femme, et tu sentiras l'amour.

JEANNE.

Tu veux que maintenant je me désarme! Maintenant!... Je veux offrir à la mort, dans la bataille, mon sein désarmé. Mais maintenant, oh non!... Que n'ai-je sept cuirasses pour me défendre contre vos fêtes, contre moi-même!

AGNÈS.

Le comte Dunois t'aime. Son noble cœur, qui n'est ouvert qu'à la gloire, aux vertus héroïques, brûle pour toi d'une sainte ardeur. Oh! il est beau de se voir aimée d'un héros.... il est encore plus beau de l'aimer! (*Jeanne se détourne avec horreur.*) Tu le hais!... Non, non, il se peut seulement que tu ne l'aimes pas.... mais comment pourrais-tu le haïr! On ne hait que celui qui nous arrache l'objet aimé, mais pour toi nul n'est cet objet. Ton cœur est calme.... S'il pouvait être sensible....

JEANNE.

Plains-moi! Pleure sur mon sort!

AGNÈS.

Que pourrait-il manquer à ton bonheur? Tu as accompli ta parole, la France est libre; tu as conduit victorieusement le roi jusque dans la ville du couronnement, et conquis une haute renommée; un peuple heureux te rend hommage et te bénit, ton

éloge coule à flots de toutes les bouches, tu es la déesse de cette fête, le roi lui-même avec sa couronne ne rayonne pas de plus d'éclat que toi.

JEANNE.

Oh! que ne puis-je me cacher au fond des entrailles de la terre!

AGNÈS.

Qu'as-tu donc? Quelle étrange émotion! Qui osera lever les yeux en ce jour, si toi tu les dois baisser vers la terre? Laisse-moi rougir, moi qui, à tes côtés, me sens si petite, qui ne puis m'élever à ta force héroïque, à ta hauteur! Car veux-tu que je t'avoue toute ma faiblesse? Ce n'est pas la gloire de la patrie, ni l'éclat renouvelé du trône, ni l'allégresse du peuple, la joie de la victoire, qui occupent ce faible cœur. Un seul homme le remplit tout entier, et ne laisse point de place à d'autres pensées. C'est lui qu'on adore, lui que saluent les acclamations du peuple, lui qu'on bénit, devant lui qu'on répand des fleurs, et lui, il est à moi, c'est mon bien-aimé.

JEANNE.

Oh! tu es heureuse! Je vante ton bonheur! Tu aimes ce qui est aimé de tous! Tu peux ouvrir ton cœur, proclamer tout haut ton enthousiasme, le montrer à tous les regards des hommes. Cette fête du royaume est la fête de ton amour. Ce peuple innombrable qui afflue et se presse dans ces murs, il partage ton sentiment, il le sanctifie. C'est pour toi que ses cris de joie retentissent, pour toi qu'il tresse une couronne : tu ne fais qu'un avec la commune allégresse; tu aimes ce qui réjouit tous les cœurs, le soleil que tous adorent, et ce que tu vois est le reflet de ton amour.

AGNÈS, *se jetant à son cou.*

Oh! tu me ravis, tu me comprends tout entière! Oui, je t'ai méconnue, tu connais l'amour; ce que j'éprouve, tu l'exprimes avec puissance. Mon cœur s'affranchit de sa crainte, de sa timidité, il s'élance avec abandon au-devant de toi....

JEANNE *s'arrache vivement de ses bras.*

Laisse-moi! détourne-toi de moi! Ne te souille pas de mon contact funeste. Sois heureuse, va! et laisse-moi cacher dans la nuit la plus profonde, mon malheur, ma honte, mon horreur....

AGNÈS.

Tu m'épouvantes, je ne te comprends pas.... mais je ne t'ai jamais comprise.... et toujours ta nature mystérieuse et profonde fut voilée pour moi. Qui pourrait concevoir ce qui alarme la sainteté de ton cœur, le sentiment délicat de ton âme pure?

JEANNE.

C'est toi qui es la sainte! toi qui es l'âme pure! Si tu lisais dans mon cœur, tu repousserais en frémissant l'ennemie, la traîtresse!

SCÈNE III.

DUNOIS, DU CHÂTEL, LA HIRE, *avec le drapeau de Jeanne*; LES PRÉCÉDENTES.

DUNOIS.

C'est toi que nous cherchons, Jeanne. Tout est prêt, le roi nous envoie, il veut que tu portes devant lui la sainte bannière, que tu te joignes aux rangs des princes, que tu marches le plus près de lui; car il ne nie pas, il veut que tous attestent, que c'est à toi seule qu'il attribue l'honneur de ce jour.

LA HIRE.

Voici le drapeau. Prends-le, noble fille! Les princes attendent, le peuple est impatient.

JEANNE.

Moi, marcher devant lui! Moi, porter la bannière!

DUNOIS.

A quel autre revient cet honneur? Quelle autre main est assez pure pour porter ce signe sacré? Tu l'as fait flotter dans la bataille, porte-le comme un ornement dans le chemin de la joie. (*La Hire veut lui présenter la bannière; elle recule en frissonnant.*

JEANNE.

Loin, loin de moi!

LA HIRE.

Qu'as-tu donc? Ta propre bannière t'effraye.... Regarde-la! (*Il déroule le drapeau.*) C'est bien elle que tu agitais à l'heure de la victoire. La reine des cieux y est représentée, planant sur un globe terrestre. C'est ainsi que la Vierge mère te l'avait elle-même prescrit.

JEANNE, *regardant avec terreur.*

C'est elle, c'est elle-même ! Oui, c'est ainsi qu'elle m'apparut. Voyez comme elle regarde, comme son front se ride, quels éclairs de courroux jaillissent de ses sombres paupières !

AGNÈS.

Oh ! elle est hors d'elle-même ! Reviens à toi ! Reconnais-toi ! Tu ne vois rien de réel. C'est la terrestre imitation de son image, elle-même habite au milieu des chœurs célestes.

JEANNE.

Vierge terrible, viens-tu pour châtier ta créature? Immole-moi, *punis-moi*, *prends* tes foudres et lance-les sur ma tête coupable. J'ai rompu mon alliance, j'ai profané, blasphémé ton saint nom !

DUNOIS.

Malheur à nous ! Qu'est-ce que cela ? Quels funestes discours !

LA HIRE, *stupéfait, à du Châtel.*

Comprenez-vous cette étrange émotion ?

DU CHÂTEL.

Je vois ce que je vois. Depuis longtemps je le craignais.

DUNOIS.

Comment ? Que dites-vous ?

DU CHÂTEL.

Ce que je pense, je n'ose le dire. Plût au ciel que ce fût passé et que le roi fût couronné !

LA HIRE.

Comment ? La terreur qui sortait de cette bannière s'est-elle retournée contre toi-même ? Que les Anglais tremblent devant ce signe, c'est aux ennemis de la France qu'il est redoutable, mais il est propice à ses fidèles citoyens.

JEANNE.

Oui, tu as raison. Il est propice aux amis et lance l'épouvante sur les ennemis. (*On entend la marche du couronnement.*)

DUNOIS.

Prends donc la bannière ! prends-la ! Le cortége se met en marche, il n'y a pas un moment à perdre ! (*Ils lui mettent de force la bannière dans les mains; elle la prend avec une vive résistance, et sort; les autres suivent.*)

SCÈNE IV.

La scène change et représente une place libre, devant la cathédrale.

DES SPECTATEURS *remplissent le fond du théâtre;* BERTRAND, CLAUDE MARIE *et* ÉTIENNE *sortent de la foule et viennent sur le devant; plus tard aussi* MARGOT *et* LOUISON. *On entend dans le lointain, amortie par la distance, la marche du sacre.*

BERTRAND.

Écoutez la musique! Ce sont eux! Ils approchent déjà. Qu'est-ce qui vaut le mieux? Montons-nous sur la plate-forme, ou pénétrons-nous à travers la foule, pour ne rien perdre du cortége?

ÉTIENNE.

Il n'est pas possible de s'ouvrir un chemin. Toutes les rues sont remplies de gens à cheval et en voiture. Rangeons-nous près de ces maisons : là nous pourrons voir commodément le cortége quand il passera.

CLAUDE MARIE.

Ne dirait-on pas que la moitié de la France s'est rassemblée ici? L'affluence est si grande qu'elle nous a entraînés nous-mêmes et poussés jusqu'ici du fond de la Lorraine!

BERTRAND.

Qui resterait oisif dans son coin, quand il arrive de si grandes choses dans le pays? Aussi en a-t-il coûté assez de sueur et de sang pour placer la couronne sur la tête où elle doit être! Et il convient que notre roi, qui est le vrai, à qui nous donnons en ce moment la couronne, ne soit pas plus mal accompagné que celui des Parisiens, qu'ils ont couronné à Saint-Denis! Celui-là n'est pas bon Français qui n'accourt point à cette fête et ne crie pas avec les autres : « Vive le roi! »

SCÈNE V.

MARGOT *et* LOUISON *viennent se joindre à eux.*

LOUISON.

Nous allons voir notre sœur, Margot! Le cœur me bat.

MARGOT.

Nous la verrons dans sa gloire et sa grandeur, et nous nous dirons : C'est Jeanne, c'est notre sœur!

LOUISON.

Je ne puis croire, avant de l'avoir vue de mes yeux, que cette puissante guerrière, qu'on nomme la Pucelle d'Orléans, soit notre sœur Jeanne que nous avions perdue. (*Les sons de la marche approchent de plus en plus.*)

MARGOT.

Tu doutes encore? Tu vas la voir de tes yeux!

BERTRAND.

Attention! Ils viennent!

SCÈNE VI.

Des JOUEURS *de flûte et de hautbois ouvrent la marche ; ils sont suivis d'*ENFANTS, *vêtus de blanc et portant des branches à la main; puis viennent deux* HÉRAUTS; *ensuite une troupe de* HALLEBARDIERS; *des* MAGISTRATS *en robe les suivent; après viennent deux* MARÉCHAUX, *leur bâton à la main;* LE DUC DE BOURGOGNE, *portant l'épée;* DUNOIS, *avec le sceptre; d'autres* GRANDS, *avec la couronne, le globe et la main de justice; d'autres encore avec des offrandes; derrière eux, des* CHEVALIERS, *revêtus de leur ordre; des* ENFANTS DE CHŒUR, *avec l'encensoir; puis deux* ÉVÊQUES, *avec la Sainte-Ampoule, et l'*ARCHEVÊQUE, *avec le crucifix;* JEANNE *le suit, portant le drapeau; elle marche la tête baissée et d'un pas mal assuré; ses sœurs, à sa vue, témoignent leur étonnement et leur joie; après elle vient le* ROI, *sous un dais porté par quatre barons; des* COURTISANS *suivent; des* SOLDATS *ferment la marche. Quand le cortège est entré dans l'église, la musique se tait.*

SCÈNE VII.

LOUISON, MARGOT, CLAUDE MARIE, ÉTIENNE, BERTRAND.

MARGOT.

As-tu vu notre sœur?

CLAUDE MARIE.

Celle qui avait une armure d'or et marchait devant le roi avec le drapeau?

MARGOT.

C'était elle; c'était Jeanne, notre sœur!

LOUISON.

Et elle ne nous a pas reconnues, et elle n'a pas deviné que si près d'elle battait le cœur de ses sœurs! Elle regardait la terre, et paraissait si pâle, et marchait toute tremblante sous sa bannière. Je n'ai pu me réjouir en la voyant.

MARGOT.

Ainsi donc j'ai vu ma sœur dans son éclat et sa magnificence.... Qui aurait, même en songe, pu prévoir et penser, lorsqu'elle menait son troupeau sur nos montagnes, que nous la verrions dans une telle splendeur?

LOUISON.

Le songe de notre père est accompli: il nous voyait à Reims nous incliner devant notre sœur. Voici l'église que notre père a vue en rêve, et tout s'est accompli. Mais il a eu aussi de tristes visions. Ah! je suis inquiète de la voir si grande!

BERTRAND.

Pourquoi restons-nous ici à ne rien faire? Venez dans l'église pour voir la sainte cérémonie.

MARGOT.

Oui, venez! Peut-être que nous y rencontrerons notre sœur.

LOUISON.

Nous l'avons vue. Retournons à notre village.

MARGOT.

Quoi? avant de l'avoir saluée, avant de lui parler?

LOUISON.

Elle ne nous appartient plus ; sa place est chez les princes et les rois.... Que sommes-nous pour pénétrer, par vaine gloire, dans son éclat ? Elle nous était déjà étrangère quand elle vivait encore avec nous.

MARGOT.

Crois-tu qu'elle rougisse de nous et nous méprise ?

BERTRAND.

Le roi lui-même ne rougit pas de nous; il saluait amicalement les plus humbles. Qu'elle soit montée aussi haut qu'on voudra, le roi est pourtant plus grand encore ! (*On entend sortir de l'église le bruit des trompettes et des timbales.*)

CLAUDE MARIE.

Venez à l'église ! (*Ils vont rapidement vers le fond du théâtre et se perdent dans la foule.*)

SCÈNE VIII.

THIBAUD *vient, vêtu de noir;* RAIMOND *le suit et veut le retenir.*

RAIMOND.

Restez, père Thibaut, restez hors de la foule. Vous ne voyez ici que des hommes joyeux, et votre chagrin fait injure à cette fête. Venez ! Fuyons la ville d'un pas rapide.

THIBAUT.

As-tu vu ma malheureuse enfant? L'as-tu bien regardée?

RAIMOND.

Oh! je vous en prie, fuyez !

THIBAUT.

As-tu remarqué comme ses pas chancelaient, comme son visage était pâle et bouleversé? La malheureuse sent son état : c'est le moment de sauver mon enfant, je veux le mettre à profit. (*Il veut avancer.*)

RAIMOND.

Restez ! que voulez-vous faire?

THIBAUD.

Je veux la surprendre, la précipiter du haut de sa vaine

fortune; oui, je veux la ramener de force à son Dieu qu'elle a renoncé.

RAIMOND.

Ah! réfléchissez bien. Ne précipitez pas votre propre enfant dans sa ruine!

THIBAUT.

Pourvu que son âme vive, que m'importe que son corps périsse? (*Jeanne s'élance de l'église, sans son drapeau. Le peuple se presse autour d'elle, l'adore et baise ses habits. Elle est retenue par la foule au fond du théâtre.*) Elle vient! c'est elle! Elle se précipite, toute pâle, hors de l'église; l'effroi la chasse du sanctuaire. C'est le jugement de Dieu qui se manifeste en sa personne!

RAIMOND.

Adieu! n'exigez pas que je vous accompagne plus longtemps! Je suis venu plein d'espoir, et je pars plein de douleur. J'ai revu votre fille, et je sens que de nouveau je la perds. (*Il se retire. Thibaut s'éloigne du côté opposé.*)

SCÈNE IX.

JEANNE, PEUPLE; *ensuite les* SŒURS *de Jeanne.*

JEANNE *s'est dégagée du peuple et vient sur le devant.*

Je ne puis rester.... Des esprits me chassent; les sons de l'orgue retentissent comme le tonnerre à mes oreilles; les voûtes de la cathédrale s'écroulent sur moi, il faut que je cherche la libre enceinte du ciel! J'ai laissé le drapeau dans le sanctuaire. Jamais, non, jamais plus, cette main ne le touchera! Il m'a semblé que je voyais mes sœurs chéries, Margot et Louison, glisser devant mes yeux comme un rêve.... Ah! ce n'était qu'une trompeuse apparence! Elles sont loin, loin, à une distance inaccessible, comme le bonheur de mon enfance, de mon innocence!

MARGOT, *s'avançant.*

C'est elle! c'est Jeanne!

LOUISON *court au-devant d'elle.*

O ma sœur!

JEANNE.

Ce n'était donc pas une illusion.... C'est vous.... Je vous em-

brasse. Toi, ma Louison! Toi, ma Margot! C'est ici, dans ce désert étranger, peuplé d'hommes, que je presse dans mes bras de tendres sœurs!

MARGOT.

Elle nous connaît encore, elle est toujours notre bonne sœur.

JEANNE.

Et c'est votre tendresse qui vous amène vers moi, si loin, si loin! Vous n'êtes pas irritées contre cette sœur qui vous a quittées froidement, sans adieux!

LOUISON.

Ce sont les desseins mystérieux du Seigneur qui te conduisaient loin de nous.

MARGOT.

Ta renommée, qui émeut le monde entier, et place ton nom dans toutes les bouches, nous a éveillées dans notre paisible hameau et nous a amenées à cette fête solennelle. Nous venons pour voir ta grandeur, et nous ne sommes pas seules!

JEANNE, *vivement.*

Mon père est avec vous? Où? où est-il? Pourquoi se cache-t-il?

MARGOT.

Notre père n'est pas avec nous.

JEANNE.

Non? Il ne veut pas voir son enfant? Vous ne m'apportez pas sa bénédiction?

LOUISON.

Il ne sait pas que nous sommes ici.

JEANNE.

Il ne le sait pas! Pourquoi pas?.... Vous vous troublez? Vous vous taisez et regardez à terre? Dites, où est mon père?

MARGOT.

Depuis que tu es partie....

LOUISON *lui fait signe..*

Margot!

MARGOT.

Notre père est tombé dans une profonde tristesse.

JEANNE.

Une profonde tristesse!

LOUISON.

Console-toi! Tu connais son âme ouverte à tous les pressen-

timents. Il se rassurera, il sera satisfait, quand nous lui dirons que tu es heureuse.

MARGOT.

Car tu es heureuse, n'est-ce pas? Oui, il faut que tu le sois, puisque tu es si grande et si honorée!

JEANNE.

Je le suis, puisque je vous revois, que j'entends le son de votre voix, ce son chéri; que mes souvenirs me reportent à la maison, au foyer paternel. Quand je menais mon troupeau sur nos montagnes, alors j'étais heureuse, comme en paradis.... Ne puis-je pas l'être encore, le redevenir? (*Elle cache son visage sur le sein de Louison Claude Marie, Étienne et Bertrand se montrent et restent timidement à distance*).

MARGOT.

Venez, Étienne! Bertrand! Claude Marie! Notre sœur n'est pas fière; elle est plus douce et parle plus amicalement qu'elle n'a jamais fait, quand elle vivait encore avec nous au village. (*Ils s'approchent et veulent lui donner la main. Jeanne les regarde fixement et tombe dans une profonde stupeur.*)

JEANNE.

Où étais-je? Dites-moi, tout cela n'était-il qu'un long rêve, et me réveillé-je maintenant? Ai-je quitté Domremy? N'est-ce pas? je m'étais endormie sous l'arbre magique, et je viens de m'éveiller, et vous voilà autour de moi, figures aimées, bien connues de mes yeux? Ces rois, ces batailles, ces exploits de guerre, je n'ai fait qu'en rêver.... Ce n'étaient que des ombres qui ont passé devant moi, car on a sous cet arbre des rêves animés.... Comment seriez-vous venus à Reims? Comment serais-je venue moi-même ici? Jamais, jamais je n'ai quitté Domremy! Convenez-en sans détour et réjouissez mon cœur.

LOUISON.

Nous sommes à Reims. Tu n'as pas simplement rêvé ces actions, tu les as réellement accomplies.... Reconnais-toi, regarde autour de toi. Touche ta brillante armure d'or. (*Jeanne porte vivement la main à sa poitrine, revient à elle, et tressaille d'effroi.*)

BERTRAND.

C'est de ma main que vous avez reçu ce casque.

CLAUDE MARIE.

Il n'est pas étonnant que vous croyiez rêver; car ce que vous avez fait et accompli n'aurait pu se passer plus merveilleusement en rêve.

JEANNE, *vivement.*

Venez, fuyons! Je vais avec vous, je retourne dans notre village, dans le sein de mon père.

LOUISON.

Oh! viens, viens avec nous!

JEANNE.

Tous ces hommes m'élèvent bien au-dessus de mon mérite! Vous m'avez vue petite, faible, enfant; vous, vous m'aimez, mais vous ne m'adorez pas!

MARGOT.

Tu voudrais renoncer à toute cette splendeur?

JEANNE.

Je la rejette loin de moi, cette parure odieuse, qui sépare votre cœur du mien, et je veux redevenir une bergère. Je veux vous servir comme une humble servante, et expier par la plus rigoureuse pénitence la vanité que j'ai eue de m'élever au-dessus de vous. (*Les trompettes sonnent.*)

SCÈNE X.

LE ROI *sort de l'église, il est revêtu des ornements du sacre;* AGNÈS SOREL, L'ARCHEVÊQUE, LE DUC DE BOURGOGNE, DUNOIS, LA HIRE, DU CHÂTEL, CHEVALIERS, COURTISANS, PEUPLE.

TOUTES LES VOIX *crient à diverses reprises, pendant que le Roi s'avance.*

Vive le roi Charles VII! (*Des fanfares éclatent. Sur un signe que fait le Roi, les Hérauts, le bâton levé, commandent le silence.*

LE ROI.

Mon bon peuple, je vous remercie de votre amour! La couronne que Dieu a placée sur notre tête, c'est par le glaive qu'elle a été gagnée et conquise, elle est arrosée du noble sang de mes sujets; mais je veux que l'olivier, symbole de paix, l'entoure

de ses vertes branches. Je remercie tous ceux qui ont combattu pour moi, et je pardonne à qui m'a résisté, car Dieu m'a fait grâce, et que ma première parole de roi soit aussi.... grâce!

LE PEUPLE.

Vive le roi, Charles le Bon!

LE ROI.

C'est de Dieu seul, du maître suprême, que les rois de France tiennent la couronne; mais nous, nous l'avons reçue visiblement de sa main. (*Se tournant vers la Pucelle.*) Voici l'envoyée de Dieu, qui vous a rendu votre roi légitime, qui a brisé le joug de la tyrannie étrangère! Que son nom soit égal à celui de saint Denis, protecteur de ce pays! Un autel doit être élevé à sa gloire.

LE PEUPLE.

Salut, salut à la Pucelle, à notre libératrice! (*Des fanfares.*)

LE ROI, *à Jeanne.*

Si tu es comme nous enfantée par des hommes, dis-nous quel bonheur peut te réjouir. Mais si ta patrie est là-haut, si tu caches sous ce corps virginal les rayons d'une céleste nature, oh! alors, enlève le bandeau qui couvre nos sens, montre-toi sous ta forme lumineuse, telle que le ciel te voit, afin que, prosternés dans la poussière, nous t'adorions. (*Silence général. Tous les yeux sont fixés sur la Pucelle.*)

JEANNE, *s'écriant tout à coup.*

Dieu! mon père!

SCÈNE XI.

THIBAUT *sort de la foule et s'arrête devant Jeanne.*

PLUSIEURS VOIX.

Son père!

THIBAUT.

Oui, le père infortuné qui a engendré la malheureuse, et que le jugement du Très-Haut pousse en ce lieu, pour accuser sa propre fille.

LE DUC DE BOURGOGNE.

Ah! qu'est-ce que cela?

DU CHÂTEL.

A présent va luire un jour terrible.

THIBAUT, *au Roi.*

Tu te crois sauvé par la puissance de Dieu ? Prince abusé! Peuple de France, peuple aveuglé ! Tu as été sauvé par l'artifice du démon. (*Tous reculent avec épouvante.*)

DUNOIS.

Cet homme est-il fou ?

THIBAUT.

Ce n'est pas moi, c'est toi qui es fou, toi et tous ceux-ci, et ce sage évêque, qui croient que le maître des cieux va se manifester par une misérable fille. Voyons si, à la face de son père, elle soutiendra la jongleric, l'audacieux mensonge par lequel elle a trompé le peuple et le roi. Réponds-moi, au nom du Dieu unique en trois personnes, appartiens-tu aux esprits purs et saints ? (*Silence général. Tous les regards sont fixés sur elle ; elle demeure immobile.*)

AGNÈS.

Dieu ! elle se tait !

THIBAUT.

Il faut bien qu'elle se taise, à ce nom terrible qui est redouté jusque dans les profondeurs de l'enfer !... Elle, une sainte, envoyée de Dieu !... La fraude a été conçue à une place maudite, sous l'arbre magique où, dès les temps anciens, les mauvais esprits tiennent le sabbat.... C'est là qu'elle a vendu à l'ennemi des hommes la part immortelle de son être, pour se glorifier en ce monde par une gloire éphémère. Qu'elle découvre son bras, voyez les stigmates dont l'enfer l'a marquée!

LE DUC DE BOURGOGNE.

C'est affreux!... et pourtant il en faut croire un père qui témoigne contre sa propre fille.

DUNOIS.

Non, l'on n'en peut croire un fou en délire qui se flétrit lui-même dans son propre enfant.

AGNÈS, *à Jeanne.*

Oh! parle! Romps ce malheureux silence! Nous te croyons, nous avons en toi une ferme confiance! Un mot de ta bouche, un seul mot nous suffira.... Mais, parle! Détruis cette horrible

accusation.... Déclare que tu es innocente, et nous te croyons. (*Jeanne demeure immobile. Agnès Sorel s'éloigne d'elle avec épouvante.*)

LA HIRE.

Elle est effrayée. La surprise et l'épouvante lui ferment la bouche.... A une si horrible accusation, l'innocence même doit trembler. (*Il s'approche d'elle.*) Possède-toi, Jeanne. Aie conscience de toi-même. L'innocence a un langage, un regard victorieux, qui écrase la calomnie avec la puissance de la foudre! Redresse-toi avec une noble colère, lève les yeux, confonds, punis l'indigne soupçon qui outrage ta sainte vertu. (*Jeanne demeure immobile. La Hire recule épouvanté. L'agitation s'accroît.*)

DUNOIS.

Pourquoi ce peuple est-il effrayé? Pourquoi les princes eux-mêmes tremblent-ils? Elle est innocente.... Je me rends son garant, moi-même, avec mon honneur de prince. Je jette ici mon gant de chevalier. Qui ose la nommer coupable? (*On entend un violent coup de tonnerre. Tous sont immobiles de terreur.*)

THIBAUT.

Réponds, au nom du Dieu qui tonne là-haut! Dis que tu es innocente! Nie que l'esprit malin soit dans ton cœur, et convaincs-moi de mensonge! (*Second coup de tonnerre, plus fort. Le peuple s'enfuit de toutes parts.*)

LE DUC DE BOURGOGNE.

Que Dieu nous protége! Quels terribles signes!

DU CHÂTEL, *au Roi.*

Venez, venez, mon roi! Fuyez ce lieu!

L'ARCHEVÊQUE, *à Jeanne.*

Je t'interroge au nom de Dieu. Est-ce le sentiment de ton innocence ou de ton crime qui te rend muette? Si cette voix du tonnerre témoigne en ta faveur, prends cette croix et fais un signe. (*Jeanne demeure immobile. On entend de nouveaux de violents coups de tonnerre. Le Roi, Agnès Sorel, l'Archevêque, le duc de Bourgogne, La Hire et du Châtel se retirent.*)

SCÈNE XII.

DUNOIS, JEANNE.

DUNOIS.

Tu es ma femme.... J'ai cru en toi dès le premier regard, et ma conviction est encore la même. Je me fie plus à toi qu'à tous ces signes, qu'à ce tonnerre même, qui parle là-haut. Tu te tais dans ta noble colère, tu dédaignes, enveloppée de ta sainte innocence, de confondre un si honteux soupçon.... Dédaigne-le, mais confie-toi à moi, je n'ai jamais douté de ton innocence. Ne me dis pas un mot, tends-moi seulement la main, comme signe et comme gage que tu te fies hardiment à mon bras et à ta bonne cause. (*Il lui tend la main; elle se détourne de lui, avec un mouvement convulsif. Il reste immobile et comme glacé d'horreur.*)

SCÈNE XIII.

JEANNE, DU CHÂTEL, DUNOIS; *à la fin*, RAIMOND.

DU CHÂTEL, *revenant.*

Jeanne d'Arc! le roi permet que vous quittiez la ville, sans qu'il vous soit fait aucun mal. Les portes vous sont ouvertes. Ne craignez nulle offense. La paix du roi vous protége.... Suivez-moi, comte Dunois.... Il n'y a pas d'honneur pour vous à rester ici plus longtemps.... Quel dénoûment! (*Il se retire. Dunois s'éveille de sa stupeur, jette encore un regard sur Jeanne et s'éloigne. Elle reste un moment toute seule. Enfin Raimond paraît; il s'arrête un instant à quelque distance, et la contemple avec une muette douleur. Puis il s'avance vers elle et la prend par la main.*)

RAIMOND.

Saisissez le moment. Les rues sont libres. Donnez-moi la main, je vous conduirai. (*A sa vue, Jeanne donne le premier signe de sentiment; elle le regarde fixement, puis lève les yeux au ciel; ensuite, elle saisit vivement sa main et s'éloigne.*)

ACTE CINQUIÈME.

Une forêt sauvage. — Dans le lointain, des huttes de charbonniers. L'obscurité est profonde. Violents coups de tonnerre et éclairs. On entend tirer par intervalles.

SCÈNE I.

UN CHARBONNIER *et* SA FEMME.

LE CHARBONNIER.

C'est un orage affreux, épouvantable; le ciel menace de se fondre en ruisseaux de feu, et il fait nuit en plein jour, au point qu'on pourrait voir les étoiles. La tempête se démène comme l'enfer déchaîné; la terre tremble, et les vieux frênes craquent et courbent leur cime. Pourtant cette terrible guerre de là-haut, qui enseigne la douceur même aux bêtes sauvages, que l'on voit se cacher timidement dans leurs tanières, ne peut ramener la paix parmi les hommes.... A travers les hurlements du vent et de la tempête, on entend le bruit de l'artillerie. Les deux armées sont si rapprochées que la forêt seule les sépare, et à toute heure on peut s'attendre à une sanglante et terrible explosion.

LA FEMME.

Que Dieu nous assiste! Mais les ennemis étaient déjà battus à plate couture et dispersés. D'où vient qu'ils nous tourmentent de nouveau?

LE CHARBONNIER.

C'est qu'ils ne craignent plus le roi. Depuis que la Pucelle a été reconnue sorcière à Reims, et que l'esprit malin ne nous aide plus, tout va à reculons.

LA FEMME.

Écoute! Qui vient là?

SCÈNE II.

RAIMOND *et* JEANNE; LES PRÉCÉDENTS.

RAIMOND.

Je vois ici des cabanes. Venez, nous y trouverons un abri contre cette furieuse tempête. Vous ne résisteriez pas plus longtemps, voilà trois jours déjà que vous errez, fuyant les regards des hommes, et des racines sauvages ont été votre seule nourriture. (*L'orage se calme, le ciel devient clair et serein.*) Ce sont des charbonniers compatissants. Entrez!

LE CHARBONNIER.

Vous semblez avoir besoin de repos. Venez! Ce que peut offrir notre pauvre cabane est à vous.

LA FEMME.

Comment? Une tendre jeune fille couverte d'une armure? Mais il n'est que trop vrai! C'est un rude temps que le nôtre, où il n'est pas jusqu'aux femmes qui n'endossent la cuirasse! La reine elle-même, dame Isabeau, dit-on, se montre en armes dans le camp ennemi, et une pucelle, la fille d'un berger, a combattu pour le roi notre maître.

LE CHARBONNIER.

Que dis-tu là? va dans la cabane et apporte un gobelet à cette jeune fille pour se refaire. (*La Femme du charbonnier va vers la cabane.*)

RAIMOND, *à Jeanne.*

Vous voyez, tous les hommes ne sont pas cruels; dans les lieux les plus sauvages habitent des âmes compatissantes. Revenez à de sereines pensées! La tempête a épuisé sa fureur, et le soleil, sur son déclin, brille d'un paisible éclat.

LE CHARBONNIER.

Vous voulez, je pense, rejoindre l'armée de notre roi, puisque vous voyagez en armes.... Prenez garde à vous! Les Anglais sont campés près d'ici, et leurs bandes font des courses dans la forêt.

RAIMOND.

Malheur à nous! Comment leur échapper?

LE CHARBONNIER.

Restez, jusqu'à ce que mon garçon soit revenu de la ville. Il vous conduira par des sentiers cachés, de façon que vous n'ayez rien à craindre. Nous connaissons les détours.

RAIMOND, *à Jeanne.*

Déposez le casque et l'armure. Elle vous fait reconnaître et ne vous protége pas. (*Jeanne secoue la tête.*)

LE CHARBONNIER.

La jeune fille est fort triste.... Silence! Qui vient ici?

SCÈNE III.

LA FEMME DU CHARBONNIER *sort de la cabane, avec un gobelet;* LE GARÇON DU CHARBONNIER.

LA FEMME.

C'est notre garçon, dont nous attendions le retour. (*A Jeanne.*) Buvez, noble fille! et que Dieu vous bénisse!

LE CHARBONNIER, *à son fils.*

Te voilà donc, Anet? Qu'apportes-tu?

LE GARÇON *a fixé les yeux sur Jeanne, qui, en ce moment même, porte le gobelet à sa bouche. Il la reconnaît, s'élance sur elle et lui arrache le gobelet des lèvres.*

Mère! mère! Que faites-vous? A qui donnez-vous l'hospitalité? C'est la sorcière d'Orléans!

LE CHARBONNIER *et* SA FEMME.

Que Dieu nous soit propice! (*Ils font le signe de la croix et s'enfuient.*)

SCÈNE IV.

RAIMOND, JEANNE.

JEANNE, *calme et douce.*

Tu le vois, la malédiction suit mes pas et tout me fuit. Songe à toi, et laisse-moi aussi.

RAIMOND.

Moi vous quitter! Maintenant! Et qui sera votre guide?

JEANNE.

Je ne suis pas sans guide. Tu as entendu le tonnerre qui gronde au-dessus de moi. Mon destin me conduit. Ne t'inquiète pas, j'arriverai au but, sans le chercher.

RAIMOND.

Où voulez-vous aller? Ici sont les Anglais, qui ont juré d'exercer sur vous une vengeance sanglante.... Là sont les nôtres, qui vous ont repoussée, bannie....

JEANNE.

Rien ne m'atteindra qui ne soit inévitable.

RAIMOND.

Qui vous cherchera de la nourriture? Qui vous protégera contre les bêtes féroces et les hommes plus féroces encore? Qui vous soignera, si vous êtes malade, exténuée?

JEANNE.

Je connais toutes les herbes, toutes les racines; j'ai appris de mes brebis à distinguer ce qui est salutaire de ce qui est vénéneux.... Je connais le cours des astres et la marche des nuages, et j'entends le murmure des sources cachées. L'homme a besoin de peu, et la nature est riche en aliments.

RAIMOND *lui prend la main.*

Ne voulez-vous pas rentrer en vous-même? vous réconcilier avec Dieu.... retourner, par le repentir, dans le giron de la sainte Église?

JEANNE.

Toi aussi tu me crois coupable de ce grand péché?

RAIMOND.

N'y suis-je pas contraint? Votre aveu tacite....

JEANNE.

Toi, qui m'as suivie dans ma misère, toi le seul être qui me soit resté fidèle, qui s'attache à moi, quand le monde entier m'a repoussée, tu me crois aussi une réprouvée qui a renoncé à son Dieu.... (*Raimond se tait.*) Oh! cela est dur!

RAIMOND, *étonné.*

Vous ne seriez réellement pas une magicienne?

JEANNE.

Moi une magicienne?

RAIMOND.

Et ces miracles, vous les auriez accomplis par la puissance de Dieu et de ses saints.

JEANNE.

Et par quelle autre donc?

RAIMOND.

Et vous êtes restée muette à cette affreuse accusation? Vous parlez maintenant, et devant le roi, quand il importait de parler, vous étiez muette!

JEANNE.

Je me suis soumise en silence au destin que Dieu, mon maître, voulait que je subisse.

RAIMOND.

Vous ne pouviez rien répondre à votre père!

JEANNE.

Puisque cela venait de mon père, cela venait de Dieu, et l'épreuve aussi sera paternelle.

RAIMOND.

Le ciel lui-même attestait votre faute.

JEANNE.

Le ciel parlait, voilà pourquoi je me suis tue.

RAIMOND.

Comment? Vous pouviez d'un mot vous justifier, et vous avez laissé le monde dans cette malheureuse erreur?

JEANNE.

Ce n'était pas une erreur, mais un ordre d'en haut.

RAIMOND.

Vous avez souffert, innocente, toute cette honte, et nulle plainte n'est sortie de vos lèvres!... Vous êtes pour moi un objet de stupeur, je reste confondu, et mon cœur est bouleversé au plus profond de mon être. Oh! bien volontiers j'ajoute foi à vos paroles, car il m'était cruel de vous croire coupable. Et pourtant pouvais-je penser, même en rêve, qu'un cœur humain pût supporter en silence cette monstrueuse horreur?

JEANNE.

Mériterais-je d'être l'envoyée du Seigneur, si je ne respectais aveuglément la volonté de mon maître? Et je ne suis pas aussi misérable que tu crois. Je supporte des privations, mais, dans

ma condition, ce n'est point là un malheur. Je suis bannie et fugitive, mais dans la solitude j'ai pu me reconnaître. C'est quand l'éclat de la gloire m'entourait qu'il y avait lutte dans mon sein; quand je paraissais au monde le plus digne d'envie, que j'étais le plus malheureuse.... Maintenant je suis guérie, et cet orage dans la nature, qui la menaçait de sa fin, m'était propice : il a purifié le monde et moi. La paix est dans mon cœur.... Advienne que pourra! Je ne sens plus en moi nulle faiblesse!

RAIMOND.

Oh! venez, venez, hâtons-nous de révéler bien haut votre innocence à tout l'univers.

JEANNE.

Celui qui a envoyé cette confusion saura la dissiper. Le fruit du destin ne tombe que lorsqu'il est mûr. Il viendra un jour qui me justifiera, et ceux qui maintenant m'ont rejetée et condamnée reconnaîtront leur erreur, et des larmes couleront sur mon sort.

RAIMOND.

Vous voulez que j'endure en silence, jusqu'à ce que le hasard....

JEANNE, *le prenant doucement par la main.*

Tu ne vois que l'ordre naturel des choses, car le bandeau terrestre voile tes regards. Moi, j'ai vu de mes yeux les choses immortelles.... Sans la volonté des puissances célestes, il ne tombe pas un cheveu de la tête de l'homme.... Vois-tu là-bas le soleil descendre à l'horizon?... Aussi vrai que demain il reparaîtra dans sa clarté, aussi vrai viendra inévitablement le jour de la vérité!

SCÈNE V.

LA REINE ISABEAU *paraît au fond du théâtre avec des* SOLDATS.

ISABEAU, *encore derrière la scène.*

C'est ici le chemin qui mène au camp anglais!

RAIMOND.

Malheur à nous! Les ennemis! (*Des Soldats entrent en scène, aperçoivent Jeanne, à leur entrée, et reculent en chancelant d'effroi.*)

ISABEAU.

Eh bien, pourquoi la troupe s'arrête-t-elle?

LES SOLDATS.

Que Dieu nous assiste!

ISABEAU.

Est-ce un spectre qui vous effraye? Êtes-vous des soldats? Non, vous êtes des poltrons!... Comment? (*Elle se pousse à travers les Soldats, s'avance, puis bondit en arrière à la vue de la Pucelle.*) Que vois-je? Ah! (*Bientôt elle se domine, et marche au-devant d'elle.*) Rends-toi! tu es ma prisonnière!

JEANNE.

Je le suis! (*Raimond s'enfuit en donnant des marques de désespoir.*)

ISABEAU, *aux Soldats.*

Enchaînez-la! (*Les Soldats s'approchent timidement de la Pucelle; elle tend les bras et on l'enchaîne.*) Est-ce là cette guerrière puissante, redoutée, qui faisait fuir vos bataillons comme des agneaux, qui maintenant ne peut se protéger elle-même? Ne fait-elle ses miracles que devant qui a la foi, et devient-elle femme dès qu'un homme la rencontre? (*A la Pucelle.*) Pourquoi as-tu quitté ton armée? Où est le comte Dunois, ton chevalier et ton protecteur?

JEANNE.

Je suis bannie.

ISABEAU *recule étonnée.*

Quoi? comment? Tu es bannie? bannie par le dauphin?

JEANNE.

Ne m'interroge pas! Je suis en ton pouvoir, ordonne de mon sort.

ISABEAU.

Bannie, pour l'avoir sauvé de l'abîme, lui avoir mis, à Reims, la couronne sur la tête, l'avoir fait roi de France? Bannie! Je reconnais là mon fils!... Conduisez-la dans le camp. Montrez à l'armée ce spectre d'épouvante qui l'a fait trembler! Elle, magicienne? Toute sa magie, c'est votre illusion et votre lâche cœur. Elle est une folle qui s'est sacrifiée pour son roi, et maintenant il l'en récompense en roi.... Conduis-la à Lionel.... Je lui livre enchaînée la fortune des Français. Moi-même je vous suis sans retard.

JEANNE.

A Lionel? Tue-moi plutôt ici, avant de m'envoyer à Lionel.

ISABEAU, *aux Soldats.*

Exécutez mon ordre. Qu'on l'emmène! (*Elle s'en va.*)

SCÈNE VI.

JEANNE, LES SOLDATS.

JEANNE, *aux Soldats.*

Anglais! ne souffrez pas que je sorte vivante de vos mains! Vengez-vous! Tirez vos épées, plongez-les dans mon cœur, traînez-moi, inanimée, aux pieds de votre général! Songez que c'est moi qui ai tué les meilleurs de votre armée, qui n'ai eu nulle pitié de vous, qui ai versé des torrents de sang anglais, qui ai ravi à vos héros les plus vaillants l'heureuse journée du retour! Tirez de moi une vengeance sanglante! Tuez-moi! Vous me tenez maintenant, vous pourriez bien ne pas me voir toujours aussi faible....

LE CHEF DES SOLDATS.

Faites ce que la reine a ordonné!

JEANNE.

Me faudrait-il donc devenir plus malheureuse encore que je ne l'étais! Vierge redoutable! ta main est pesante! M'as-tu donc entièrement exclue de ta faveur? Plus de Dieu qui m'apparaisse, d'ange qui se montre à moi; les miracles cessent, le ciel est fermé. (*Elle suit les Soldats.*)

Le Camp français.

SCÈNE VII.

DUNOIS, *entre* L'ARCHEVÊQUE *et* DU CHÂTEL.

L'ARCHEVÊQUE.

Domptez votre sombre chagrin, prince! Venez avec nous! Retournez vers votre roi! N'abandonnez pas la cause commune en ce moment où, pressés de nouveau par l'ennemi, nous avons besoin de votre bras héroïque.

DUNOIS.

Pourquoi sommes-nous pressés par l'ennemi? Pourquoi se relève-t-il? Tout était achevé; la France était victorieuse et la guerre finie. Vous avez banni la libératrice; maintenant, sauvez-vous vous-mêmes! Moi, je ne veux plus revoir le camp où elle n'est plus.

DU CHÂTEL.

Revenez, prince, à de meilleures pensées. Ne nous congédiez pas avec une telle réponse!

DUNOIS.

Taisez-vous, du Châtel! Je vous hais; je ne veux rien entendre de vous : vous avez été le premier à douter d'elle.

L'ARCHEVÊQUE.

Qui ne s'est mépris et qui n'eût été ébranlé en ce malheureux jour où tous les signes témoignaient contre elle? Nous fûmes surpris, stupéfaits. Ce coup frappa nos cœurs avec une trop soudaine violence.... Qui pouvait, dans cette heure d'épouvante, examiner et peser? Maintenant, la réflexion nous revient : nous la voyons telle qu'elle a vécu parmi nous, et nous ne trouvons en elle aucun sujet de blâme. Nous sommes confondus.... Nous craignons d'avoir commis une grave injustice.... Le roi éprouve du repentir, le duc s'accuse, La Hire est inconsolable, et tous les cœurs sont plongés dans le deuil.

DUNOIS.

Elle, une fourbe! Si la vérité voulait prendre un corps, une forme visible, elle ne pourrait apparaître que sous ses traits! Si l'innocence, la bonne foi, la pureté du cœur habitent quelque part sur la terre.... c'est assurément sur ses lèvres, dans ses yeux limpides qu'elles demeurent!

L'ARCHEVÊQUE.

Que le ciel intervienne par un miracle et éclaircisse ce mystère, que nos yeux mortels ne peuvent pénétrer!... Mais, de quelque façon que le nœud se démêle et se dénoue, point de milieu, nous sommes coupables. Ou bien nous nous sommes défendus avec des armes infernales, ou bien nous avons proscrit une sainte! Et l'un ou l'autre crime appelle sur ce malheureux pays le courroux et le châtiment du ciel.

SCÈNE VIII.

UN GENTILHOMME, LES PRÉCÉDENTS, *puis* RAIMOND.

LE GENTILHOMME.

Un jeune berger demande Votre Altesse. Il sollicite la grâce de vous parler à vous-même. Il vient, dit-il, d'auprès de la Pucelle....

DUNOIS.

Cours! fais-le entrer! Il vient d'auprès d'elle! (*Le Gentilhomme ouvre la porte à Raimond. Dunois s'élance au-devant de lui.*) Où est-elle? où est la Pucelle?

RAIMOND.

Je vous salue, noble prince! et je me félicite de trouver près de vous ce pieux évêque, ce saint homme, le protecteur des opprimés, le père des délaissés.

DUNOIS.

Où est la Pucelle?

L'ARCHEVÊQUE.

Dis-nous-le, mon fils!

RAIMOND.

Seigneur, elle n'est point une noire magicienne! Je l'atteste au nom de Dieu et de tous les saints. Le peuple est dans l'erreur. Vous avez banni l'innocence, repoussé l'envoyée de Dieu!

DUNOIS.

Où est-elle? Parle!

RAIMOND.

J'étais son compagnon dans sa fuite à travers la forêt des Ardennes. Là, elle m'a révélé le fond de son âme. Je veux mourir dans les tortures, que mon âme n'ait point de part au salut éternel, si elle n'est pure, seigneur, de toute faute!

DUNOIS.

Le soleil lui-même, dans les cieux, n'est pas plus pur! Où est-elle? Parle!

RAIMOND.

Oh! si Dieu a changé votre cœur.... hâtez-vous, sauvez-la! Elle est prisonnière chez les Anglais.

DUNOIS.

Prisonnière? Quoi?

L'ARCHEVÊQUE.

La malheureuse!

RAIMOND.

Dans les Ardennes, où nous cherchions un asile, elle a été saisie par la reine et livrée aux mains des Anglais. Oh! sauvez-la d'une affreuse mort, elle qui vous a sauvés!

DUNOIS.

Aux armes! Debout! Battez le tambour! Sonnez l'alarme! Menez toutes les troupes au combat! Que toute la France s'arme! L'honneur est engagé, la couronne, le palladium dérobé. Risquez tout votre sang, risquez votre vie! Il faut qu'elle soit libre avant la fin du jour! (*Ils sortent.*)

Une tour. — Dans le haut une ouverture.

SCÈNE IX.

JEANNE *et* LIONEL.

FASTOLF *entre précipitamment.*

On ne peut contenir le peuple plus longtemps. Ils demandent avec fureur que la Pucelle périsse. Vous résistez en vain. Tuez-la et jetez sa tête des créneaux de cette tour. Son sang versé peut seul apaiser l'armée.

ISABEAU *vient.*

Ils dressent des échelles, ils montent à l'assaut. Apaisez le peuple. Voulez-vous attendre que, dans leur rage aveugle, ils renversent la tour, et que nous périssions tous en même temps? Vous ne pouvez la protéger. Livrez-la.

LIONEL.

Laissez-les donner l'assaut! laissez-les faire rage et tumulte. Ce donjon est fort, et je m'enterrerai sous ses ruines plutôt que d'être dompté par leur volonté.... Réponds-moi, Jeanne! Sois à moi, et je te protégerai contre tout un monde.

ISABEAU.

Êtes-vous un homme?

LIONEL.

Les tiens t'ont repoussée; tu es dégagée de tout devoir envers ton indigne patrie. Les lâches qui te recherchaient t'ont abandonnée; ils n'ont pas osé combattre pour ton honneur; mais moi, je te défendrai contre mon peuple et contre le tien.... Un jour, tu m'as laissé croire que ma vie t'était chère! Et alors je combattais en ennemi contre toi; maintenant tu n'as pas d'autre ami que moi!

JEANNE.

Tu es pour moi l'ennemi, l'odieux ennemi de mon peuple. Il ne peut y avoir rien de commun entre toi et moi. Je ne puis t'aimer. Si cependant ton cœur incline vers moi, qu'il soit une source de salut pour nos deux peuples.... Emmène tes armées du sol de ma patrie, rends les clefs de toutes les villes que vous avez forcées, restitue tout butin, délivre les prisonniers, envoie des ôtages pour garantir un saint accord, et je t'offre la paix au nom de mon roi.

ISABEAU.

Veux-tu, dans les fers, nous dicter des lois?

JEANNE.

Fais-le à temps, car il faudra pourtant que tu le fasses! Jamais la France ne portera les chaînes de l'Angleterre! Jamais, jamais cela ne sera! Elle deviendra plutôt une vaste tombe pour vos armées. Vos plus braves sont tombés, songez à assurer votre retour; vous voyez bien que votre gloire est perdue, que votre puissance n'est plus.

ISABEAU.

Pouvez-vous supporter l'arrogance de cette femme en délire?

SCÈNE X.

UN CAPITAINE *accourt précipitamment.*

LE CAPITAINE.

Hâtez-vous, général, hâtez-vous de ranger l'armée en bataille! Les Français s'avancent, bannières déployées. Toute la vallée étincelle de l'éclat de leurs armes.

JEANNE, *inspirée.*

Les Français s'avancent! Maintenant, superbe Angleterre, en lice! Maintenant il importe de combattre vaillamment!

FASTOLF.

Insensée! modère ta joie! Tu ne verras pas la fin de ce jour!

JEANNE.

Mon peuple triomphera, et je mourrai. Les braves n'ont plus besoin de mon bras.

LIONEL.

Je méprise ces efféminés. Nous les avons chassés devant nous dans vingt batailles, avant que cette fille héroïque combattît pour eux! Je méprise tout ce peuple, elle seule exceptée, et elle, ils l'ont bannie.... Viens, Fastolf! Préparons-leur une seconde journée de Crécy et de Poitiers. Vous, reine, restez dans cette tour, gardez la Pucelle, jusqu'à ce que le combat soit décidé. Je vous laisse cinquante chevaliers pour vous protéger.

FASTOLF.

Quoi? vous voulez que nous allions à l'ennemi, en laissant derrière nous cette furieuse?

JEANNE.

Une femme enchaînée t'effraye-t-elle?

LIONEL.

Donne-moi ta parole, Jeanne, de ne pas t'échapper.

JEANNE.

Recouvrer ma liberté est mon seul vœu.

ISABEAU.

Mettez-lui de triples chaînes! Je réponds sur ma vie qu'elle n'échappera pas. (*On lui lie avec de lourdes chaînes le corps et les bras.*)

LIONEL, *à Jeanne.*

Tu le veux ainsi! Tu nous y forces! Ton sort est encore entre tes mains! Renonce à la France, porte la bannière anglaise, et tu es libre, et ces furieux qui maintenant demandent ton sang seront sous tes ordres.

FASTOLF, *d'un ton pressant.*

Partons, partons, mon général!

JEANNE.

Épargne les paroles! Les Français s'avancent. Défends-toi! (*Les trompettes résonnent. Lionel sort à la hâte.*)

FASTOLF.

Vous savez, reine, ce que vous avez à faire. Si la fortune se déclare contre nous, si vous voyez fuir nos troupes....

ISABEAU, *tirant un poignard.*

Soyez sans crainte; elle ne vivra pas pour voir notre ruine.

FASTOLF, *à Jeanne.*

Tu sais ce qui t'attend. Implore maintenant la victoire pour les armes de ton peuple!

SCÈNE XI.

ISABEAU, JEANNE, DES SOLDATS.

JEANNE.

Je le ferai assurément! Personne ne m'en empêchera.... Écoutez! C'est la marche guerrière de mon peuple. Comme elle résonne ardemment dans mon cœur et m'annonce la victoire! Ruine à l'Angleterre! Victoire aux Français! En avant, mes braves! en avant! La Pucelle est près de vous; elle ne peut, comme autrefois, porter devant vous sa bannière.... de lourdes chaînes l'arrêtent; mais de son cachot son âme s'élance, libre, sur les ailes de vos chants de guerre.

ISABEAU, *à un Soldat.*

Monte à ce poste d'où la vue s'étend sur la campagne, et dis-moi comment tourne la bataille. (*Le Soldat monte.*)

JEANNE.

Courage, courage, mon peuple! C'est le dernier combat! Encore cette seule victoire, et l'ennemi est abattu!

ISABEAU.

Que vois-tu?

LE SOLDAT.

Déjà ils sont aux prises. Un furieux, sur un cheval barbe, avec une peau de tigre, s'élance en avant à la tête des gendarmes.

JEANNE.

C'est le comte Dunois ! Courage, vaillant guerrier ! La victoire est avec toi !

LE SOLDAT.

Le Bourguignon attaque le pont.

ISABEAU.

Que dix lances s'enfoncent dans le cœur perfide de ce traître!

LE SOLDAT.

Lord Fastolf fait une vigoureuse résistance. Les gens du duc et les nôtres mettent pied à terre et combattent corps à corps.

ISABEAU.

Ne vois-tu pas le dauphin? Ne reconnais-tu pas les insignes royaux ?

LE SOLDAT.

Tout est confondu dans la poussière ; je ne puis rien distinguer.

JEANNE.

S'il avait mes yeux, ou si j'étais là-haut, le moindre objet n'échapperait point à mon regard. Je puis compter les perdrix dans leur vol, je reconnais le faucon au plus haut des airs.

LE SOLDAT.

Près du fossé, il y a une mêlée terrible. Il paraît que les plus grands, les premiers, combattent en cet endroit.

ISABEAU.

Notre drapeau flotte-t-il encore ?

LE SOLDAT.

Il flotte haut toujours.

JEANNE.

Si je pouvais voir seulement par une fente de la muraille, je voudrais de mon regard diriger la bataille.

LE SOLDAT.

Malheur à moi ! Que vois-je ? Notre général est entouré.

ISABEAU *lève le poignard sur Jeanne.*

Meurs, malheureuse !

LE SOLDAT, *rapidement.*

Il est délivré ! Le vaillant Fastolf prend l'ennemi par derrière.... Il pénètre dans ses plus épais bataillons.

ISABEAU *retire le poignard.*

C'est ton bon ange qui a dit cela.

LE SOLDAT.

Victoire! victoire! Ils fuient.

ISABEAU.

Qui fuit?

LE SOLDAT.

Les Français, les Bourguignons fuient. La campagne est couverte de fuyards.

JEANNE.

Dieu! Dieu! Tu ne me délaisseras pas à ce point!

LE SOLDAT.

On conduit là-bas un homme grièvement blessé. Une foule de gens s'élancent à son secours; c'est un chef.

ISABEAU.

Des nôtres ou des Français?

LE SOLDAT.

Ils détachent son casque; c'est le comte Dunois,

JEANNE *saisit ses fers avec un effort convulsif.*

Et je ne suis qu'une femme enchaînée!

LE SOLDAT.

Voyez! Attention! Qui porte ce manteau bleu de ciel, garni d'or?

JEANNE, *vivement.*

C'est mon maître, c'est le roi!

LE SOLDAT.

Son cheval s'effarouche.... se cabre.... tombe.... il se dégage avec de pénibles efforts.... (*Jeanne accompagne ces paroles de mouvements passionnés.*) Les nôtres approchent déjà à toute bride.... ils l'ont atteint.... l'enveloppent....

JEANNE.

Oh! le ciel n'a-t-il donc plus d'anges?

ISABEAU, *avec un rire moqueur.*

Le moment est venu! Maintenant, libératrice, sauve-les!

JEANNE *se jette à genoux, et prie d'une voix violemment animée.*

Écoute-moi, mon Dieu, dans ma suprême détresse! C'est là-

haut, vers toi, avec les vœux les plus ardents, c'est vers tes cieux que mon âme s'élance. Tu peux donner aux fils d'un tissu d'araignée la force des câbles d'un navire; il est facile à ta toute-puissance de changer des liens d'airain en léger tissu d'araignée.... Tu n'as qu'à vouloir, et ces chaînes tombent, et les murailles de la tour se fendent.... Tu as secouru Samson, quand il était aveugle et enchaîné, et qu'il endurait l'amère raillerie de ses ennemis superbes.... Mettant sa confiance en toi, il saisit puissamment les piliers de sa prison, se courba et renversa l'édifice....

LE SOLDAT.

Triomphe! triomphe!

ISABEAU.

Qu'est-ce?

LE SOLDAT.

Le roi est pris!

JEANNE, *bondit.*

Que Dieu me soit propice! (*Elle a, des deux mains, saisi ses chaînes avec vigueur, et les a brisées. Au même moment, elle s'élance sur le Soldat qui est le plus près d'elle, lui arrache son épée, et se précipite dehors. Tous la suivent des yeux, avec une muette stupeur.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENTS, *sans* JEANNE.

ISABEAU, *après une longue pause.*

Qu'était-ce que cela? Ai-je rêvé? Qu'est-elle devenue? Comment a-t-elle brisé ces chaînes d'un poids énorme? Je ne le croirais pas, quand le monde entier l'attesterait, si je ne l'avais vu moi-même de mes yeux.

LE SOLDAT *placé au poste d'observation.*

Comment? A-t-elle donc des ailes? Est-ce le vent d'orage qui l'a portée en bas?

ISABEAU.

Parle, est-elle en bas?

LE SOLDAT.

Elle s'avance au milieu de la bataille.... Sa course est plus

rapide que ma vue.... Maintenant elle est ici.... maintenant là.... Je la vois à la fois en plusieurs lieux!... Elle fend les groupes.... Tout cède devant elle, les Français s'arrêtent, se reforment!... Malheur à moi! Que vois-je? Nos troupes jettent les armes, nos drapeaux tombent....

ISABEAU.

Quoi? Nous arrachera-t-elle une victoire assurée?

LE SOLDAT.

Elle pénètre droit au lieu où est le roi.... Elle l'a atteint.... elle l'enlève vigoureusement du milieu du combat.... Lord Fastolf tombe.... Le général est pris.

ISABEAU.

Je ne veux pas en entendre davantage. Descends!

LE SOLDAT.

Fuyez, reine! On va vous surprendre. Des gens armés approchent de la tour. (*Il descend.*)

ISABEAU, *tirant l'épée.*

Eh bien! combattez, lâches!

SCÈNE XIII.

LA HIRE *vient avec des* SOLDATS; *à son entrée, la troupe de la Reine pose les armes.*

LA HIRE *s'approche d'elle respectueusement.*

Reine, soumettez-vous à la toute-puissance.... Vos chevaliers se sont rendus, toute résistance est inutile. Acceptez mes services. Ordonnez! Où voulez-vous que je vous accompagne?

ISABEAU.

N'importe en quel lieu, pourvu que je n'y rencontre pas le dauphin. (*Elle rend son épée et le suit avec les Soldats.*)

La scène change et représente le champ de bataille.

SCÈNE XIV.

DES SOLDATS, *avec des étendards flottants, remplissent le fond du théâtre; devant eux* LE ROI *et* LE DUC DE BOURGOGNE; JEANNE, *repose dans leurs bras, mortellement blessée, et ne donnant aucun signe de vie. Ils s'avancent lentement sur le devant de la scène.* AGNÈS SOREL *accourt précipitamment.*

AGNÈS SOREL *se jette au cou du Roi.*

Vous êtes libre.... Vous vivez.... Vous m'êtes rendu!

LE ROI.

Je suis délivré.... Vous voyez à quel prix! (*Il montre Jeanne.*)

AGNÈS SOREL.

Jeanne! Dieu! Elle meurt!

LE DUC DE BOURGOGNE.

Elle a fini sa tâche! Voyez un ange quitter la terre! Voyez comme elle est là étendue, sans douleur et paisible, comme un enfant endormi! La paix du ciel se joue sur ses traits. Aucun souffle ne soulève plus sa poitrine, mais on sent encore la vie dans la chaleur de sa main.

LE ROI.

Elle n'est plus.... Elle ne se réveillera plus, ses yeux ne verront plus les choses terrestres. Déjà elle plane là-haut, esprit transfiguré, et ne voit plus notre douleur ni notre repentir.

AGNÈS SOREL.

Elle ouvre les yeux, elle vit!

LE DUC DE BOURGOGNE, *étonné.*

Revient-elle à nous de son tombeau? Triomphe-t-elle de la mort? Elle se relève! Elle est debout!

JEANNE *se tient debout, la tête haute, et regarde autour d'elle.*

Où suis-je?

LE DUC DE BOURGOGNE.

Parmi ton peuple, Jeanne! Auprès des tiens!

LE ROI.

Dans les bras de tes amis, de ton roi!

JEANNE, *après l'avoir longtemps regardé d'un œil fixe.*

Non, je ne suis pas une magicienne! Assurément, je ne le suis pas.

LE ROI.

Tu es sainte comme les anges, mais nos yeux étaient couverts de ténèbres.

JEANNE *regarde autour d'elle, en souriant avec sérénité.*

Et je suis réellement au milieu de mon peuple, et je ne suis plus méprisée ni repoussée? On ne me maudit pas, on me regarde avec bonté?... Oui, maintenant je commence à tout reconnaître distinctement! Voici mon roi! Voici les bannières de France! Mais je ne vois pas mon drapeau.... Où est-il? je ne puis venir sans mon drapeau: il m'a été confié par mon maître, il faut que je le dépose devant son trône. Je puis le montrer, car je l'ai porté fidèlement.

LE ROI, *détournant le visage.*

Donnez-lui le drapeau! (*On le lui présente. Elle se tient debout, droite, et sans appui, le drapeau à la main. — Le ciel est éclairé d'une lueur rosée.*)

JEANNE.

Voyez-vous dans les airs l'arc-en-ciel? Le ciel ouvre ses portes d'or, elle est là debout, éclatante, dans le chœur des anges, elle porte sur son sein son fils éternel, elle me tend les bras en souriant.... Qu'est-ce que j'éprouve?... De légers nuages me soulèvent.... Ma lourde cuirasse se transforme en tunique ailée. Là-haut.... là-haut.... La terre fuit sous moi.... Courte est la douleur, éternelle la joie!

(*Le drapeau échappe de sa main, elle tombe morte dessus.... Tous demeurent longtemps dans une muette émotion. — Sur un signe du Roi, on dépose doucement sur elle tous les drapeaux, de manière qu'elle en est entièrement couverte.*)

FIN DE LA PUCELLE D'ORLÉANS.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris